RÉCITS ESPAGNOLS.

RÉCITS ESPAGNOLS

PAR

LE PÈRE LUIS COLOMA, S. J.

TRADUITS DE L'ESPAGNOL

par l'abbé A. LE SEIGNEUR.

2me SÉRIE.

Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie,
1898.



LE PETIT OREILLER
DE L'ENFANT JÉSUS.

LE PETIT OREILLER DE L'ENFANT JÉSUS.

I.

ON était à la veille de Noël. Dans une vaste salle luxueusement meublée d'un splendide hôtel de Madrid, un monsieur et une dame travaillaient avec activité à préparer la crèche de l'Enfant JÉSUS.

C'était un véritable *Nacimiento a la española ;* une représentation de la Nativité du divin Sauveur, avec toutes les particularités qui s'y rattachent, un délicieux panorama en miniature. Selon la vieille coutume, scrupuleusement observée, on y voyait les ruisseaux et les collines, les grands arbres et les buissons, les troupeaux au pâturage ; de minuscules moulins à vent tournaient leurs ailes, et à travers les sentiers sinueux des groupes de paysans allaient adorer l'Enfant-Dieu à Bethléem. A l'arrière-plan, les Mages sur le point d'arriver à Jérusalem ; au premier plan, la pauvre étable avec Marie, Joseph et les humbles bergers à genoux près du Nouveau-Né. Pas un de ces charmants anachronismes n'avait été omis : le Massacre des Innocents, la Fuite en Égypte, la Présentation au Temple : tous ces épisodes se passaient en même temps, et à un jet de pierre l'un de l'autre.

On reconnaissait pourtant, au premier coup

d'œil, qu'une main d'artiste avait dessiné et disposé ce merveilleux tableau selon les lois de la perspective. Les décors de la scène étaient pittoresques, les figurines parfaitement modelées, les costumes appropriés aux personnages. Une antique tapisserie servait de fond au paysage qu'éclairaient des lustres en verre de Venise et des candélabres d'argent massif, placés çà et là entre les collines. Un brillant d'un prix fou simulait l'étoile que suivaient les Mages. Un autre diamant, d'égale beauté, projetait ses feux dans la grotte, sur le doux visage de l'Enfant-Dieu. Çà et là, des graminées, des fleurs tropicales, des plantes grimpantes, disposées avec un goût exquis, semblaient sortir du sol, tandis que deux grandes glaces, se faisant face, prolongeaient la vue à l'infini et, par la réflexion des innombrables lumières, donnaient à la salle un aspect magique.

Au moment où notre récit commence, le monsieur dont nous avons parlé, monté sur un escabeau, rangeait à leurs places respectives des chevaux, des dromadaires, des soldats et des pages qui faisaient partie de la cavalcade des Rois de l'Orient. C'était un homme d'une trentaine d'années, à l'air martial et distingué ; il portait le costume du matin, un complet de serge grise. Un laquais, qui l'appelait *Señor Marqués*, ou *Excelencia*, se tenait au pied de l'escabeau, et lui donnait les statuettes au fur et à mesure qu'il en avait besoin. La dame, qui paraissait un

peu plus jeune que lui, avait un visage agréable et souriant : un grand tablier blanc protégeait son élégante matinée. Aidée d'une servante, elle arrangeait les groupes du bas. Le monsieur lui donnait le nom d'*Elvira*, tandis que les deux domestiques lui disaient : *Señora Marquesa*.

Tout à coup, un éclat de rire bruyant retentit derrière le rideau qui fermait l'entrée de la chambre. Le marquis, très étonné, se retourna vivement, tandis que la marquise, dans son saisissement, laissait échapper une demi-douzaine de moutons qu'elle tenait à la main. Au même instant une belle dame, jeune encore, entra dans la chambre comme un tourbillon. Elle était vêtue d'une robe de velours bleu foncé, bordée d'une riche fourrure. Toujours riant, la visiteuse se jeta dans un fauteuil, les mains dans son manchon.

— Magnifique!... Admirable!... Merveilleux! — s'écria-t-elle. — La jolie gravure pour un journal illustré!... Philémon et Baucis revivant de nouveau leur heureuse jeunesse!...

— Par où êtes-vous entrée? — lui demanda à la fin la marquise.

— Par la porte, parbleu, ma chère, mais seulement après une véritable altercation avec votre ours de laquais, qui m'a déclaré nettement que « Monsieur » et « Madame » étaient sortis. Sans tenir compte de ses récriminations, je suis venue, comme vous voyez, juste en temps, pour contempler *papa* et *maman* préparant, dans leur

rustique simplicité, une crèche de Noël pour leur petit garçon. Mais où est donc Alvarito ? Je ne le vois pas pendu aux cordons de votre tablier.

— Je l'ai envoyé en promenade avec sa gouvernante, car nous voulons lui faire une surprise.

— C'est votre entrée soudaine et inopinée qui nous surprend, — prononça le marquis du haut de son escabeau.

— Est-ce que vous voulez dire par là que je vous gêne ? S'il en est ainsi, mon cher cousin, il faut en prendre votre parti et mettre en pratique la maxime : « Supportons-nous mutuellement les uns les autres. » Je ne suis point sortie de chez moi par un temps glacial comme celui-ci, pour m'en retourner sans examiner auparavant votre ouvrage.

Et s'approchant tout auprès de la crèche, la visiteuse considéra attentivement chaque chose. En même temps elle s'écriait d'un ton railleur :

— Comme c'est charmant !... Les jolis petits bergers, les beaux petits moutons !... les superbes vaches, les mignons petits oiseaux !... Et comme vous les avez groupés délicatement, Elvira !... Allons, Alvaro, — je devrais bien vous appeler Mélibée, c'est le nom qui vous convient maintenant — allons, descendez de votre escabeau, mettez un chapeau de campagnard, et, le bâton pastoral d'une main, votre petit garçon de l'autre, venez offrir à l'Enfant-Dieu des œufs et du laitage. Mais !... qu'est-ce

que j'aperçois là ? La broche en diamant d'Elvira servant d'étoile aux Mages !... En vérité, la félicité domestique vous a quelque peu ramolli le cerveau ! Comment ? Vous n'avez jamais porté qu'une fois ce brillant, quand vous fûtes présentée à la reine, et aujourd'hui vous le suspendez au-dessus du bœuf et de l'âne dans l'étable !...

— Non, ma cousine, — répliqua la marquise, — je l'ai suspendue au-dessus de la crèche de l'Enfant Jésus. Pouvais-je en faire un meilleur usage, d'ailleurs, que de l'employer à honorer Dieu et à faire plaisir à mon Alvarito ?

— Tenez, ma chère Dorila, ce que vous avez de mieux à faire c'est de passer un jupon rouge, de coiffer une capeline, et de venir, en compagnie de Mélibée et de votre petit garçon, apporter du miel et du beurre, en présent, à la sainte Vierge et à son divin Fils !

— Si vous voulez venir ce soir, — reprit le marquis, — vous représenterez une autre bergère et vous nous aiderez à faire ces offrandes.

— Je crains que vous n'ayez à les faire seul, ô impoli et impertinent Mélibée, vous n'êtes pas même descendu de votre escabeau pour présenter vos respects à votre cousine. Quant à Dorila, elle ne soupera pas avec vous, ce soir, à la crème et au miel ; je l'emmène chez moi, manger du foie gras et une dinde truffée. Je suis venue tout exprès pour cela.

— Allez-vous donc donner un bal ?

— Pas précisément, Monsieur : j'aurai la Messe de Minuit dans mon oratoire particulier, et ensuite un grand souper.

Un éclat de rire si franc de ses auditeurs accueillit ces paroles prononcées d'un ton solennel, que la dame elle-même ne put s'empêcher de se joindre à eux.

— Une Messe de Minuit dans votre oratoire particulier !... et qui la dira ? Vous, ou votre mari ? — s'écria le marquis moqueur.

— Mon mari, — répondit la visiteuse avec une pointe d'aigreur, — s'amuse à faire des lois au Sénat : il n'en sait rien.

— Et, cependant, sa femme, de son côté, s'amuse d'une Messe de Minuit chez elle et d'un grand souper après ? — reprit le marquis.

— Oui ! et pourquoi pas ? ce sera, j'en réponds, un succès, ne fût-ce que pour l'originalité de la chose. L'idée m'en est venue, il y a deux ou trois jours. J'étais d'une humeur massacrante : un vrai guignon!... Je venais, justement, de recevoir de Paris mon nouveau chapeau d'hiver, un chapeau comme on n'en a jamais vu à Madrid, avec un oiseau, mais un oiseau !... Au moment où je le tirais de la boîte pour l'essayer, voilà que tous les enfants entrent dans mon cabinet de toilette, suivis d'un grand chien d'arrêt que leur a donné leur père. Le chien n'a pas plus tôt aperçu l'oiseau qu'il s'élance dessus, le prend dans sa gueule et se sauve. Je m'écrie. Les enfants éclatent de rire. Les bonnes courent après !...

Plus tard, on retrouva mon pauvre chapeau dans l'écurie ; je vous laisse à deviner en quel état.

Cette mésaventure, ainsi contée, n'était point faite pour éteindre le rire sur les lèvres du marquis. Mais la dame poursuivit d'un ton fort sérieux :

— Oui, riez bien ... riez tant qu'il vous plaira. Pour moi, je vous assure, ça ne me faisait pas rire : j'étais furieuse !

— Est-ce que votre modiste, avec les restes du regretté chapeau, n'aurait pas pu vous construire un petit bonnet pour votre Messe de Minuit ? — demanda le marquis riant toujours.

— Taisez-vous, Mélibée, et continuez votre travail ; ce n'est pas à vous que je m'adresse, — lui répliqua la visiteuse.

Et se tournant vers la marquise :

— Je vous attends à dix heures, ma chère. Nous danserons jusqu'à minuit; ensuite monsieur l'aumônier dira la messe dans mon oratoire. Le chœur de la chapelle royale chantera quelques morceaux : mais la messe ne sera pas longue. Nous souperons aussitôt après, puis nous pourrons encore danser pendant deux heures. Tout Madrid sera là : l'idée est si neuve !

— Mais, ma bonne cousine, est-ce que vous parlez sérieusement ? — demanda le marquis...

— Est-ce que par hasard je dirais des sottises ?

— Des sottises, non ; mais des hérésies, oui !

— Ai-je dit quelque chose contre la Foi, monsieur le théologien ?

— Oui, contre la Foi, l'Espérance, la Charité, la Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance : trois vertus théologales et quatre vertus cardinales.

— Comme il se rappelle merveilleusement son catéchisme, voyez donc ! — s'écria la dame avec une pointe d'ironie.

— C'est vrai, je ne l'ai pas oublié : de plus je l'apprends tous les jours à mon fils.

— Quel père modèle vous faites ! Et quel dommage que mon Lycurgue de mari ne l'enseigne pas aussi à ses enfants, au lieu de leur donner des chiens !

— C'est grand dommage en effet, et si vous l'appreniez avec eux, vous sauriez que rien n'est moins chrétien que d'intercaler une Messe de Minuit dans votre hôtel entre un bal et un souper.

— Vous voudrez peut-être bien me dire, monsieur le marquis, ce qui vous choque dans ma manière d'agir ?

— Mais ne voyez-vous pas que c'est un vrai scandale d'inviter les gens à assister à une Messe de Minuit comme intermède d'une soirée dansante ?

— Vous avez joliment changé, mon cousin le dévot ! Il y a quelques années, pendant que nous étions en Irlande, notre grand-père nous mena au château de Lord Gray, et je me rappelle votre enthousiasme quand nous eûmes la messe dans l'oratoire particulier.

— Allez-vous comparer une fête de famille,— et cette famille, soit dit en passant, était un modèle, — pendant laquelle on fait célébrer une messe avec la solennité et le recueillement requis, et votre idée de Messe de Minuit, dite comme épilogue à votre bal et comme préparation à votre médianoche ?

— Oh ! taisez-vous, — reprit la dame d'un ton froissé. — Vous êtes le premier capitaine d'artillerie que j'aie jamais rencontré avec des scrupules de Bonne Sœur !

— Et vous,— répliqua le marquis sur le même ton, — vous êtes la première baronne avec une conscience de tambour-major, à qui j'aie jamais parlé !

En disant cela, il donna un violent coup de poing sur le haut de son escabeau, sans songer qu'il tenait à la main une petite statuette qui vola en éclats.

L'air piteux, la mine vexée du marquis étaient si comiques, que les deux dames ne purent s'empêcher de rire à leur tour.

— Eh bien ! je suis contente maintenant, — reprit la baronne en poussant du pied les morceaux de la statue qui roulaient sur le tapis. — Le roi Melchior est décapité !... Cette innocente victime a apaisé ma colère !

— Et que m'importe votre colère ! — s'écria le marquis, vexé de la gaieté des deux dames. — Mais permettez-moi de vous dire que ni ma femme, ni mon fils, ni moi, ni personne de la

maison n'irons rôder autour de votre Messe de Minuit. C'est une irrévérence qui n'a pas de nom, une profanation, presque un sacrilège ; et si le vicaire général de Madrid vient à le savoir, il vous excommuniera. Quel dommage que l'Inquisition n'existe plus ! Vos invités et vous eussiez été obligés de marcher dans les rues, couverts de cendre et vêtus d'un sac !

— Je t'en prie, mon cher Alvaro, tais-toi, — dit la marquise, inquiète de la tournure sérieuse que prenait la conversation.

— Non, certes, je ne me tairai pas !... Il y a des femmes qui ressemblent au diable en personne.

— Ne faites pas attention à ce qu'il dit, Inés, — supplia la marquise.

— Faire attention à ce que dit votre mari !... Ah ! par exemple, non ! — répliqua la baronne, pâle de colère, en se dirigeant vers la porte, suivie de sa cousine qui cherchait vainement à l'apaiser. — Votre mari assume les fonctions du pape : celles de Mélibée, un ancien berger, je crois, lui siéraient beaucoup mieux. Qu'il s'occupe de ses scènes champêtres et ne se mêle pas de mes affaires !

— Qu'un bonnet de folle vous irait donc bien ! — continuait le marquis en descendant pour ramasser la tête du roi Melchior. — Il n'y a que ma cousine Inés, pour parler d'une messe comme l'on ferait d'une comédie. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle pourrait bien en amener la

mode parmi ses amies, aussi déséquilibrées qu'elle et livrées comme elle à la futilité et aux plaisirs.

La marquise, cependant, avait accompagné sa cousine dans le vestibule : un moment après, elle rentra, moitié anxieuse, moitié souriante.

— La pauvre Inés, — dit-elle, — est partie furieuse.

— Qu'elle aille maintenant au sénat, si elle veut, raconter tout cela à son Lycurgue de mari.

— Mon bon Alvaro, tu as été trop roide avec elle.

— Oui, c'est vrai, j'ai été un peu roide ; mais j'étais si ennuyé d'avoir cassé mon roi Melchior dont se serait tant émerveillé notre enfant chéri, que j'ai parlé la bouche ouverte, et, ma foi, la vérité en est sortie.

— C'est précisément la vérité qui pique.

— Les folles, comme Inés, devraient se l'entendre dire parfois.

— Elle est frivole, c'est vrai ; mais elle a le meilleur cœur que je connaisse.

— Si le cœur est bon, la tête est d'une évaporée.

— Elle nous aime beaucoup, Alvaro, et n'a personne que nous, pour la guérir de sa folie.

— C'est vrai. Eh bien ! que pourrions-nous faire pour elle ?

— Si tu voulais, mon ami...

— Si je voulais ?

— Oui, si tu voulais, nous inviterions ses

enfants à venir passer la nuit ici, avec Alvarito : ça la toucherait, j'en suis sûre.

— Soit, invite-les! Les pauvres petits apprendront ainsi chez les autres ce qu'on ne leur enseigne pas chez eux.

— Je vais commander la voiture, et j'irai moi-même les chercher, — dit la marquise en se dirigeant vivement vers la porte.

Son mari lui jeta un regard où se lisaient la joie, l'affection, le respect. Et se parlant à lui-même :

— Les femmes sont des démons, quand elles ne sont pas des anges comme mon Elvira!

Puis s'adressant à sa femme, il lui cria :

— Dis aussi à Inés d'envoyer son grand chien et son fameux chapeau d'hiver!...

La marquise s'éloigna joyeuse, tandis que le marquis se remettait gaîment à son travail.

II.

Cependant la nuit de Noël était venue, apportant avec elle son délicieux parfum d'attente bénie et de sainte préparation, ses joies spéciales qui descendent du ciel et que nous respirons dans l'atmosphère.

Noche buena, noche santa ! nuit sainte, nuit de bonheur pur et de parfaite allégresse au foyer domestique, de sublime solennité dans nos temples ; nuit unique au cours de l'année, pendant laquelle tout semble s'éveiller à la vie avec

l'Enfant-Dieu, et s'attendrir à la pensée des premiers vagissements de notre Emmanuel, Dieu avec nous! Ses cantiques joyeux, ses vieil-



les mélodies évoquent dans les cœurs les plus endurcis de douces souvenances, qui peu à peu les portent à regarder le Ciel pour trouver le repentir et le pardon.

Ah ! gardez ces pieuses coutumes de vos aïeux ; placez sous les yeux de vos enfants, la représentation touchante de la scène de Bethléem : l'Enfant-Dieu dans la crèche, entre la Vierge sa Mère et Joseph son père nourricier, le bœuf et l'âne, les anges et les bergers ; chantez avec eux les *Noëls* que chantaient nos pères. Ces enfants deviendront des hommes ; si le péché vient à régner dans leurs cœurs, il n'y effacera pas les profondes impressions de leur jeune âge. Un jour ils reconnaîtront dans l'Enfant-Dieu qui leur sourit à la crèche, l'Homme-Dieu qui pardonne aux pécheurs sur le Calvaire.

Oui, l'enfant d'aujourd'hui est l'homme de demain ; les souvenirs de la crèche, l'écho des chants de Noël, le ramèneront au pied de la Croix, et là, le cœur contrit et humilié, il s'écriera avec le poète :

« Dans mon enfance, ô Seigneur, je te contemplais sur les bras de ta Mère, je partageais sa piété et sa félicité sans bornes. Maintenant que je me suis révolté contre tes lois saintes, que je suis devenu pécheur, je n'ose plus te chercher dans la crèche, je viens à toi sur la croix et j'implore mon pardon et mon salut [1] !... »

C'était cette impression que la marquise cherchait à graver dans le cœur de son fils. Et si elle n'en comprenait pas entièrement l'impor-

1. Lope de Vega.

tance capitale, son instinct de mère chrétienne la lui avait cependant laissé entrevoir.

Or, ce soir-là, comme tous les soirs, avant de s'endormir, Alvarito, le regard perdu dans les grands yeux doux de sa mère, avait répété dévotement les naïves prières qu'elle aimait à lui faire dire. La marquise le prit alors sur ses genoux et le gronda doucement, pour quelques petites désobéissances dont il s'était rendu coupable envers sa gouvernante pendant la journée. Le regret qu'il exprima et la promesse de ne plus recommencer, les désarmèrent vite l'une et l'autre. Sa mère lui dit alors qu'on était à la veille de Noël et qu'au coup de minuit, elle viendrait le chercher pour le conduire à l'étable de Bethléem. Elle ajouta qu'à ce même moment, l'Enfant Jésus viendrait du ciel pour racheter le genre humain et distribuer aux bons petits enfants quantité de bonbons et de jouets superbes, que les anges tiennent en réserve derrière les nuages d'or qui nous cachent le ciel.

A cette grande nouvelle, Alvarito ne se tint plus de joie : il battit des mains et se mit à courir au travers de la chambre, en poussant des cris de bonheur jusqu'à ce que sa bonne l'eut rapporté sur les genoux de sa mère. La marquise lui apprit encore, qu'à la même heure, un autre enfant viendrait chez eux, — un frère du petit enfant de Bethléem et de tous les bons petits enfants, par conséquent le frère d'Alvarito.

— Mais ce petit enfant, — continua-t-elle, —

n'a ni joujoux, ni bonbons, ni jolis habits, ni tendre mère pour l'aimer, ni bon père pour lui faire des cadeaux, ni bonne pour le mener au parc. C'est pourquoi il n'a cessé de pleurer depuis qu'il est né.

Alvarito avait écouté tout d'abord avec un air de surprise ; puis son regard s'imprégna d'une compassion profonde ; deux grosses larmes perlèrent dans ses yeux candides, et il promit de donner au petit infortuné la moitié de ses gâteaux, de ses bonbons, son cheval de bois, un chapeau orné de belles plumes et une grande calèche, pareille à celle de son père quand il se rendait à la cour.

La marquise sourit et lui dit de s'endormir : peu à peu son babil se fit plus lent, plus rare ; l'exubérance de sa joie se calma sous l'influence du sommeil, ses paupières se fermèrent, et, pesamment, sa jolie tête blonde se renversa sur l'épaule de sa mère, qui le déposa alors dans son petit lit blanc. Elle traça le signe de la croix sur son front et le laissa rêver ces mystérieux rêves d'enfants, durant lesquels les anges gardiens viennent murmurer à leur oreille endormie de délicieuses histoires du paradis. Douce superstition que nous avons la faiblesse de partager, nous l'avouons, dût cet aveu étonner les théologiens qui, du reste, ne peuvent nous expliquer ni l'origine, ni la cause du sourire céleste qui erre de temps en temps sur les lèvres rosées de ces chérubins endormis.

Cependant les enfants de la baronne, et quelques parents étaient arrivés. Une animation joyeuse avait gagné tout le monde et s'était répandue depuis le salon jusqu'à la cuisine. Quelqu'un néanmoins, était attendu avec impatience, et dans cette veillée de Noël, ce personnage était le principal invité. A onze heures et demie, une voiture s'arrêtait devant le perron : la gouvernante allemande en descendit la première, aussitôt suivie par une personne d'un certain âge, très pauvrement vêtue et portant sous son châle usé quelque chose qui ressemblait à un paquet.

Le marquis, sa femme, les invités, ainsi que les domestiques vinrent recevoir dans le vestibule l'étrange visiteuse. Celle-ci défit alors son paquet, et au milieu d'un religieux silence, remit aux mains de la marquise un tout jeune enfant, enveloppé dans des langes de toile grossière. C'était le petit être dont la noble chrétienne avait parlé à son fils ; c'était le pauvre enfant qui entrait comme un frère dans cette demeure patricienne pour y représenter le divin Enfant de Bethléem, d'après la touchante et traditionnelle coutume qui, pendant des siècles, avait attiré sur elle les bénédictions d'En-Haut.

Une pieuse aïeule avait introduit cet usage dans la famille à la fin du XVe siècle, et ses descendants y étaient toujours demeurés fidèles. Chaque année, à l'époque de Noël, la marquise préparait elle-même un trousseau complet pour

un nouveau-né: elle s'informait, en même temps, dans son voisinage, d'un enfant pauvre, mais né de parents respectables. Quand elle l'avait trouvé, elle se le faisait apporter chez elle dans la nuit de Noël. Le pauvre petit être était couché dans un joli berceau en face de la crèche. La noble dame le lavait elle-même et l'habillait en l'honneur de l'Enfant de la crèche, qui, comme lui, était venu en ce monde, humble et nécessiteux. Le petit pauvre était ensuite consacré à JÉSUS, et une somme d'argent remise à ses parents; somme suffisante, au temps du présent marquis, pour lui créer un modeste revenu annuel quand il aurait atteint sa majorité, et pour le racheter, s'il tombait au sort. Cette fois, l'enfant était un orphelin, laissé à la charge de sa grand' mère, une pauvre veuve, que nous avons vue entrer tout à l'heure. Elvira découvrit aussitôt son visage, y déposa un baiser, et, suivie de tous ses hôtes, elle se dirigea vers la chambre où l'on avait préparé la crèche, et plaça le petit orphelin dans le berceau qu'on avait disposé à cet effet.

L'heure était venue d'éveiller Alvarito et de commencer les réjouissances. Sa chambre, d'un côté, communiquait avec celle de ses parents; de l'autre, elle était séparée par une cloison mobile de la salle spacieuse où la crèche avait été préparée. Il était convenu que l'on ouvrirait soudain la cloison pour étaler le magnifique spectacle devant les yeux de l'enfant ravi. Toutes les bougies étaient allumées: les parents, les en-

fants, les domestiques, tous armés de tambourins, de triangles ou de divers instruments rustiques, se placèrent derrière le paysage. La marquise, elle-même, prit un petit tambour et, traversant la chambre de son fils sur la pointe des pieds, elle alla se cacher derrière les rideaux de son lit. Le marquis... Ah ! qui que vous soyez, noble ou bourgeois, qui parcourez le monde en quête de nouveaux plaisirs sans les rencontrer, prêtez une oreille attentive à mon récit, et riez si vous voulez de ce gentilhomme chrétien qui trouve sous sa main un bonheur si vrai !... Ce fier soldat qui, le 22 juin, adossé à l'affût d'un canon, avait tenu tête à sept rebelles, et qui, dans la fameuse journée du 18 septembre, avait jeté à la figure d'un général, traître à son roi, l'épée que cet officier révolutionnaire lui présentait, cet homme du monde saisit, lui aussi, un instrument champêtre, et se glissa derrière le petit lit, en attendant le premier coup de minuit pour éveiller Alvarito au chant des gais cantiques de Noël.

La pendule, à la fin, frappa l'heure mystique : soudain la porte s'ouvrit, laissant voir le délicieux paysage brillamment illuminé, tandis qu'une musique joyeuse accompagnait des voix qui chantaient :

« A minuit, le Fils de la Vierge est né ! Le Christ, notre Sauveur, dans une grotte à Bethléem pour nous est né ! »

Alvarito sursauta dans son lit et jeta, tout autour de lui, un regard étonné.

— *Noche buena ! Noche buena !* — s'écria-t-il en battant des mains.

Et rapide comme l'oiseau, il alla se prosterner devant l'Enfant de la crèche. Les mains pieusement jointes et la tête baissée, il semblait ravi en extase : on eût dit qu'il priait. Que se passa-t-il alors dans son âme d'enfant ? Se crut-il réellement au Ciel, entouré d'anges qui chantaient de célestes cantiques ? Qui sait ? peut-être crut-il voir l'Enfant JÉSUS lui sourire !... Ce qui est certain, c'est que quand sa mère accourut pour jeter un riche manteau de fourrure sur ses épaules, il refusa de s'en aller, et quand son père, le prenant dans ses bras, le baisa tendrement, il vit deux grosses larmes perler au coin de sa paupière.

— Laisse-moi là, — lui dit-il d'une voix suppliante, — je t'en prie, laisse-moi là ; je serai toujours bien docile, je te le promets, et je ne désobéirai jamais plus ni à maman, ni à mademoiselle.

Quand ses premiers transports de joie se furent calmés, la marquise, assise en face de la crèche, se mit en devoir de laver et d'habiller le petit orphelin. Les enfants se groupèrent autour d'elle : l'un tenait une superbe aiguière d'argent remplie d'eau parfumée ; un autre, les riches habits imprégnés de lavande ; un troisième essayait de lui mettre ses petits souliers, tandis qu'un quatrième lui nouait au cou une médaille bénite en souvenir de ce beau jour.

Quand tout fut prêt, la gouvernante voulut remettre le petit oreiller de l'orphelin dans le berceau d'acajou, — un autre présent de la marquise, — mais Alvarito le lui arracha vivement des mains :

— Non, pas celui-là, mademoiselle, — lui dit-il, — donnez-lui mon joli petit oreiller !

Et, courant à son lit, il rapporta son bel oreiller rose, couvert de fine batiste et bordé de dentelle, qu'il plaça lui-même dans le berceau de l'orphelin.

Quand les invités se furent retirés et qu'Alvarito, remis au lit, eut clos de nouveau ses paupières, la marquise emporta le petit oreiller, comme si c'eût été une relique. Après l'avoir garni de riches broderies, elle le plaça sous la statue de l'Enfant Jésus, dans une crèche d'argent devant l'autel de son oratoire.

III.

Une année s'est écoulée, et voici que la Noël est revenue avec la régularité automatique du temps, qui, dans sa marche impassible, dissipe les joies d'hier et sèche les larmes d'aujourd'hui.

Bien des pleurs coulèrent en cette veillée-là, dans la demeure du pieux marquis. Les domestiques erraient, anxieux, dans les vestibules ; les nombreux amis qui entraient au salon désert, en ressortaient sans que le maître ou la maîtresse eussent paru ; personne n'osait pénétrer dans la chambre d'Alvarito, où la mort planait

déjà. Le pauvre enfant était à l'agonie. Son père, ce vaillant au cœur fort et aux muscles d'acier, que la fatigue, la crainte et le danger n'avaient jamais abattu, gisait insensible sur un fauteuil, ne donnant d'autre signe de vie qu'un soupir convulsif qui déchirait sa poitrine angoissée, ou parfois, un frisson nerveux. Le chagrin l'avait brisé. La marquise, au contraire, semblait puiser une force nouvelle dans son immense douleur. Calme extérieurement, depuis trois jours et trois nuits, elle n'avait pas quitté son enfant une seule minute. Elle le tenait maintenant sur ses genoux, enveloppé dans une couverture de soie, et elle contemplait avec une indicible expression d'anxiété son visage pâle, amaigri, tandis qu'il était plongé dans un lourd coma, signe non équivoque d'un dénouement fatal. A ses côtés, se trouvait la baronne Inés.

Le lit du petit malade était couvert des jouets avec lesquels on avait cherché vainement à l'amuser et à le tenir éveillé. A de fréquents intervalles, deux médecins, qui ne quittaient pas la maison, entraient, et après avoir examiné Alvarito pendant quelques instants, ils s'en allaient sans donner d'espoir.

A onze heures et demie, la baronne prit la potion prescrite par les médecins et, agenouillée auprès d'Alvarito, essaya de lui en faire avaler une cuillerée. Sa mère le secoua doucement, et, d'une voix caressante, elle appela :

— Alvar !... Alvarito, mon chéri !...

Mais l'enfant ne répondit, ni ne bougea : sa respiration haletante ressemblait à un continuel gémissement.

Dans son angoisse, la marquise approcha ses lèvres de l'oreille de l'enfant, et d'une voix tremblante, mais forte, elle reprit :

— Alvarito, mon bien-aimé, m'entends-tu ?... Aimes-tu ta mère ?... M'aimes-tu ?... Regarde-moi !

L'enfant entr'ouvrit les yeux et la regarda fixement, mais sans lui répondre ; puis, soulevant péniblement sa petite main émaciée, il essaya de caresser le pâle visage qui se penchait sur lui avec tant d'amour. Mais l'effort avait été trop grand, son bras retomba inerte et ses yeux se fermèrent de nouveau.

Profitant de ce retour de vie, la baronne essaya d'introduire dans la bouche du pauvre petit la cuillerée de médecine qui était leur dernière espérance : mais tout fut inutile, tant ses dents étaient fortement serrées. Elle se leva en sanglotant et alla chercher les médecins. Le plus âgé des deux regarda longuement le malade et quitta la chambre sans prononcer une parole : l'autre dit très bas à la marquise :

— C'est inutile, Madame, avant une heure il sera en agonie.

Les deux mères reprirent leur douloureuse veille.

Tout à coup la pendule frappa le premier coup de minuit. Aussitôt, du beffroi voisin, les cloches

joyeuses annoncèrent l'heure bénie où le Christ descendit du ciel, pour apporter sur la terre la paix aux hommes de bonne volonté.

Un phénomène étrange se passa alors dans cette chambre où régnait la désolation. Le marquis, pâle comme un mort, se leva soudain, sa femme détacha ses yeux de son enfant chéri et les promena, égarés, tout autour de la chambre, tandis que la baronne, effrayée, allait et venait. On eût dit que quelque chose de surnaturel avait traversé l'appartement, jetant au cœur de ceux qui s'y trouvaient cette mystérieuse, cette salutaire terreur que le miraculeux éveille toujours dans l'âme. En même temps, une convulsion violente secouait le corps débile d'Alvarito, et on l'entendit alors s'écrier distinctement :

— Je me meurs, maman, je me meurs!... L'Enfant Jésus me rapporte mon petit oreiller!...

La marquise, comme sous le coup d'une commotion électrique, se leva pâle, rigide et présentant son enfant à sa cousine :

— Prenez-le, Inés, lui dit-elle, — prenez-le vite !

— Que voulez-vous faire ? Au nom du ciel, dites-moi, qu'allez-vous faire ?

— Prenez-le, vous dis-je !— répéta l'infortunée d'une voix étrange.

Et déposant Alvarito dans les bras de la baronne, elle sortit d'un pas hâté, pénétra dans son oratoire, prit l'oreiller du petit orphelin qu'Alvarito avait si généreusement échangé,

l'année précédente, contre le sien et qu'elle avait placé elle-même sous la statue de l'Enfant Jésus, puis elle rentra courant et coucha dessus son fils à l'agonie.

— Alvar !... Alvar !... s'écria-t-elle alors, — prions !

Elle conduisit son mari au pied du lit de leur enfant, et tomba agenouillée en répétant :

Prions, Alvar, si l'Enfant Jésus ne le sauve pas, nous serons sans enfant !...

Dans l'appartement, un silence de mort, interrompu seulement de temps à autre par un sanglot profond, rendait très distincte la respiration haletante du petit agonisant. Cependant l'effort spasmodique diminuait peu à peu ; bientôt la respiration ne fut plus qu'agitée : une heure plus tard, elle était paisible, régulière. Et quand la pâle clarté de l'aurore éclaira le visage amaigri d'Alvarito, il dormait d'un sommeil tranquille.

Sur ces entrefaites, le plus âgé des deux médecins était rentré dans la chambre. Après avoir considéré son malade, il s'informa si on lui avait fait prendre sa médecine : la baronne lui montra la potion intacte. Le docteur resta stupéfait.

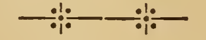
— Eh bien ! Madame, — dit-il en se tournant vers la marquise, — c'est à l'Enfant Jésus que vous devez votre fils !...

L'heureuse mère leva les mains au ciel et poussa un cri déchirant : le chagrin n'avait pu briser son cœur, mais sa joie était trop grande

pour ses forces : elle tomba inanimée dans les bras de son mari.

Cette mémorable veillée de Noël fit une impression tellement salutaire sur la baronne Inés, qu'elle ne songea plus, dans la suite, à donner chez elle, à Noël, bal, souper et Messe de Minuit. Chaque année, quand revenait cette douce fête,elle aidait sa cousine à préparer le trousseau de l'enfant pauvre, — de l'Enfant JÉSUS, comme ils l'appelaient,— et elle venait,avec ses enfants, prendre sa part de la pieuse veillée qui était maintenant entrée dans les traditions de sa famille.

Les journaux mondains déplorèrent l'éclipse de cette étoile brillante : mais, au foyer, les siens se félicitaient d'avoir retrouvé des trésors de tendresse et de dévouement. Tout en devenant le modèle des mères, la baronne ne cessa point pour cela d'être grande dame. Pas n'est besoin de passer toutes ses journées dans les églises, pour être une excellente chrétienne.



LA BATAILLE DES PEAUX.



I.

C'EST à l'époque des grandes vertus comme des grands vices, alors que les mesquines passions et les basses jalousies étaient presque inconnues, et que *el Rey Sabio*, la terreur du Maure, était l'ami et le protecteur des seigneurs féodaux ses voisins ; — c'est à l'âge d'or de l'Espagne, que Xérès, la chevaleresque cité chrétienne, vient prendre sa place dans l'Histoire. Postée à la frontière comme une sentinelle vigilante, l'invincible forteresse est entourée de hautes murailles; une couronne de lauriers empourprés ceint son auguste front, et sur les plis de l'étendard qu'elle a porté si haut pour la défense de la Croix, les siècles et le sang ont écrit une noble épopée....

Et cependant la poussière des temps a recouvert ses gloires d'une double couche d'indifférence et d'oubli, sans lui laisser une épitaphe qui en immortalisât le souvenir.

Pas un poète n'a chanté ses louanges, pas un historien n'a redit à nos enfants qu'avant d'être riche et puissante, Xérès était illustre et loyale autant qu'héroïque. La main de l'homme s'est unie aux ravages du temps, pour dépouiller la magnanime cité de sa ceinture de remparts. Elle a dû courber sa tête altière, échanger son

épée contre une quenouille !... L'olivier de la paix, la corne d'abondance chargent désormais son bras humilié. Son fier drapeau, jadis si passionnément aimé, s'effiloche sous la dent des mites, tandis que ses gloires héraldiques disparaissent sous le poids de ses monceaux d'or !...

Les hommes de la génération présente se soucient peu des héros d'autrefois; et la cité moderne qui promène avec orgueil le voyageur curieux dans ses immenses celliers, ne saurait lui montrer ni la tombe de Diégo Herrera, ni la statue de Garcia Gomez Carrillo.

S'ils avaient pu prévoir tant d'oubli, ses illustres enfants auraient dû crier à leur mère avec plus de justice encore que Scipion : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! »

II.

Jadis, près de la porte aux colonnes de marbre, nommée plus tard la « Porte Royale », se trouvait une petite chapelle qui protégeait les murs de la cité, comme la foi affermit la force. On y vénérait une statue de Notre-Dame de la Merci, ou de la Délivrance. Avant de courir sus aux mécréants, les preux chevaliers venaient à cet oratoire, demander à la Vierge de les assister dans la bataille et de les ramener victorieux. On appelait encore cette chapelle : le lieu de l'humiliation, *el humiladero*, parce que, déposant toute morgue guerrière, les plus hauts barons

s'y inclinaient humblement pour obtenir du Ciel aide et protection.

Le soir du 13 juillet 1325, le sanctuaire avait ouvert ses portes. Au dehors, devant l'entrée, des groupes confus d'hommes revêtus d'épaisses cottes de maille, la pique ou la lance à la main. Ici et là, autour d'un riche drapeau de soie rouge, dont les plis retombent lourds le long de la hampe, comme si le vent était impuissant à les enfler tant ils sont chargés de gloire, on voit flotter des fanons, des oriflammes, des bannières de toutes couleurs. Ils font cortège au vieil étendard qu'arborait Xérès avant que, sur les bords du Salado, elle en eût conquis un sur les Maures.

Tristes et sombres, les habitants de Xérès regardent la nuit descendre lentement. Les yeux qu'obscurcit la crainte, ne voient pas les astres, — dit-on.

Jamais, du reste, depuis le jour où ses chevaliers envoyèrent au roi Sancho une lettre écrite avec leur sang, pour demander son aide contre l'émir du Maroc, El Moumenin, qui les tenait assiégés, la noble cité ne s'était vue réduite à une situation plus critique.

« Puisque vous êtes les lions de Castille, défendez-vous comme tels, — leur avait répondu le brave Sancho, — tandis que je rassemble mes guerriers pour voler à votre secours. »

Réconfortés par ce message, les habitants de Xérès déployèrent tant de courage, que pas un Maure n'atteignit le sommet des remparts.

Mais, en 1325, le danger est tout autre. Les forces chrétiennes sont peu nombreuses, les provisions rares: nulle promesse royale ne vient soutenir et prolonger leurs espérances !...

Les Maures d'Afrique ont passé la mer et se sont joints à leurs frères d'Espagne. Ils ont traversé la Guadalète et massé leurs troupes entre cette rivière et Martelilla : leurs avant-postes sont presque aux portes de la vaillante Xérès.

Vivement alarmé, l'Alcade, Simon de los Cameros, a convoqué d'urgence les bourgeois et les notables de la ville. Tous brûlent du désir de combattre, et s'ils ne peuvent vaincre, de mourir en héros ; l'enthousiasme déborde, mais la prudence fait défaut.

A la fin, l'illustre chevalier Cosme Damian Davila, aussi réputé pour sa bravoure dans les combats que pour sa sagesse dans les conseils, parla ainsi :

— Nos forces, comparées à celles que l'ennemi déploye sous nos yeux, ne sont rien, il faut bien en convenir, et humainement parlant, nous ne pouvons sortir vainqueurs de la lutte. Mais les armes chrétiennes, encore faibles qu'elles fussent, n'ont-elles pas maintes fois, avec l'aide de Dieu, triomphé d'un ennemi de beaucoup supérieur en nombre ?... Commençons donc par implorer le secours de Notre-Dame de la Délivrance : ensuite nous marcherons au combat. Attendons tout du Ciel, mais ne négligeons rien.

Il nous sera facile de réunir un grand nombre de ces petits chevaux de montagne que possèdent les paysans. Nous leur attacherons à la queue des bottes d'épines, puis nous les conduirons dans la plaine par la bride et nous les précipiterons à grands coups de fouet sur le camp ennemi. Cette irruption jettera la confusion dans les rangs des Sarrasins et désorganisera leurs bataillons. Nous tomberons sur eux alors et remporterons une facile victoire !...

La proposition de Davila releva les courages par la perspective du succès, et la confiance rentra dans les cœurs. Aussi bien, là où est le ferme vouloir, là aussi se trouve l'espérance.

Sur-le-champ, nobles et plébéiens coururent aux armes : les marchands quittèrent leurs comptoirs et revêtirent l'armure du soldat. Et dans toute la cité, on ne vit ni un lâche, ni un indifférent, — à l'heure du danger, l'indifférence n'est que lâcheté déguisée.

Les ombres protectrices de la nuit tombante prêtent leur bienveillant concours aux troupes catholiques. Simon de los Cameros, suivi de ses échevins, des seigneurs féodaux, des nobles chevaliers, et de toute la bourgeoisie de Xérès, vient d'atteindre la grande porte aux colonnes de marbre.

Une foule nombreuse, où se trouvent confondus tous les rangs de la société, l'y a devancé, comme nous l'avons vu.

A son arrivée, tout bruit cesse. Les chevaliers

sautent à bas de leurs montures, fixent leurs lances dans le sol et, tête nue, les cimiers de leurs casques rayant la poussière, tous ces braves, plus grands dans leur humilité chrétienne que dans leur faste guerrier, vont ployer les genoux devant l'image de leur céleste Patronne.

Ils présentent à la Vierge, au nom de la cité assiégée, deux lampes d'argent qui brûleront jour et nuit, désormais, devant son autel, — devant cet autel érigé jadis par des héros, et que nous avons vu renverser aujourd'hui par une demi-douzaine de nains.

Mais, ô vérité éternelle des promesses divines, l'humilité des premiers qui se redressaient plus grands après s'être inclinés devant Dieu, a rendu leur mémoire glorieuse à jamais, tandis que l'orgueil des derniers, arrogants surtout contre Dieu, les a couverts d'ignominie !...

Là, s'agenouillent pieusement devant l'autel de la Vierge, le brave Diégo Pavon, dont les ancêtres défièrent des rois en combat singulier ; et messire Herrera, qui, d'un seul coup de lance, tua, sur son territoire, l'émir Abdo-l-Melie ; voici Fernan Nûnez, le front dans la poussière, et Fernandez de Valdespinas, qui conquit l'écharpe d'or à la bataille du Salado, et Garcia Perez de Burgos. Voici le chevalier Juan Gaétan qui baise la terre. Dans le sanctuaire même, aux pieds de Notre-Dame de la Merci, voici le preux Gutierrez Ruiz de Orbeneja qui, trop vieux pour porter son armure, va se battre sans cui-

rasse ; à ses côtés prient avec ferveur Diégo Zurita, et le fils de Pérez, Ponce de Leon, et Mateo, le lion des batailles, doux comme un agneau. Si la Vierge ne voit pas ce soir-là Lorenzo Vilavicensio, l'une des meilleures lances de la contrée, c'est qu'il guerroie ailleurs.

Mais le temps presse, car le péril est imminent.

La petite troupe s'est relevée plus résolue, parce qu'elle s'est montrée plus chrétienne.

Simon de los Cameros prend des mains du porte-drapeau l'étendard de la loyale cité de Xérès, lui fait toucher la terre trois fois, en criant :

— *Senôra, remedianos !* O Vierge, venez à notre secours !

— *Senôra, remedianos !* — répètent en chœur tous les chevaliers.

Et comme ils passaient la porte aux colonnes de marbre, enveloppés des ombres épaisses de la nuit, un écho de leurs prières parvint, comme une promesse de la Vierge, jusqu'à leurs oreilles ; c'était la suppliante voix des épouses et des mères qui criaient à Notre-Dame de la Délivrance :

— *Senôra, remedialos !* O Vierge, secourez-les !... Sauvez-les !... »

III.

Les défenseurs de Xérès suivent en silence le chemin de Vejez. A un certain endroit, ils

le quittent pour se diriger vers Medina et tomber ainsi, à l'improviste, sur les derrières de l'armée ennemie.

L'Alcade de la cité marche en tête, monté sur un superbe cheval alezan couvert d'une peau de tigre, dépouille opime d'un chef Maure tué dans une rencontre fameuse. Divisés en deux corps, les chevaliers encadrent la troupe des bourgeois, qui tiennent par la bride les poneys des montagnes, appelés à jouer un rôle important dans l'attaque.

Les Sarrasins sont dans leur camp, tout près de la lagune de Medina. Pleins de confiance dans leur valeur et dédaigneux de celle des autres, ils ne soupçonnent même pas que l'ennemi soit si proche !

La prudence, toutefois, força la petite troupe chrétienne à modérer son ardeur. On devait attaquer au point du jour. En attendant, tout fut préparé pour le combat, et l'on attacha à la queue des chevaux, non des épines et des ajoncs, mais des lanières taillées dans des peaux fraîchement écorchées.

IV.

La ville avait été laissée à la garde de quelques hommes d'armes, sous le commandement d'une noble Dame, courageuse autant que prudente. Son premier soin fut de s'occuper des femmes et des enfants. Elle leur défendit de sortir des maisons, de peur que leurs cris et leurs

lamentations ne révélassent à l'ennemi, au cas où il viendrait à s'approcher des murs, la détresse profonde à laquelle se trouvaient réduits les habitants de Xérès.

Trois heures s'étaient à peine écoulées depuis le départ des chevaliers et des bourgeois, que la sentinelle de garde aux remparts signalait l'apparition d'une grosse troupe, armée de lances.

La noble Dame s'efforça vainement de cacher la chose jusqu'à ce qu'elle fût absolument certaine. Mauvaises nouvelles volent plus vite que le vent. En un clin d'œil l'alarme s'est répandue dans toute la ville. Désespérés, les malheureux habitants supplient, exigent qu'on rende la place plutôt que de la laisser prendre d'assaut.

L'intrépide femme cherche à calmer leurs appréhensions. Elle les harangue pour leur communiquer son courage, son mépris de la mort.

— Mourons pour la patrie ! — s'écrie-t-on de tous côtés.

On eût dit qu'à ce moment les grandes ombres de Numance et de Sagonte planaient sur la noble Xérès !...

Cependant l'héroïne veut juger par elle-même de la situation. Elle court aux remparts, précédée de deux pages qui portent des torches. De gros nuages noirs voilaient la lune ; mais par intervalle quand ils la démasquaient, on pouvait distinguer, à sa lumière blafarde, un groupe nombreux de guerriers à une faible distance du fort d'en bas. Il fallait sortir d'incertitude.

Sans que sa voix trahît la moindre émotion, la vaillante fille de Xérès cria du haut des murs :

— *Ah de los homes buenos !*... Ah ! si c'était des hommes pour nous porter secours !...

— C'est Cordoue qui vient délivrer Xérès ! — répondit une voix martiale au pied du mur.

Au même instant, se déployait un drapeau que la brise fit flotter dans l'air.

C'étaient en effet les couleurs de Cordoue.

En un clin d'œil l'angoisse des assiégés se changea en une joie immense. Au milieu des cris d'allégresse, les portes de la ville s'ouvrirent toutes grandes, et la noble Xereyana vint en personne recevoir ces frères d'armes inattendus que Notre-Dame de la Délivrance lui envoyait miraculeusement.

Les habitants de Xérès pressèrent leurs hôtes de prendre un peu de repos, après une si longue marche ; mais ceux-ci avaient hâte de rejoindre la petite armée chrétienne : ils demandent qu'on leur donne un guide pour les conduire au camp des Maures, et, sans délai, se remettent en route. Après avoir franchi la Guadalète, les gens d'armes de Cordoue gagnent le sommet d'une colline d'où ils aperçoivent les tentes des Sarrasins.

Tout à coup dans la plaine éclate le son des trompettes, suivi bientôt de cris assourdissants mêlés au bruit des timbales et au hennissement des chevaux effrayés. Si impétueux fut le choc des chrétiens, que, pendant une demi-heure, les

nuages de poussière soulevés par les combattants, semblèrent prolonger les ombres de la nuit.

Rendus à la liberté, les poneys s'étaient jetés affolés au milieu du camp des Sarrasins, traînant après eux les lanières qui leur fouettaient les flancs. Les chevaux des Maures pris de peur, deviennent ingouvernables.

— *Santiago ! Santiago!* — crient les chrétiens.

L'ennemi, surpris, fait tête au danger, mais sans ordre. La confusion est partout. La bonne épée de Davila lui taille un chemin dans les rangs des Maures : avant qu'il ne l'essuie, sept des principaux chefs ont mordu la poussière. A quelques pas plus loin, Herrera fait merveille, frappant d'estoc et de taille, et pour une arme qu'on lui a prise, il a enlevé trois drapeaux. Diégo Zurita, Matteo et les autres se font chacun une trouée sanglante.

Saisis d'effroi, les Maures s'enfuient dans la direction de Xérès et rencontrent les gens d'armes de Cordoue, qui les chargent la lance au poing, et les refoulent vers Margarigut. Alors les deux troupes chrétiennes fondent à qui mieux mieux sur l'ennemi.

Dans cette journée mémorable tomba le tout jeune fils de Juan Gaetan, son plastron d'acier rompu du haut en bas et la poitrine brisée. Ses fidèles compagnons d'armes trempèrent un nœud de ruban dans son sang vermeil encore, et l'envoyèrent avec les tronçons de sa lance à sa pieuse mère, comme un dernier souvenir.

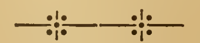
Au fur et à mesure que la victoire se dessinait, la lutte se faisait plus meurtrière. Le massacre fut tel, que le lieu du combat perdit son nom pour prendre celui de : *Matanza*, le Carnage.

Une bande nombreuse de fuyards avaient cru trouver un abri dans le lit desséché d'un torrent. L'acharnement des vainqueurs les y découvrit, et il y eut là tant de sang versé, que le torrent se reprit à couler. Mais il coulait rouge.

Quand l'aube se leva sur le champ de bataille, le noble étendard du Christ flottait vainqueur sur les débris du Croissant. Au milieu, on planta debout la plus valeureuse lance de la journée : c'était celle de Lopez de Mendosa, qui désormais porta, dans ses armes, cette devise : *Ave Maria.*

Xérès et Cordoue se jurèrent une amitié éternelle, et placèrent, comme trophée de leur victoire, aux pieds de Notre Dame de la Merci, — honorée depuis ce jour à Xérès sous le vocable de *Nuestra Senôra de los Remedios*, — un faisceau de bannières toutes teintes de sang maure et de sang chrétien.

Ce fait d'armes qui porte dans l'histoire le nom de : *Batalla de los Cueros*, « la bataille des peaux », atteste la vérité du vieil adage : « La valeur peut tout, quand la foi lui vient en aide ! » *Sodo lo alcanza el valor, si la fé lo mantiene.*



RANOQUE.

RANOQUE.

I.

L'Enfant abandonné.

L'AUTOMNE touchait à sa fin. Un voile de sereine tristesse s'était déjà répandu sur toute la nature et l'enveloppait : les feuilles jonchaient la terre ; les fleurs avaient disparu, et la lumière n'arrivait plus qu'amincie et comme tamisée ; le soleil avait perdu sa force et sa chaleur ; les ruisseaux et les fleuves coulaient nonchalants et morts. Le cœur de l'homme lui-même, quand il se prenait à réfléchir à l'analogie qui existe entre ces scènes de la nature et les diverses phases de l'existence humaine, s'emplissait d'une mélancolie sombre. Ah ! c'est que, pour l'homme aussi, les années succèdent aux années, passent et disparaissent comme les saisons : ses illusions s'évanouissent, son intelligence s'affaiblit, tout son être s'engourdit peu à peuet se paralyse jusqu'à ce que, la source de la vie s'étant glacée, il finisse par mourir !

Cette tristesse de la nature donnait un aspect plus imposant encore aux sommets abrupts de la chaîne de montagnes de R.... Un sentier rocailleux et solitaire se déroule en replis sinueux, comme un énorme serpent, le long de ses flancs escarpés, jusqu'à ce qu'il rejoigne la grande route

qui mène de Cadix à Madrid. A deux milles de distance environ de la ville de M..., ce chemin entre dans une gorge étroite, et tout en continuant de serpenter au flanc de la montagne, finit par arriver à une sorte de lande sauvage, couverte de ronces et de buissons épineux, fermée à son extrémité par une épaisse forêt.

Si, par cette soirée de novembre, un œil humain avait pu pénétrer dans cette gorge resserrée de la montagne, il eût vu, avec le froid du soupçon et de la crainte, s'avancer un groupe lamentable : un homme, une femme et un petit garçon. Ils marchaient d'un pas hâté. L'homme était aveugle : c'était un mendiant aux traits répulsifs et cruels que dissimulait mal un vieux chapeau de feutre usé. Il était revêtu d'un ample manteau gris, rapiécé et en loques ; une de ses manches était serrée au poignet, comme pour servir de poche ou de bourse. Par dessous cet étrange habit noué d'une ceinture, on voyait sortir deux pieds, presque noirs. Il portait en bandoulière une guitare graisseuse. De la main droite il s'appuyait sur un bâton noueux, sorte de béquille, tandis que de la gauche il tenait le jupon sale et déguenillé de la femme qui le conduisait. Cette dernière paraissait aussi vieille que lui ; son visage, non moins repoussant que celui de son compagnon, était marqué profondément de la petite vérole, et portait les traces évidentes de la misère et du vice. Sur son dos elle avait un large panier qui paraissait rempli de vieilles

hardes et d'ustensiles de ménage. Elle cheminait d'un air ennuyé, presque silencieuse. A quelque distance en arrière de ce couple bizarre, trottinait un garçonnet d'une huitaine d'années, qui semblait harassé de fatigue. Pour vêtement le malheureux n'avait qu'un méchant pantalon, retenu par une seule bretelle passée en sautoir sur une chemise trouée. Il portait aussi un panier, bien trop lourd pour un enfant de son âge, rempli de chansons imprimées et de merceries ; et pour suivre l'homme et la femme qui le précédaient d'un pas alerte, il était forcé de courir continuellement. Hâletant et baigné de sueur, ses pieds nus meurtris par les cailloux du chemin, il s'arrêtait de temps à autre pour se reposer quelques instants. A la fin, voyant que ses compagnons refusaient de l'attendre et même de ralentir leur marche, il se mit à crier d'une voix plaintive :

— Maman !... Maman !... je n'en puis plus !

La femme se retourna et lui répondit avec un regard méchant :

— Marche, petit scélérat !... Il le faut !...

Le vieil aveugle menaça l'enfant de son gourdin et dit à sa compagne :

— Étrange-le, Cachana ! et nous en serons débarrassés !...

Puis ils accélérèrent le pas, blasphémant comme deux démons, tandis que le petit malheureux les suivait comme il pouvait.

Tout à coup ils s'arrêtent, échangent à mi-voix

quelques paroles, accompagnées de gestes violents, puis ils quittent la route et prennent au flanc de la montagne un étroit sentier rocailleux, bordé d'aloès et de buissons.

Faisant un nouvel effort, le pauvre enfant se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes, tant il avait peur de perdre de vue ses impitoyables guides. Évidemment Cachana avait une connaissance parfaite des lieux, car elle s'avançait d'un pas agile, traînant après elle le vieil aveugle. Néanmoins elle dut modérer son allure à cause des pierres et des ronces qui encombraient le chemin, et le petit garçon put les suivre.

Arrivés à l'endroit le plus sauvage de la montagne, ils trouvèrent entre deux rocs énormes une large caverne, qui servait tour à tour d'abri aux bergers et de repaire aux bohémiens ou aux brigands. Ce lieu était entouré de hautes falaises, qui ne laissaient voir, au-dessus de la tête, qu'un petit coin du ciel, couvert en ce moment de gros nuages noirs, chassés par un vent violent.

A peine entrée dans la grotte, Cachana déposa sur le sol son lourd panier et se mit à examiner, avec une attention étrange, l'intérieur et l'extérieur de l'antre. Derrière se trouvait une gorge abrupte, au bas de laquelle coulait un torrent qu'on ne pouvait atteindre qu'avec les plus grandes difficultés, en se glissant, par un étroit sillon creusé presque à pic dans le roc, le long des flancs escarpés de la montagne. Mais les

premières ombres de la nuit qui commençaient à tomber, rendaient cet examen difficile.

Au bout de quelques minutes, Cachana revint avec une brassée de bois sec qu'elle jeta par terre, et se mit à faire du feu. L'aveugle, cependant, s'était assis à l'intérieur sur le rebord d'une pierre, et essayait d'allumer une vieille pipe, bourrée de mauvais tabac, avec un briquet qu'il portait dans une bourse de cuir, pendue à sa ceinture.

A ce moment arriva le petit garçon : fatigué, n'en pouvant plus, il se laissa choir lourdement sur le sol, et se prit à pleurer. Cachana le saisit aussitôt par les cheveux et le releva.

— Silence, Ranoque !... Pas un mot !... entends-tu ?— lui cria-t-elle en le déchargeant de son lourd panier.

Mais la douleur lui fit redoubler ses cris, tandis que le vieux mendiant gesticulait avec fureur, comme s'il eût été possédé du malin esprit, et que Cachana, jurant et maugréant, tirait de son panier quelques croûtes de pain desséchées et une cruche ébréchée.

— Allons, petit vaurien, prends ceci, — lui dit-elle durement, — et va me chercher de l'eau au ruisseau.

— Je n'irai pas! — répondit l'enfant, qui se laissa choir de nouveau.

— Ah ! tu n'iras pas !... cria-t-elle d'une voix menaçante, en lui lançant un coup de pied. — Lève-toi et pars à l'instant, ou sinon !...

— Je n'irai pas..., j'ai trop peur !...

— Peur !... Allons donc ! tu n'as pas peur quand tu veux.

— Je ne puis, maman, je ne puis !... — gémissait l'infortuné, et il montrait en même temps ses pieds saignants.

— Eh bien! si tu ne peux pas marcher, traîne-toi sur les genoux et sur les mains.

— Je ne puis pas y aller, maman !... Je n'irai pas !... il fait trop noir le long du sentier !...

— Ranoque !... Je vais te tordre le cou, — hurla la mégère.

Durant cette altercation violente, le vieux mendiant était resté coi. Mais quand il entendit l'enfant dire d'un ton déterminé : « Je n'irai pas ! » il laissa échapper une horrible imprécation et lui jeta son gourdin avec une telle force, que le bâton alla se briser contre la paroi opposée de la caverne. Alors, en tâtonnant, il se porta vers Ranoque, comme s'il eût voulu l'écharper. Mais l'enfant, affolé, s'était élancé au dehors.

Un moment stupéfaite, Cachana ne tarda pas à se retourner comme une tigresse contre le vieillard, et, le repoussant avec violence sur la pierre d'où il s'était levé,

— Laisse-le tranquille ! — hurla-t-elle, — je ferai avec lui ce qu'il me plaira !... Mais toi, vieille canaille, touche-le si tu l'oses !...

Effrayé de cette scène, le pauvre petit prit la cruche, et pleurant de colère et de douleur, descendit avec les plus grandes difficultés, par le

sentier abrupt, vers le ruisseau qui coulait dans le fond du ravin.

Quand il y arriva, la crainte avait calmé sa colère et engourdi sa douleur. Les rocs, couronnés d'arbustes sombres, qui se dressaient de chaque côté, comme des sentinelles menaçantes ; la solitude sauvage qu'interrompait de temps à autre le hurlement lointain du vent ; les nuages noirs et les sourds grondements du tonnerre, qui alternaient avec la lueur soudaine des éclairs, eussent jeté l'épouvante dans un cœur plus affermi que celui d'un enfant de huit ans.

La peur lui donna des forces. Vivement il remplit sa cruche au ruisseau et remonta, tout tremblant, la pente escarpée. Lorsqu'il eut atteint l'étroite plateforme du sommet, une terrible angoisse se peignit sur son visage.

Ses yeux épouvantés avaient beau se porter de tous côtés... la caverne était déserte.

Hélas ! oui, il n'y avait plus personne, plus rien que la brassée de bois sec et la béquille brisée de l'aveugle !...

L'enfant posa la cruche à terre, son cœur défaillit dans sa poitrine, un violent tremblement secoua ses membres lassés, et, fou de terreur, il cria :

— Maman !... Maman !... Oncle Canijo !... où êtes-vous ?

Pas de réponse !

Pauvre petit abandonné !... Comment décrire son désespoir ?...

Il joint étroitement les mains et éclate en

sanglots, puis, s'élançant hors de la caverne, il remplit les airs de ses appels réitérés :

— Maman !... Maman !... Oncle Canijo !...

Il ne voit rien : seul l'écho lui répond au loin dans la montagne solitaire.

Dévoré par l'angoisse, il court çà et là, sans trop savoir où il va, jusqu'à ce qu'il perde son chemin et s'égare dans la forêt voisine, réitérant toujours ses appels plaintifs dans le vain espoir de recevoir une réponse.

L'obscurité de la nuit l'enveloppe, les arbres et les rochers disparaissent eux-mêmes dans les ténèbres, et l'enfant continue sa course vagabonde, jetant sans cesse aux échos d'alentour son douloureux appel :

— Maman !... Maman !... où es-tu ?...

L'espoir lui donne du courage ; dans son innocente simplicité, il compte encore retrouver celle qu'il appelle sa mère. Il ne lui vient pas à la pensée que cette femme sans cœur a pu abandonner son pauvre enfant dans cette solitude affreuse.

Soudain un bruissement, plus fort que celui du vent, s'est fait entendre sous bois. Quelque chose d'énorme et de noir passe à travers le fourré, en poussant des grognements rauques, et l'enfant est projeté rudement contre le roc par une grosse masse soyeuse. Pétrifié de crainte, le pauvre petit reste immobile et muet dans l'attente de quelque terrible attaque : mais le monstre a continué son chemin. Fixé au sol, Ranoque

tend l'oreille pour saisir le moindre son, mais il n'entend que la tempête, qui tantôt siffle, comme un serpent, à travers les branches, tantôt mugit, comme un lion, au milieu des rochers, tantôt se lamente plaintive dans les grands arbres, comme une âme en détresse.

II.

Heureuse délivrance.

L'aurore du lendemain trouva Ranoque étendu sans connaissance au pied du roc contre lequel un sanglier l'avait jeté la veille.

Quand les chauds rayons du soleil dorèrent les cimes de ces hauteurs escarpées, le pauvre enfant reprit connaissance, et essaya de se lever. Il y réussit non sans peine, et se mit à regarder de tous côtés comme quelqu'un qui s'éveille d'un sommeil peuplé de cauchemars.

De prime abord, il ne se rendit pas compte de l'étendue de son malheur ; mais, peu à peu, le souvenir des terribles événements de la nuit précédente lui revint en mémoire, et il recommença à pleurer en redoublant ses appels d'une voix presque éteinte.

— Maman !... Maman !... Oncle Canijo !... Revenez !...

Il voulut marcher, courir ; mais ses jambes refusèrent de le porter, et il retomba épuisé sur le sol.

Bientôt le délire de la fièvre le prit : tous les objets autour de lui parurent s'animer : arbres,

rochers, nuages, buissons semblaient à ses yeux troublés, autant d'êtres fantastiques, aux formes bizarres, aux bras gigantesques dont les mains énormes se joignaient dans une ronde de plus en plus rapide : ils tourbillonnaient devant lui, en élargissant leur cercle, aux accords de mille échos étranges, où il croyait distinguer les sons discordants de la guitare de Canijo et la voix avinée de Cachana qui lui criait de hâter le pas.

Tout à coup, au milieu de ces bruits fantastiques, qui n'étaient autres que les palpitations violentes de son cœur, et les battements fébriles de son pouls, il entendit d'une façon si distincte qu'il ne lui était pas possible de s'y méprendre, un son clair et argentin : c'était le tintement d'une clochette. Au même instant la tête d'une blanche chèvre se montrait au-dessus d'un buisson, non loin de l'endroit où il était.

L'enfant étendit ses deux mains vers l'animal et fit un suprême effort pour se lever, en poussant en même temps un cri de joie. Surprise, la bête s'enfuit aussitôt : Ranoque retomba épuisé et perdit de nouveau connaissance.

Mais soudain il se produisit une certaine agitation dans les broussailles, et un grand chien de berger parut, le nez au vent. Il s'arrêta devant l'enfant, d'un air étonné, le flaira deux ou trois fois, leva la tête en dressant les oreilles et se mit à japper bruyamment.

Quelques minutes plus tard un vieux berger arrivait au travers des buissons. En apercevant

Ranoque étendu sans vie sur le sol, il laisse échapper un cri de surprise. Il s'approche, lui touche les mains et le visage, et quand il s'est assuré que l'enfant n'est pas mort, il lui place son manteau sous la tête et le quitte pour disparaître au milieu des arbres.

Il ne tarda pas à revenir, cependant, rapportant avec lui, dans une corne, du lait fraîchement trait. Après en avoir fait avaler à l'enfant quelques gorgées, sans attendre qu'il eût repris ses sens, il l'enveloppa dans une couverture grossière dont il s'était muni, le prit dans ses bras et l'emporta dans la direction d'où lui et son chien étaient venus.

III.

Le vœu de la veuve.

La nuit était de nouveau descendue sur la terre, silencieuse et fraîche comme sont d'ordinaire les soirées de novembre en Andalousie. Un calme profond enveloppait la grande ferme de D..., dont les immenses prairies s'élevaient avec les collines et s'étendaient au loin dans les dédales sinueux de la montagne.

Une mince raie de lumière s'échappait de l'un des bâtiments principaux de la métairie, et, par intervalles, on pouvait entendre à l'intérieur une voix d'homme qui chantait en s'accompagnant de la guitare. Les paysans andalous ont l'habitude, quand leur journée de travail est finie, de se récréer en chantant des compositions ori-

ginales, généralement improvisées par celui qui les récite,aux accords mélodieux d'un instrument.

C'était en 1854. Les agitateurs socialistes et les journaux n'avaient point encore répandu dans les campagnes leurs idées subversives. Cette vie paisible, ces divertissements simples et champêtres suffisaient aux paysans d'alors, et ils coulaient des jours heureux et tranquilles.

A la ferme, près du vaste four où cuisait le pain bis, grossier mais toujours sain, la fermière préparait le souper de son mari et de ses quatre enfants à la mine fraîche et rose.

Quand ils se mirent à table, une femme vint s'asseoir à leurs côtés ; c'était une personne d'un certain âge déjà, en grand deuil ; sur ses traits, d'une rare douceur, se lisait l'expression d'une tristesse profonde. Elle était la sœur du fermier. Son mari et ses deux enfants étaient morts tout récemment du choléra asiatique, qui, cet été-là, avait fait de si nombreuses victimes dans les villes de l'Andalousie. Atteinte elle-même du terrible fléau, la pauvre veuve n'avait échappé à la mort que comme par miracle, et elle était venue se rétablir dans la famille de son frère. Elle habitait la ville de U..., où, pendant un certain nombre d'années, elle avait fait, avec son mari, vannier de son état, le commerce des nattes. Pour des gens de leur condition, ils étaient fort à l'aise.

Ce soir-là, elle était, semblait-il, plus triste que d'habitude; l'intendant des troupeaux de la ferme, une vieille connaissance, entra soudain, et en le

revoyant pour la première fois, depuis ses malheurs, elle éclata en sanglots.

— Allons ! allons ! chère madame, — lui dit le bon vieillard, — ne pleurez pas ainsi. Rappelez-vous que vous vous nommez « *Consolata* », du nom de Notre-Dame de la Consolation !... Il faut prendre le temps comme il vient, qu'il soit bon ou mauvais. Des jours meilleurs viendront qui vous feront oublier votre infortune !...

— Oublier !... s'écria la pauvre veuve. — Rien que la mort ne saurait me faire oublier !... L'agonie de mes trois bien-aimés a fait à mon cœur une blessure qui ne se cicatrisera jamais ; elle me conduira au tombeau où je les retrouverai.

— Croyez-moi, Madame, je connais la vie depuis plus longtemps que vous. Pleurer ne remédie point au malheur !... Toutes les larmes du monde seront épuisées, que nous ne serons pas encore à la fin de nos peines. Chacun de nous a ses épreuves !...

— Ce que vous dites là, est vrai, mais je ne puis m'empêcher de pleurer. Il me semble que j'ai constamment devant les yeux ces trois cercueils... Ah ! Ventura, combien douloureusement l'isolement pèse sur mon triste cœur et l'écrase !... Quelle journée !... *O Virgen santisima !* Quelle affreuse journée ! — Mon pauvre mari fut pris le premier ; une heure ou deux après, mon fils Ramon, qui était allé porter de l'ouvrage à domicile, rentrait atteint de l'impitoyable fléau. Ma fille chérie était

déjà malade. J'étais seul, Ventura, toute seule !... Pas une âme pour m'aider à les soigner : pas de médicaments à la maison, et impossible de trouver un médecin, un remède ; pas un voisin pour nous secourir : les hommes tombaient comme des mouches. Mes trois malades, qui étaient toute ma vie, se tordaient sur leurs lits de douleur dans les angoisses de l'agonie et me suppliaient pour l'amour de Dieu, d'aller leur chercher un prêtre et de ne pas les laisser mourir sans recevoir les Sacrements. O Vierge de la Consolation! dans quelle mer de douleur j'étais plongée !... Il n'y avait que deux prêtres dans la ville, et plus de trois cents personnes étaient atteintes du choléra ! Je me tournai vers une petite statue de S. Joseph qui se trouvait dans une niche, à la tête du lit, et dans ma détresse, je fis cette prière :

« Bienheureux saint Joseph ! Dieu me les a « donnés : s'il lui plaît de me les reprendre au- « jourd'hui, je ne murmurerai point contre sa « sainte volonté. Mais vous, ô patron de la « Bonne Mort, aidez-moi à leur procurer un « confesseur. Je veux qu'ils meurent en état de « grâce : amenez-leur un prêtre... S'il faut que « je les perde, que la volonté de Dieu se fasse ; « mais du moins, vous, consolez et sanctifiez leurs « derniers moments !... »

La pauvre femme s'arrêta un instant, comme si elle eût craint d'en dire davantage. Ensuite elle reprit :

— Je fis alors le vœu à saint Joseph que s'il m'aidait à leur trouver sur-le-champ un confesseur, je... Mais non, je ne puis vous dire ce que je promis. Je jetai mon châle sur mes épaules et m'apprêtais à sortir quand, ô miracle ! je rencontrai dans l'escalier un prêtre d'un certain âge déjà, que je ne connaissais point, et que je n'avais certainement jamais vu auparavant. Surprise, je me reculai : mais lui, tout aussitôt, de s'informer s'il n'y avait point de malades dans la maison. « Il y en a trois à l'agonie, mon Père !... » lui répondis-je. Il entre immédiatement dans la chambre, confesse mes trois bien-aimés les uns après les autres, et leur administre les derniers sacrements. Après cela, ils furent aussi tranquilles que des agneaux et se résignèrent pleinement à la volonté du Bon Dieu. Je les veillai toute la nuit : mon pauvre mari expira vers une heure ; Ramon dura jusqu'à trois heures, et ma petite fille, mon trésor, rendit le dernier soupir à cinq heures, au moment même où tintait l'*Angelus* du matin. Ah ! Ventura, quelle nuit d'angoisses !... Quelles douleurs pour une mère !...

De grosses larmes coulaient, brûlantes et pressées, le long des joues amaigries de l'infortunée: ses auditeurs étaient visiblement émus.

Elle continua :

— Deux jours plus tard, j'étais atteinte moi-même de la terrible maladie !...

— Allons, chère Madame, — interrompit tout

à coup Ventura, — dites-nous plutôt que vous êtes ressuscitée, et qu'ici, à la ferme, vous allez vous remettre tout à fait. Seulement, tâchez de ne pas tant penser à votre peine...

— C'est vrai, Ventura, béni soit le bienheureux saint Joseph qui n'abandonne jamais ses dévots serviteurs.

— Ah ! vous avez bien choisi votre patron : c'est le meilleur de tout le calendrier. Il n'y a pas au Ciel un saint aussi puissant que lui. Savez-vous ce que ce saint Patriarche fit, un jour que Sa Divine Majesté ([1]) lui refusait une faveur, — demanda le vieillard, pour détourner la veuve de ses tristes pensées ?

— Bon ! le père Ventura va nous raconter une de ses histoires, — s'écria le fermier d'un ton joyeux. — Il n'a pas passé toute sa vie parmi les habitants de la campagne sans recueillir une vraie collection de légendes.

— Appelez-la légende, si ça vous fait plaisir, — repartit le vieil intendant, — d'aucuns disent qu'elle est vraie. Quoi qu'il en soit, voici mon histoire. Un jour, un client de saint Joseph se présenta aux portes du paradis, demandant à entrer. Mais hélas ! impossible de l'admettre, il était tout couvert de taches d'encre : ce devait

1. Il est d'usage, en Espagne, quand on veut parler de Dieu, de se servir de cette expression : *Su Divina Majestad*, Sa Divine Majesté. De même, en parlant du Saint-Sacrement, les Espagnols diront : *Su Divina Majestad.* C'est la formule la plus respectueuse pour parler de la divinité. — *(Note du traducteur.)*

être, bien sûr, l'âme de quelque écrivain peu scrupuleux !... Donc saint Pierre se vit dans la triste nécessité de le refuser, et il dut attendre au dehors. D'une manière ou d'une autre, saint Joseph entendit parler de ce qui s'était passé, et s'en fut à l'instant trouver Sa Divine Majesté pour intercéder en faveur de son client : mais sa demande fut rejetée. — C'était un de mes dévots serviteurs, plaida le saint Patriarche. — Oui, c'est vrai, lui repartit le Divin Maître, il faisait brûler des cierges en votre honneur ; mais il n'imitait guère vos vertus. Avant d'entrer dans mon royaume, votre client devra passer par le purgatoire pour achever de se purifier. De nouveau saint Joseph insista, il offrit à la justice divine, pour son protégé, tous ses actes de prompte obéissance aux ordres du ciel, pendant qu'il était sur la terre, et sa fidèle correspondance à la grâce. Il demanda que l'âme de son dévot serviteur fût délivrée sans retard des flammes vengeresses, à cause de sa confiance en son intercession. Incapable de résister davantage, Notre Seigneur permit à son père nourricier d'aller à l'instant même retirer du purgatoire l'âme du trépassé. — Ainsi, vous le voyez, ma chère dame, conclut-il, saint Joseph n'abandonne jamais dans leurs difficultés ses fidèles serviteurs.

Au même moment, un grand chien se précipita dans la salle, et se mit à bondir autour du fermier et de ses enfants.

— Mais c'est le chien de Bartolo, — s'écrient-ils tous ensemble, — tiens !... le voici lui-même.

— Que Dieu garde tous ceux qui sont ici ! — prononça une voix d'homme dès le seuil de la porte.

— Amen ! — répondirent ceux qui étaient dans la maison.

Celui qui venait d'arriver, était le vieux pâtre que nous avons vu sur les flancs de la colline. Il s'avança vers la table, comme s'il avait à parler au fermier et à sa femme.

— Voulez-vous manger quelque chose, Bartolo ? — lui demandèrent-ils.

— Non, merci, — repartit le vieillard, — je ne puis m'arrêter à présent.

— Comment va le troupeau dans la montagne ? — s'enquit le fermier.

— Eh bien ! mon maître, voici : j'ai trouvé ce matin, sur les collines, un tendre agneau sans mère, et j'ai dû l'apporter à la maison, car aucune de mes brebis ne pouvait le nourrir. C'est un pauvre petit enfant orphelin que j'ai ramassé, presque mort, au milieu des rochers, et je l'ai amené ici pour que l'on prenne soin de lui, — répondit le bon pasteur en déposant son paquet sur le plancher et en découvrant notre petit héros, Ranoque.

Aussitôt toute la famille se presse autour de l'orphelin, toujours sans connaissance, avec des cris de surprise et de pitié, en voyant son joli visage que colorait la fièvre, et son petit corps

émacié, qui portait les marques des mauvais traitements reçus.

Bartolo raconta alors comment et à quelle heure il avait trouvé l'enfant; il ajouta à son récit les quelques détails qu'il avait pu tirer de Ranoque pendant ses moments de lucidité. Son père était mort en prison ; sa mère s'appelait Cachana : elle accompagnait dans ses tournées un vieil aveugle nommé Canijo, qui gagnait sa vie en jouant de la guitare dans les rues.

— Oncle Canijo, — disait-il, — avait une dent contre moi, et voulait me tuer ; c'est pourquoi ils m'emmenèrent dans les montagnes et s'enfuirent, lui et ma mère, en me laissant seul.

Tous écoutaient avec une sympathique émotion l'histoire du vieux pâtre : mais Consolata, la sœur du fermier, semblait y prendre un intérêt qui grandissait, à mesure que Bartolo poursuivait son récit. Quand le vieillard l'eut achevé, elle quitta sa place et se pencha sur l'enfant.

— C'est un miracle !... un vrai miracle ! — s'écria-t-elle comme hors d'elle-même. — Cet enfant est à moi !... C'est saint Joseph qui me l'envoie, je vais l'adopter !...

Et prenant l'enfant dans ses bras, elle le presse sur sa poitrine.

— Prenez garde, Consolata ! — lui murmura sa belle-sœur étonnée. — Qu'est-ce que vous dites là ? Faites donc attention à vos paroles.

— Ne vous ai-je pas dit, — reprit la veuve, — que j'ai fait un vœu à saint Joseph, à l'heure de

mon immense détresse ? C'est là précisément ce que je promis. Je fis le vœu d'adopter pour la vie, le premier orphelin abandonné qui étendrait vers moi ses mains débiles. Et ne voyez-vous pas comment ce petit ange du Bon Dieu me supplie d'accomplir maintenant ma promesse ? — ajouta-t-elle, tandis que l'enfant, à demi conscient, reposait doucement sa tête sur son épaule, et nouait ses petits bras crispés autour de son cou, en répétant d'une voix éteinte :

— Maman !... Maman !... Oncle Canijo !...

— Ta mère !... mon pauvre chéri !... Oui, appelle-moi ta mère, — répondit la généreuse veuve. — Une mère t'a abandonné ; mais une autre t'adopte à présent. J'ai perdu deux enfants: saint Joseph vient de m'en rendre un !...

Le fermier branlait la tête et suppliait sa sœur de ne pas agir à l'étourdie. Il avait espéré que le modeste héritage de la veuve passerait à ses enfants et il commençait à s'alarmer.

— Laissez-la faire comme il lui plaît, — interposa Ventura, comme s'il avait lu à livre ouvert dans la pensée du fermier. — Rappelez-vous les paroles de la sainte Écriture : « Mon père et ma mère m'ont abandonné ; mais le Seigneur m'a recueilli !... »

Trois mois plus tard, la veuve, complètement remise, s'en retournait à la ville, emmenant avec elle notre petit Ranoque. La veille de son départ, son frère la prit en particulier :

— As-tu bien réfléchi à ce que tu vas faire ?

— lui demanda-t-il. — Le père de l'enfant est mort en prison : sa mère est un monstre !... Les mauvais arbres ne produisent jamais de bons fruits.

Un instant la pieuse veuve parut hésitante et inquiète.

— Que feras-tu, — continua le fermier, — qu'espères-tu du fils d'un criminel ?

— Je lui apprendrai à craindre Dieu, — répondit-elle simplement, — et lui enseignerai mon métier. Le pauvre petit n'a pas choisi ses parents, que je sache !...

— Il ne les a pas choisis, c'est vrai, mais il a hérité de leur sang, — répliqua le fermier.— Un porcher apporta un jour chez lui un petit louveteau: il le nourrit, le dressa, l'éleva avec ses chiens, dans l'espoir de le dompter et de le rendre aussi obéissant et fidèle qu'eux ; mais le louveteau finit par s'enfuir dans les montagnes en hurlant, après avoir déchiré et mis en pièces un des enfants du porcher. Comptes-y bien, Consolata, le mauvais sang se révèle toujours tôt ou tard !...

— Dis-moi, mon frère, — demanda la veuve en le regardant fixément, — le porcher, essaya-t-il d'enseigner à son louveteau la doctrine du Christ ?

— Oh non ! — répondit ce dernier, en riant, — on n'apprend point aux loups à lire.

— Ah !... mais on peut enseigner à lire et à prier aux enfants !... J'apprendrai à mon petit louveteau à être un bon chrétien, et, avec la

grâce de Dieu, il fera la consolation de ma vieillesse !

IV.

Le dévouement d'un fils.

La veuve avait tenu sa parole et mené à bien son entreprise, mais non sans de grandes difficultés, car Ranoque était vraiment d'un naturel turbulent et sauvage. Le souvenir des crimes de son père, la conduite dépravée de sa mère et les pernicieux exemples du vieux Canijo, avaient éveillé en lui, dans un âge encore tendre, de mauvais instincts, des passions précoces. Néanmoins l'excellente femme, sans autre connaissance que celle de son humble métier et sans autre science que celle de la religion, avait trouvé le moyen de former le cœur et l'intelligence de son fils adoptif. Sous la douce influence de la religion et du travail, le caractère de Ranoque s'était métamorphosé.

Consolata possédait, comme par instinct, ce tact, cette sagesse que les personnes vouées à l'éducation de l'enfance n'atteignent qu'à force d'observation et d'expérience. Elle avait sur beaucoup de ces dernières l'avantage de comprendre la nécessité où se trouve tout éducateur de s'appuyer sur la prière, ce cri de l'âme qui fait descendre du ciel la grâce divine. Car s'il est vrai qu'une méthode sage et prudente peut modifier et dompter une mauvaise nature, seule l'action de ce précieux don du ciel, qui est la vie

surnaturelle de l'âme, peut opérer la transformation du mal en bien.

C'est ainsi que la pieuse veuve comprenait la tâche qu'elle avait assumée, et elle agissait en conséquence. Ses prières firent descendre la rosée vivifiante de la grâce divine dans l'âme de l'enfant abandonné ; sa charité et sa patience préparèrent la voie, et la grâce seconda ses efforts ; aussi, peu à peu, les germes du vice furent extirpés, et la vertu prit racine et se développa en lui, comme une plante spontanée.

Consolata exécuta son plan avec une douce persévérance ; elle apprit à l'enfant son catéchisme et lui enseigna un métier utile, en sorte que, en moins de dix ans, Ranoque était devenu non seulement un habile ouvrier, mais encore un modèle de piété et de prudence, dont la probité industrieuse contribuait au succès et au bon renom de la boutique de sa mère adoptive.

Un jour Ranoque fut envoyé chez un notaire pour poser des nattes et des tapis avant l'hiver. Entre autres choses, il avait à réparer les paillassons sur l'un des paliers. Pendant qu'il était assis sur le plancher, fil et aiguille en main, il pouvait voir et entendre tout ce qui se passait dans une chambre attenante, dont la porte était grande ouverte.

Il y avait deux jeunes enfants dans cette pièce, l'un, un pauvre petit infirme, était assis sur une chaise basse, avec une planchette fixée devant lui. Son père lui avait donné une boîte de jouets,

une basse-cour, et le petit garçon, ravi, en disposait capricieusement, sur sa tablette, les différentes pièces. Quand il eut fini, il demeura comme absorbé dans une admiration naïve devant ces merveilles. Son plus jeune frère se tenait à ses côtés, suivant tous ses mouvements avec le plus vif intérêt. Debout, une main derrière le dos, il offrait le tableau vivant de la beauté enfantine, dans toute sa fraîcheur. Mais soudain l'intérêt s'est changé en convoitise, et l'heureux possesseur de si grandes richesses le voit, avec inquiétude, s'avancer de plus en plus près. .Les craintes de l'aîné n'étaient pas sans fondement, car le baby n'avait qu'une très vague notion du *mien* et du *tien*. Un instant après, en effet, il avait saisi, de sa main mignonne, la plus grosse vache, et renversé tout un troupeau de moutons. L'aîné châtia le petit en lui égratignant le nez avec un cyprès pointu ; une escarmouche en règle s'ensuivit, et au milieu des cris perçants des deux adversaires, vaches, moutons, volailles, chevaux, valets de fermes, étables, s'en allèrent à la renverse dans toutes les directions. A travers ce vacarme et le dominant, une voix de femme se fit entendre dans la chambre contiguë :

— Mauvais sujets, — cria-t-elle, — cessez de vous quereller, ou sinon je viens ; et si vous n'êtes pas sages, je vais appeler Cachana et le vieux Canijo qui vous emporteront dans leurs sacs !...

En entendant ces noms, qui lui étaient fami-

liers naguère, Ranoque releva vivement la tête. C'était la première fois depuis dix ans, qu'ils frappaient son oreille. La surprise, la curiosité, mêlées à un certain sentiment de terreur irrésistible, s'emparèrent à l'instant de son âme.

Une minute plus tard, une bonne, déjà vieille, faisait son entrée dans la chambre et rétablissait l'ordre et la paix, en administrant à chacun des deux turbulents bambins, un nombre égal de taloches. Elle allait se retirer quand Ranoque, un peu remis de sa surprise, l'arrêta.

— Pardonnez-moi, Madame, — lui dit-il ; — connaissez-vous ces personnes dont vous venez de prononcer les noms : Cachana et Canijo ?

— Si je les connais ?... Non ! — répondit la femme d'un air surpris.

— Je vous faisais simplement cette question, pour le cas où vous auriez su qui elles sont.

— Oh !... Ce sont deux malfaiteurs de la pire espèce : une méchante femme et un vieux scélérat qui seront exécutés demain ou après-demain !...

Le pauvre jeune homme n'eût pas été plus stupéfait, si la foudre était tombée à ses pieds. Blanc comme un linge et frissonnant de tous ses membres, il se retint au chambranle de la porte, pour ne pas tomber.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ?... Êtes-vous malade ? — s'enquit la vieille bonne, d'une voix émue.

— Est-ce vrai ? — balbutia Ranoque sans

prendre garde à sa question. — Comment le savez-vous ?... Qui vous l'a dit ?

— Qui me l'a dit ?... C'est mon maître hier au soir, à son retour de Z..., où il était allé, à cause du procès dont il a eu à s'occuper. Voudriez-vous le voir ? Il est dans son cabinet de travail.

Ranoque fit signe que oui, et la suivit, comme au milieu d'un rêve, dans le cabinet du notaire. Celui-ci l'accueillit avec bonté, et bien que surpris par l'émotion et les questions incohérentes du jeune homme, il répondit néanmoins à toutes, sans laisser voir son étonnement. Cachana et Canijo, lui dit-il, avaient commis, deux ans auparavant, un grand crime, un vol et un assassinat. Tombés enfin entre les mains de la justice et reconnus coupables, malgré les dénégations du vieillard, ils venaient d'être condamnés à subir la peine capitale. Ils attendaient maintenant leur exécution qui devait avoir lieu dans deux jours, dès que le bourreau serait arrivé. Le notaire ajouta que s'il pouvait lui être de quelque utilité dans cette affaire, il se tenait à sa disposition. Aussi bien, il était l'un des meilleurs clients de Consolata, et il tenait en grande estime la pauvre veuve et son fils adoptif.

Touché de cette offre bienveillante, et des paroles sympathiques du notaire, Ranoque ne put chercher à feindre plus longtemps. Il le remercia d'un regard de profonde gratitude, et se laissant tomber sur une chaise, il se cacha le vi-

sage dans les mains et fondit en larmes. Le notaire, anxieux, se penche vers lui, et lui demande, avec les marques du plus vif intérêt, quelle est la cause de son chagrin. Quand sa première émotion fut un peu calmée, Ranoque, cédant aux questions de son nouvel ami, lui raconta l'histoire de sa vie.

Le bon notaire, au comble de la surprise, compatit bien sincèrement à la profonde et légitime douleur du pauvre jeune homme, qui ne faisait que répéter d'une voix brisée :

— Que puis-je faire pour eux ?... Oh ! Ciel ! que puis-je faire ?... et elle est ma mère !...

A la fin, il sortit et s'en alla errer aux alentours de la ville, dans la crainte d'alarmer sa mère adoptive, s'il rentrait à la maison avant l'heure accoutumée. La veuve, assise dans son arrière-boutique, s'entretenait avec une voisine quand Ranoque rentra, comme à l'ordinaire, à la tombée de la nuit. Le jeune homme dit simplement « bon soir », et alléguant un mal de tête, il se retira dans sa chambre et se jeta sur son lit.

Pauvre garçon ! l'heure de l'épreuve avait sonné pour lui : l'heure du combat dont notre divin Rédempteur nous a donné un si sublime exemple dans son agonie au jardin des Oliviers ; l'heure de l'angoisse et des résolutions suprêmes, qui peuvent faire d'un homme, un héros ou un criminel, un martyr ou un apostat, un réprouvé ou un saint !...

La lutte de Ranoque fut terrible.

— Que faire, mon Dieu ! que faire ! — se répétait-il sans cesse à lui-même.

Allait-il se faire connaître, au risque d'être montré au doigt comme le fils de la Cachana, la criminelle condamnée ? La seule association du nom de cette femme avec le sien, le faisait trembler. Oserait-il jamais regarder les gens en face, si l'on venait à savoir qu'il était le fils de cette malheureuse ? Non, il ne pourrait jamais supporter cette honte. Il quitterait la ville et la contrée plutôt que de s'exposer à une telle ignominie ; il renoncerait à l'honorable position qu'il occupait, au confort de sa maison, à l'affection de sa mère adoptive !... Quelle angoisse déchirait son cœur, à la pensée de l'isolement où il allait se trouver réduit, s'il mettait à exécution son projet !...

Épuisé de souffrance et de honte, incapable de prendre une résolution, Ranoque tomba, à la fin, dans une sorte de stupeur. Il restait les yeux fixés sur la lueur vacillante d'une petite lampe, que la pieuse veuve tenait constamment allumée devant une image de notre divin Sauveur en croix. Debout aux pieds du crucifié, était la Mère de Douleurs, — victime, elle aussi, de la justice divine, — attendant l'héritage que son Fils allait lui léguer du haut de son gibet d'infamie. La vue de ce groupe sacré attendrit son âme : des larmes silencieuses et lentes coulèrent le long de ses joues, suivies bientôt de soupirs, de prières, puis enfin, d'un calme

profond. A ce moment, des pas étouffés se firent entendre en dehors de la chambre : une minute après, la porte s'ouvrit doucement et quelqu'un entra.

— Qui est là ? — demanda Ranoque.

— C'est moi, mon fils, — répondit la veuve en s'approchant avec une lumière. — Quoi !... tu n'es pas encore au lit ?

Le jeune homme baissa les yeux sans répondre. Frappée de son air égaré, la veuve toucha ses mains et son front : ils étaient brûlants.

— Mon pauvre garçon, tu as une forte fièvre : qu'est-ce qu'il y a donc ?... serais-tu malade ?...

Ranoque alors releva la tête, promena autour de lui des yeux hagards et répondit brusquement :

— Ma mère et le vieux Canijo seront exécutés après-demain au chef-lieu, comme assassins ! ...

A ces mots, muette d'étonnement et de crainte, la veuve tomba à genoux, les mains jointes, dans une anxiété poignante, écoutant avec avidité tout ce qu'avait appris Ranoque.

— Notre Dame de la Consolation !... Saint Joseph, mon bon patron !... Qu'allons-nous devenir ?... Que faire ?... — s'écriait-elle dans son trouble.

Après quelques moments de silence, Ranoque recommença à parler, mais d'une voix lente et indistincte, comme si sa langue eût été liée à son palais. Faisant, à la fin, un grand effort, il dit d'un ton résolu :

— Demain j'irai... la... voir !... et je reste-

rai... avec elle ; s'ils veulent me le permettre... je l'accompagnerai jusqu'au bout!... Je ne la quitterai que quand elle sera enterrée !...

— Mais, mon fils, mon cher Ranoque, c'est de la folie !... de la pure folie !

— De la folie !

— Oui, mon enfant !... oui, ce serait attirer sur toi le déshonneur, et briser mon âme !...

— Mais elle est ma mère, après tout, et devons-nous, oui ou non, observer la loi de Dieu ? — lui repartit Ranoque avec une soudaine énergie. — Les lois de Dieu obligent dans toutes les circonstances, aisées ou difficiles.

— Mais il n'y a pas de loi qui t'oblige à un tel sacrifice !

Ranoque, surpris, se redressa.

— Voulez-vous dire qu'il nous est permis d'agir autrement que nous parlons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même que le quatrième commandement de Dieu était : Honore ton père et ta mère ?... Et quand dois-je honorer ma mère ? ... — continua-t-il avec sa rude énergie. — Quand eut-elle plus besoin de mon affection et de mon respect filial que maintenant qu'elle va mourir publiquement sur l'échafaud ?...

En prononçant ces paroles, sa poitrine se souleva et un long gémissement s'échappa de ses lèvres. C'était le cri d'un cœur brisé. La veuve l'écoutait avec une vénération craintive : l'étonnement, le chagrin, l'admiration, le respect se reflétaient tour à tour sur son visage. Elle

s'émerveillait des effets bénis de son propre ouvrage dans le cœur de son enfant d'adoption.

— Tu as raison, mon fils !... — dit-elle enfin.

Puis elle se leva, et prenant la main du jeune homme dans les siennes :

— Que Dieu me pardonne d'avoir cherché à te dissuader de ton héroïque dessein ! Nous louerons demain matin une voiture, et nous nous rendrons ensemble à Z..., tous les deux, oui, mon fils, tous les deux ensemble !...

V.

L'échafaud.

Devant la cathédrale de Z..., à gauche de la façade de l'ouest, s'élève, à une faible distance du sol, une curieuse estrade, — sorte de balcon, — entourée d'une lourde grille de fer : derrière on aperçoit des volets, ordinairement clos. Il fut donné un jour à celui qui trace ses lignes, de voir ces volets ouverts, et le spectacle grandiose qui s'offrit alors à ses regards, le fit tressaillir jusqu'au plus intime de son être : spectacle sublime, inspiré par la foi et la charité, pour soutenir et fortifier l'espérance et lui donner l'assurance du pardon !

Sur cette estrade était érigé un autel tout tendu de noir, avec six grands cierges de cire jaune allumés : au-dessus et le dominant, une image du Christ, de grandeur naturelle, portant sa croix au Calvaire. C'est la coutume dans la ville de Z. que tous les condamnés à la peine

capitale, en se rendant à l'échafaud, fassent une halte devant cette image sacrée et récitent, prosternés à deux genoux, le Symbole des Apôtres, le *Credo.* Qu'elle est noble et consolante cette attention que, dans sa charité, notre Mère la sainte Église a pour ses enfants les plus délaissés ! Quel sujet de méditation ! Le Dieu de toute-puissance et de majesté, le juge souverain des vivants et des morts quitte son trône dans les cieux, dépose ses attributs formidables, prend la forme d'un esclave, revêt la livrée des criminels et monte sur un gibet d'ignominie, afin de racheter et de sauver par sa mort ses créatures coupables !...

O merveille de la miséricorde divine ! ô prodige d'ingratitude de la part des hommes !... L'homme voit et entend, mais il reste de pierre. L'ingrat ! il continue sa route, sans s'arrêter un instant à méditer, en son cœur contrit et aimant, l'infinie charité de son Créateur, et sans répéter avec confiance :

Qui Mariam absolvisti,
Et latronem exaudisti,
Mihi quoque spem dedisti !...

« Vous qui avez absous Marie, et qui avez « exaucé les prières du bon larron, vous m'avez « aussi permis d'espérer. »

La petite chapelle était ouverte, les cierges allumés, et dans la rue, sur les degrés de la cathédrale, près d'une table recouverte d'un voile noir, se tenaient deux prêtres et un laïque. Sur

la table, un plateau contenant quelques pièces de monnaie et, de temps à autre, l'un des prêtres criait d'un ton solennel :

— Pour les messes destinées aux âmes de ceux qui vont être exécutés !

Une foule nombreuse, assemblée sur la place de la cathédrale devant l'estrade où était érigée la petite chapelle, attendait l'arrivée des criminels avec cette impatience fébrile qui justifie si bien cette parole : « Il y a dans l'homme quelque chose de la bête sauvage ! » La majorité des spectateurs se composait d'hommes et de femmes, venus des villages environnants pour assister à l'exécution ; plusieurs même avaient amené leurs enfants, selon l'ancienne tradition populaire qui conseille aux parents de leur montrer le châtiment du crime, afin de mieux les en détourner.

L'horloge de la cathédrale, à laquelle répondirent immédiatement les autres horloges de la ville, venait de sonner onze heures. Dix minutes plus tard, une autre gigantesque horloge frappa lentement et solennellement onze coups. C'était l'horloge de la prison, — en retard de dix minutes à cause de l'exécution, — qui annonçait que l'heure suprême était venue. Dix minutes de grâce !... Minutes bien courtes, il est vrai, et pourtant si précieuses, durant lesquelles une commutation inespérée, un sursis inattendu peuvent arriver, et qui donnent parfois le temps à un pécheur d'aller se jeter, repentant, dans les bras miséricordieux de son Père céleste !...

Cependant la foule se rapproche de la chapelle, car le funèbre cortège a quitté la prison.

Un piquet de cavalerie ouvre la marche, au son discordant de ses trompettes : derrière, voici Canijo entre deux prêtres. Vêtu d'une longue robe noire, coiffé d'un capuchon, il marche d'un air de défi, et répond par des imprécations et des blasphèmes aux exhortations et aux prières de ses deux assistants. Le misérable était en proie à une sorte de frénésie depuis que Cachana avait confessé leur crime, et quand le juge, après avoir prononcé la sentence de mort, lui avait demandé, selon la coutume, s'il n'avait point quelque désir suprême qui pût être accompli, il s'était écrié dans un transport de fureur :

— Si e désire quelque chose, dites-vous ? Oui !... laissez-moi me venger sur cette femme : laissez-moi lui plonger mon couteau dans le cœur, et je mourrai content !

Rien n'avait pu modifier ses dispositions, ni changer ses sentiments, et maintenant il était sur le chemin de l'échafaud !

Quand les coupables arrivèrent sur la place de la Cathédrale, on les conduisit devant la petite chapelle, et l'on fit halte. Canijo fut amené le premier devant l'image sacrée du Rédempteur, et les ministres de Dieu firent un dernier et suprême effort pour réveiller dans son âme coupable quelques sentiments de religion et de repentir. Hélas! leurs prières et leurs exhortations furent vaines. Se dégageant de leur charitable

étreinte, le criminel tourna brusquement le dos au crucifix, avec des hurlements de rage impuissante.

Dans une charrette, à quelques pas de là seulement, se trouvait Cachana : la malheureuse était étendue sur un peu de paille, dans une sorte de demi-stupeur. A sa gauche était assis Ranoque : il la soutenait dans ses bras et murmurait sans cesse à son oreille de tendres paroles pleines de consolation, tandis que le prêtre qui avait entendu son humble et sincère confession, agenouillé à sa droite, un crucifix à la main, priait à haute voix et l'exhortait à se confier à la miséricordieuse bonté du Tout-Puissant.

La charrette arriva enfin devant la petite chapelle. Avec l'aide de ses compagnons, la pauvre femme se leva et s'agenouilla devant l'image sacrée.

— Récite le *Credo*, ma mère, — lui dit Ranoque à haute voix, — et fais un acte de contrition aussi distinctement que tu vas pouvoir !

L'infortunée leva vers son fils un regard désolé et se mit à pleurer : il y avait longtemps qu'elle avait oublié ses prières. Ranoque alors commença de son mieux le Symbole des Apôtres, dont Cachana répétait les paroles au milieu de ses larmes et de ses soupirs.

Après la récitation des prières, un des prêtres donna sa bénédiction à la pauvre criminelle, puis descendit de l'estrade pour se joindre à la funèbre procession, assister à l'exécution et veiller

le corps jusqu'à ce qu'il eût reçu une sépulture chrétienne ([1]).

Au milieu d'un vaste carrefour, s'élève l'échafaud, nu, décharné, rigide, effrayant, avec cette sinistre apparence de vie que leur emploi lugubre semble donner à certains objets inanimés. Plus terrifiant que le gibet même, car il le complète ; plus cruel que la mort, car c'est lui qui la donne, sur la fatale plateforme se tient le bourreau. A la vue du bois de justice, le visage de Cachana devint livide. Les yeux fixes et vitreux, tout le corps frissonnant, elle se cacha la tête dans la paille, au fond de la charrette, comme un pauvre animal sans défense qui cherche à échapper à ceux qui le poursuivent. Ranoque la soulève dans ses bras et lui murmure tendrement à l'oreille :

— Mère, du courage !... Pense au Sauveur qui t'attend... C'est ton calvaire !...

Aidé du prêtre, il la descend avec douceur, et la supporte jusqu'à ce qu'elle ait gravi les degrés de l'échafaud.

---

1. C'est une coutume, encore observée de nos jours dans tout le midi de l'Espagne, que le corps d'un malfaiteur qui a confessé son crime avec repentir et reçu les sacrements, soit remis, après l'exécution, à une pieuse Confrérie qui prend soin de le faire enterrer décemment, avec les prières de l'Église. Les membres de cette confrérie appelée *La Caridad*, appartiennent à tous les rangs de la société, y compris la famille royale. Les hommes seuls sont membres actifs. Quelques jours avant l'exécution, ils vont à travers les rues de la ville avec une petite clochette et une bourse, pour recueillir les aumônes destinées à faire dire des messes pour le repos de l'âme des condamnés et à assister leurs familles, s'il en était besoin.

(Note du traducteur.)

VI.

Une bonne réplique.

Le bon prêtre qui avait assisté l'infortunée Cachana à ses derniers moments, accompagna Ranoque à l'auberge où l'attendait sa mère adoptive. Au moment où le digne ministre de Dieu s'apprêtait à prendre congé de lui, le jeune homme voulut lui remettre une certaine somme d'argent, fruit de ses épargnes, pour qu'il dît des messes pour le repos de l'âme de sa pauvre mère. Profondément touché d'un tel acte de piété filiale, le prêtre refusa absolument d'accepter aucun honoraire et promit de dire un certain nombre de messes à cette intention.

Enfin la veuve et son fils adoptif se retrouvèrent seuls ; mais aucun d'eux ne dit une parole. Épuisé par la fatigue et l'émotion, Ranoque se jeta sur un lit qui se trouvait dans la chambre. Consolata s'assit en silence près de lui et se mit à égrener son chapelet.

Le lendemain, au moment où ils se disposaient à partir, un petit monsieur ventru, à tête chauve, avec des lunettes d'or, des gants de chevreau, des souliers vernis et une canne à pomme d'argent, se présenta à la porte de l'auberge. Il salua en appelant la veuve « mon excellente femme» et Ranoque « mon héroïque jeune homme » : c'était le rédacteur d'un journal illustré qui allait publier les portraits de Cachana et de Canijo, il désirait y joindre celui de Ranoque, dont l'hé-

roïque piété filiale faisait le sujet de toutes les conversations. Indigné d'une telle proposition, le jeune homme lui répondit d'un ton rude :

— Mon portrait dans les journaux, jamais!...

Ce brusque refus déconcerta quelque peu le reporter ; mais après avoir ajusté ses lunettes sur son nez, et toussé deux ou trois fois, il reprit :

— Mon cher jeune homme, votre stoïcisme vous donne droit à la publicité, et... ça rapporte de l'argent, ça... vous savez, cinq louis si vous acceptez !...

— Non, pour rien au monde !... s'écria Ranoque qui, tournant le dos, s'en alla.

— Vous avez de nobles sentiments, mon ami, — pensa le rédacteur.

— J'espère que vous voudrez bien excuser sa brusquerie, — dit alors la veuve ; — il n'est pas accoutumé à converser avec des messieurs.

— C'est un caractère, Madame ! oui, il n'y a pas à dire, c'est un vrai caractère que ce garçon-là !... Il appartient, sans doute, à quelque secte philosophique ; il a étudié les grands exemples de Brutus, les maximes de Caton ; ou bien il a entendu de célèbres orateurs rapporter les patriotiques exploits de nos héros du XIXe siècle...

— Oh, non ! Monsieur, le cher garçon n'a jamais beaucoup aimé les livres. Il connaît son métier et sait le catéchisme de la doctrine chrétienne, par demandes et par réponses.

Le journaliste tressaillit, et avec un sourire sarcastique :

— Ah ! je le vois, il a été élevé par les prêtres, n'est-ce pas ?

— Non, Monsieur, c'est moi-même qui l'ai instruit, et je m'en vante !...

Le petit monsieur ventru fit une grimace et dit d'un ton sentencieux en agitant sa canne :

— Ce jeune homme aurait pu être un autre Épaminondas, Madame, si vous ne lui aviez pas rogné les ailes : vous êtes responsable de ce crime devant l'humanité !

— Moi, Monsieur !... — répondit la bonne femme d'un air ahuri, — je ne savais pas qu'il y eût un saint de ce nom-là dans le calendrier. Ce que j'ai fait, ç'a été de le vouer à saint Joseph, et s'il n'est pas devenu un *Paminandos*, comme vous dites, le cher saint n'en a pas moins fait un bon chrétien et un honnête homme. A mon humble avis, ça vaut autant !



LE CHASSEUR

MEXICAIN.

LE CHASSEUR MEXICAIN.

L'histoire suivante, d'une rigoureuse exactitude jusque dans ses moindres détails, nous a été racontée par un zélé missionnaire jésuite, qui la tenait de la bouche même de ceux qui en furent les témoins.

I.

DANS la partie du Mexique qui s'étend de l'Est à l'Ouest, et que les indigènes appellent « La Terre de Feu », ou « Le Pays de la Chaleur », — *Terras calientes*, — se trouve une petite ville nommée Huacana, située à soixante-dix lieues environ de Morelia, la capitale du Michoacan. Huacana ne compte que cinq mille habitants ; elle est, cependant, la ville la plus importante de toute cette partie du Mexique.

De véritables essaims de moustiques, que l'intensité de la chaleur multiplie d'une façon prodigieuse, la fièvre intermittente, la fièvre jaune ou *vomito*, et les autres maladies contagieuses propres à ces climats très chauds et très malsains, raréfient la population de ces pays. On dirait un Paradis terrestre infesté, que n'ose plus habiter l'homme.

La splendeur et la richesse de la végétation, la beauté et la variété des oiseaux et des animaux sauvages y sont vraiment surprenantes.

De larges rivières arrosent ces contrées magnifiques, plantées de forêts entières de hauts palmiers, de bananes et de superbes arbres à fruits, qui alternent avec des futaies de bois rare et précieux, tel que le campêche dont on se sert pour la teinture. Des nuées d'oiseaux, au plumage chatoyant, peuplent ces bocages enchantés, tandis que les fourrés regorgent de gibier de toute espèce, depuis le lièvre timide jusqu'au léopard ; depuis le cerf qu'on y trouve en abondance, jusqu'à la grande panthère américaine, à la peau tachetée, si connue pour sa ruse et sa férocité.

Et au milieu de cette végétation luxuriante, bien avant dans les entrailles de la terre, sont cachées d'abondantes mines d'argent, de cuivre et de plomb, que l'on ne peut exploiter à cause de l'insalubrité du climat.

Les habitants, fort peu nombreux, de ces régions inhospitalières, sont, en grande partie, les descendants de colons espagnols, et leur principal défaut, — excusable, il est vrai, jusqu'à un certain point, à cause de la chaleur torride et de l'admirable fécondité du sol, — est l'oisiveté. Ils ne sont point, cependant, comme certaines races indolentes, rusés, trompeurs et adroits à dissimuler ; tout au contraire, ils sont francs, généreux et hospitaliers. Courageux et téméraires à l'excès, ils sont violents et cruels quand ils se disputent, et les griffes acérées de la panthère de leurs forêts ne sont pas plus meur-

trières que la lame aiguisée de leurs poignards, qu'ils manient avec une merveilleuse dextérité.

Leur grande ambition est de devenir, chacun dans sa tribu, le plus expert dans l'art de manier la dague. Aussi se livrent-ils souvent, entre eux, à des combats sanglants, dans le but unique de montrer leur bravoure.

II.

On était à l'automne de 1868. L'archevêque de Michoacan, au cours de sa visite pastorale, arriva un jour à Huacana. C'était la première fois que le vénérable prélat se rendait dans cette partie éloignée de son diocèse : aussi, grande fut la joie des populations. Elles le reçurent avec les marques du plus profond respect. Des bandes joyeuses d'hommes et de femmes accoururent de la montagne, pour se joindre aux habitants de la ville et fêter cet heureux événement. Ces bons montagnards, avec une touchante simplicité, offrirent à Sa Grandeur toutes sortes de présents qu'ils avaient apportés avec eux.

— Je vous ai amené, Monseigneur, — dit l'un d'eux, — une couple de génisses.

— Et moi, cette jeune cavale, — ajouta un second.

— Et moi, — dit un troisième, — une paire de bœufs.

L'archevêque les accueillit avec une affabilité toute paternelle : il les remercia et agréa leurs

présents comme une preuve de leur sincère attachement à la Religion. Mais le bon prélat n'entendait pas garder leurs dons, car ces paysans étaient pauvres, et il n'ignorait point les sacrifices considérables qu'ils avaient dû s'imposer pour les lui offrir. Comme, d'un autre côté, il ne voulait point froisser leur amour-propre, il les pria de lui donner en échange quelques-uns de leurs fruits ; et durant son séjour à Huacana, il reçut en grande quantité les produits du pays, que les bons habitants de la montagne lui apportaient chaque jour, en venant recevoir les sacrements de sa main.

L'archevêque avait pour habitude, dans ses tournées pastorales, de faire des instructions, tant en public qu'en particulier, de confesser les paysans et de les préparer lui-même à la Confirmation. Un jour qu'il était au confessionnal, il aperçut dans la foule un pauvre estropié, qui attendait patiemment son tour. Le prélat va droit à lui, et lui fait signe d'approcher.

Quand l'infortuné fut à ses genoux, il se mit à le questionner, comme il le faisait d'ordinaire, sur les points les plus essentiels de la doctrine chrétienne, et sur son genre de vie.

— D'où venez-vous, mon fils ?

— Je viens de la montagne, mon Père : j'habite à quinze lieues d'ici environ.

— Mais comment avez-vous pu franchir une telle distance ?

— A dos de mulet, mon Père.

— Quel est votre état de vie?... Quelles sont vos occupations ?

— Resté veuf, je vis avec mes deux filles, et je gagne leur vie et la mienne en chassant le cerf.

— Vous chassez le cerf!... Et comment faites-vous donc, mon fils ?

— Oui, mon Père, — répondit d'un ton calme le pauvre estropié, — je tire le cerf.

L'archevêque crut un instant qu'il avait affaire à un nigaud ou à un malin, et il s'apprêtait à répéter sa question un peu vertement.

Mais soudain ses soupçons se dissipèrent comme par enchantement, et sa curiosité fut piquée au vif, quand il vit le pauvre estropié faire un mouvement d'épaule en continuant :

— Mais je ne pourrais pas chasser le cerf, si mon Père céleste ne m'aidait.

— Dites-moi alors, mon fils, comment vous chassez le cerf, — reprit le vénérable prélat.

— Eh bien ! voici, Monseigneur, — comme je vous l'ai déjà dit, je suis resté veuf depuis plusieurs années, et j'ai mes deux filles à nourrir. Tous les matins, dès que je suis levé, je récite ma prière à mon Père céleste, et quand j'ai pris le déjeuner que mes filles m'ont préparé, je me traîne, comme je le puis, jusqu'à la lisière de la forêt voisine de notre habitation et j'attends, mon fusil à la main, prêt à tirer. Avant peu, un cerf passe à ma portée : mon Père céleste me l'envoie comme je le lui ai demandé dans ma prière. Je le tue : mes filles viennent alors, et

l'emportent à la maison ; nous vendons la chair et la peau, et avec l'argent que nous en tirons, nous vivons confortablement.

L'archevêque était émerveillé, et ne savait ce qu'il devait le plus admirer, ou ce fait extraordinaire, ou la simplicité ingénue de celui qui le lui racontait. Il pria alors le pauvre infirme de lui réciter la prière par laquelle il demandait à son Père céleste de lui envoyer un cerf.

— Je ne le puis, mon Père !... oh non ! je ne le puis !... — lui répondit celui-ci.

— Et pourquoi pas, mon fils ?

— J'ai honte de la dire devant vous...

— Et pourtant vous la dites bien à votre Père céleste.

— Oui, c'est vrai : mais mon Père céleste... Eh bien ! voyez-vous, mon Père céleste, ça n'est pas la même chose !...

— Mais si je vous demandais de me la réciter pour me faire plaisir, me refuseriez-vous ?

— Oh ! mon Père, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, mais pas cela : non, je ne puis !... ça me rend tout honteux !

— Eh bien ! pour me faire plaisir, je vous demande de me la réciter,à moi tout seul ; il ne faut pas avoir honte comme cela.

— Mais, voyez vous, mon Père, personne ne m'a jamais enseigné cette prière,et je ne l'ai point apprise dans les livres: c'est moi qui l'ai composée.

— Eh bien ! n'importe, récitez-la-moi tout de même.

— Puisque vous le désirez tant, mon Père, je vais vous la dire. Quand je suis à genoux dans le milieu de ma cabane, je prie ainsi :

« O mon Père céleste, Tu m'as donné mes enfants à entretenir et cette infirmité qui m'empêche de travailler ou de chasser comme les autres hommes. Si je ne nourris point mes enfants, elles voleront et enfreindront tes lois. Eh bien ! Toi qui es le Père des pauvres et des faibles, envoie-moi un jeune cerf que je puisse tirer aisément, et le pain quotidien et le vêtement ne nous feront point défaut ! »

L'archevêque l'écoutait avec une attention profonde et une muette admiration, comme s'il eût été absorbé dans la méditation de cette grande leçon d'humble confiance en Dieu que lui donnait le pauvre perclus.

L'infortuné poursuivit :

— Voilà comment je prie, mon Père. Après cela, je prends mon fusil, et m'en vais m'embusquer le long de la forêt voisine de notre demeure, certain que le bon Dieu m'enverra ce que je lui ai demandé ; et jamais il ne m'a trompé !— Il y a vingt ans que je suis estropié, et, pas une seule fois, ma prière quotidienne n'est restée sans réponse !... Notre Père céleste est bon à ses enfants !...

III.

Quelques-uns de mes lecteurs seront, sans doute, tentés de révoquer en doute l'authenticité

de cette histoire, en songeant qu'eux aussi, ils ont demandé à Dieu des faveurs qu'ils n'ont point obtenues, et sollicité des secours, dans des moments de trouble et d'infortune, qui ne leur ont point été accordés. Ils pourraient, peut-être, trouver la raison de ce mystère dans ce naïf récit du chasseur mexicain. S'ils pouvaient consulter l'excellent archevêque de Michoacan, il leur dirait que la prière du pauvre infirme partait d'un cœur parfaitement résigné à son malheureux sort ; que ses mains suppliantes s'élevaient innocentes vers le ciel, et exemptes de la moindre souillure, car le plus gros péché qu'il pût se rappeler avoir commis durant ces vingt années de souffrance, était d'avoir *battu un chien* qui avait mangé, une fois, une partie de sa venaison !...

Quand nous réfléchirons à ceci, notre étonnement cessera. Jadis le prophète s'écriait :

« *Qui pourra monter à la montagne du Seigneur ? Qui se tiendra dans son sanctuaire ?... Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur.* »

Et Celui qui a dit : « *Demandez et vous recevrez* », ne manquera pas, certes, de tenir sa parole envers ceux qui s'adressent à Lui avec une foi humble et une confiance d'enfant.

Tâchons de mettre à profit la leçon que nous donne cette histoire, absolument vraie, nous le répétons, même dans ses moindres détails.



UN JÉSUITE.

UN JÉSUITE [1].

Silence !... Dieu est là !

DANS une rue déserte de X..., large cité populeuse du midi de l'Espagne, se trouve une habitation de maigre apparence et d'aspect sévère. Ses portes closes, ses volets fermés, ses grands murs décrépis et nus, lui donnent je ne sais quel air d'abandon et de ruine : c'est la résidence des Jésuites !...

A ce nom de Jésuite, quelque lecteur arriéré a sursauté brusquement : par la pensée, déjà il fouille, de la cave au grenier, le mystérieux édifice. Le souvenir de complots tragiques s'est présenté à sa mémoire ; il évoque les héros de ces drames poignants, dont des malfaiteurs de lettres ont nourri la crédulité populaire.

La seule chose qu'il ne découvrira pas, c'est l'argent, ce sont les 100,000 francs qu'Eugène Sue empocha pour la vile besogne qu'il ne rougit pas d'entreprendre dans les colonnes du *Constitutionnel*, journal où les radicaux déversaient, vers 1848, leur rage contre les Jésuites !

Il est environ sept heures du matin ; le temps est gris, froid et, par moments, il tombe une pluie fine.

Supposez un instant, cher lecteur, que vous

1. Le récit qu'on va lire, si étrange et invraisemblable qu'il puisse paraître de prime abord, est néanmoins d'une exactitude rigoureuse.

vous trouvez à une des fenêtres de la maison en face, désireux de savoir ce qui se passe dans cette bizarre demeure, et de surprendre les machinations que trament ses rusés habitants. Regardez bien, et prêtez une oreille attentive.

Soudain, un verrou que l'on a poussé vous a fait tressaillir. L'huis s'ouvre : un chapeau clérical, à larges bords, paraît ; puis une tête, immédiatement suivie de la personne entière d'un Jésuite, un vrai Jésuite, portant sous son manteau un paquet assez volumineux. Qu'est-ce que cela peut être ? Un transatlantique ? Non, ces bateaux sont plus larges. Une machine à coudre ? Non encore, ces instruments sont plus petits. A coup sûr, c'est quelque objet dont se servent les Jésuites, dans leurs secrètes industries, pour accroître leurs fabuleux revenus !...

Cependant le religieux s'est signé dévotement. La porte refermée après lui, il est parti, emportant l'étrange colis soigneusement caché sous les plis de son manteau.

C'était un solide gaillard de six pieds de haut, aux joues fraîches et aux lèvres souriantes. Il portait la soutane courte et le manteau plus court encore des Frères coadjuteurs.

Durant son absence, les contrevents s'entrebâillent. Aux fenêtres les rideaux sont tirés, bien que la rue soit encore silencieuse et vide. Mais les mille bruits divers et confus qui annoncent le réveil d'une grande cité ne tardent pas à se faire entendre. Les ouvriers se rendent à leur travail,

les ménagères au marché, tandis que les pieux chrétiens prennent, recueillis, le chemin de l'église.

Huit heures viennent de sonner, et le Frère jésuite n'est pas encore de retour.

Sur les entrefaites, au détour de la rue, une figure se montra : de loin, on eût dit un spectre. C'était une petite vieille, assez pauvrement vêtue, qui s'avançait avec lenteur, examinant, d'un œil méfiant, chaque maison, jusqu'à ce qu'elle fut arrivée en face de la résidence des Jésuites. Au lieu de sonner, elle s'est assise sur la dalle, le dos appuyé contre la porte, comme si elle attendait quelqu'un.

Mais voici qu'elle se lève et, au même moment, l'on voit apparaître le Frère qui revient, les yeux modestement baissés, portant toujours dans les plis de son manteau noir le volumineux paquet de tout à l'heure. Quand il fut tout près, la vieille femme alla à sa rencontre, et après quelques mots échangés à voix basse, lui remit furtivement un papier chiffonné. Le mouvement que fit le bon Frère pour le prendre, mit à découvert le mystérieux colis. C'était tout simplement un panier à provisions !... Mais par le couvercle disjoint, on apercevait quelque chose de très rouge. Qu'était-ce donc ?... Rassurez-vous, cher lecteur. Il n'y avait dedans que des tomates mûres !... La vieille femme s'éloigna alors, et le Frère rentra au couvent.

Rien ne vint plus troubler le silence qui planait

sur cette sombre demeure. Vers les onze heures et demie, cependant, une fenêtre s'ouvrit avec d'infinies précautions : une tête apparut, regarda au dehors, puis, voyant des passants, se retira aussitôt. Un instant plus tard, la même tête reparaissait de nouveau, et comme la rue semblait déserte, une main, aux longs doigts maigres, noua à la hâte un mouchoir blanc à l'un des barreaux du balcon. Puis, la main et la tête rentrèrent, et la fenêtre se referma.

La nuit est venue : l'eau tombe à torrents. Dans la rue, toutes les portes sont closes ; les rideaux sont baissés partout. Seule, la porte du couvent est demeurée ouverte, bien que le Frère ait éteint la lampe du portail [1].

Il est onze heures du soir. Un fiacre vient de s'arrêter au détour de la rue, un homme, svelte et de haute taille, en est descendu : il se dirige d'un pas alerte vers l'habitation des Jésuites. Il est drapé des pieds à la tête dans un grand manteau de voyage et coiffé d'un chapeau de feutre qu'il a rabattu soigneusement sur ses yeux. Il entre sans sonner, et, doucement, repousse la porte derrière lui.

Trois heures s'écoulent. Dans la rue déserte, tout bruit s'est éteint ; mais à l'intérieur du couvent, un drame s'est déroulé, d'une grandeur surhumaine.

1. Dans les villes du midi de l'Espagne, les habitations ont généralement une double porte : la porte extérieure reste ouverte toute la journée ; on ne la ferme qu'à la nuit tombée.

II.

Voici donc ce qui s'est passé.

Son heure de méditation terminée, le Frère Dominique avait servi la messe du Révérend Père Supérieur ; et après avoir rempli de la sorte ses devoirs envers Dieu, il s'était mis à vaquer à ses occupations ordinaires. Il fit le chocolat pour le déjeuner des Pères, déjeuna lui-même, debout dans sa cuisine, avec un morceau de pain sec et un peu de café noir. Puis, prenant son manteau, il se rendit au marché, muni d'un grand panier à provision. Tout le long du chemin, tant à l'aller qu'au retour, il songeait à un ragoût de son invention, qu'il comptait servir aux religieux, le jour de la fête de saint François-Xavier. Dans son genre, Frère Dominique était un véritable artiste. Ses sauces, savamment combinées, auraient défié toute analyse, et justifié l'exclamation de Louis Veuillot, après trois jours passés dans une maison de Jésuites : « O Jésuites ! étant ce que vous êtes, que n'avez-vous de meilleurs cuisiniers !... » Quoi qu'il en soit, Frère Dominique remplissait son humble office avec la simplicité et la pureté d'intention d'un homme juste, et travaillait à son salut, dans son humble sphère, avec autant de zèle que les Pères en pouvaient apporter dans la chaire et au confessionnal.

A sa rentrée du marché, il rencontra la petite

vieille, au regard louche, qui demanda à s'entretenir, pendant quelques instants, avec le Père Antonio.

— Je crois qu'il confesse en ce moment, — lui répondit le bon Frère.

La vieille femme parut contrariée, hésitante : elle se décida pourtant, — comme nous l'avons vu, — à lui remettre une lettre, en le priant de la porter immédiatement au Père Antonio. Frère Dominique le promit et rentra au monastère.

Cependant, après son action de grâces, le Père Recteur est remonté à sa chambre, avec l'air de quelqu'un qui se dispose à prendre un peu de délassement dans une occupation favorite.

C'était un homme d'une grande activité et d'une énergie non moins grande, ni trop petit, ni trop mince, point vieux, mais déjà plus jeune. Par instants, l'éclat du génie brillait dans son regard, tandis qu'en d'autres moments, la douce piété des saints le faisait rayonner. Ce religieux était un écrivain célèbre. Ses ouvrages, toujours attendus avec impatience, étaient traduits aussitôt dans un grand nombre de langues. Avec une égale prudence, il savait éviter les pièges de l'adulation et mépriser les traits de la calomnie, selon cette maxime du Père Grullo dans son *Contemptus mundi* : « Tu ne vaux pas mieux pour être loué, et tu n'es pas pire pour être calomnié ! »

Dans un coin de sa chambre, près de la fenê-

tre, se trouvait une table chargée de journaux, de revues, de manuscrits, de livres anciens et modernes, tant en langues mortes qu'en langues vivantes, les uns ouverts, les autres fermés ; au milieu de ces monuments de la sagesse et de la science humaine. l'impérissable monument de l'amour divin, le livre dans lequel, le plus ignorant peut lire : UN CRUCIFIX !

Le Père Recteur va droit à sa table, l'air satisfait, quoique légèrement préoccupé. Il prend une revue et la feuillette rapidement ; il parcourt des yeux un article très flatteur sur son dernier ouvrage, et se détournant, il murmure : « Oui ! oui ! le diable m'avait dit cela avant vous !... »

De sa table, le Père Supérieur gagne un autre coin de sa chambre et se met à faire son lit : s'il n'y déploya pas l'adresse d'une femme de service, il eut au moins le mérite de n'y employer que fort peu de temps. Il s'en alla ensuite s'agenouiller devant une image du Sacré Cœur de JÉSUS, et récita dévotement une courte prière pour offrir à Dieu son travail et lui demander de le bénir. Laissant alors échapper un soupir de contentement, il murmura : « Enfin, je suis prêt !... », s'assit dans son fauteuil, et se mit à lire. Soudain ses traits s'illuminent : il prend une plume.

Mais avant de commencer à écrire, il s'incline devant une statuette de la sainte Vierge, en disant tout haut, avec la simplicité d'un enfant :

— *Quot grammata scribam, tot laudes tibi per-*

solvo ! — Puisse chaque lettre que je vais écrire, servir à vous louer !

Au même instant, l'on frappa à sa porte. Consterné, le pauvre Père Recteur regarda vaguement autour de lui, puis reportant les yeux sur la feuille de papier blanc où il s'apprêtait à jeter ses idées, sans quitter sa plume, il cria d'un ton résigné : « Entrez ! »

La porte s'ouvrit, et un autre Jésuite parut. C'était un homme jeune encore, aux traits d'une angélique douceur. La barrette à la main, il s'avança vers son supérieur et lui présenta la lettre que la vieille femme avait remise au Frère Dominique. Ce religieux était Padre Antonio.

— Mettez votre barrette, *Padre mio*, mettez votre barrette, je vous en prie, — lui dit le Père Recteur. Et d'un ton qui, malgré lui, trahissait son ennui d'être dérangé à cette heure, il continua :

— Qu'y a-t-il, mon Père ?... Que désirez-vous ?

Le Père Antonio comprit que son arrivée n'était pas opportune : il dit donc :

— Vous êtes occupé, mon Révérend Père, je reviendrai à un autre moment.

— Non, non !... C'est oui que je voulais dire ; mais n'importe ; asseyez-vous, mon Père, et dites-moi ce qui vous amène.

— Voulez-vous, s'il vous plaît, prendre connaissance de cette lettre ?

— Lisez-la vous-même, mon Père, et épargnez-

m'en la peine, — reprit le Père Supérieur, en faisant tous ses efforts pour ne pas perdre les idées qu'il voulait confier au papier.

— Elle vient d'une pauvre âme égarée qui désire rentrer en grâce avec son Dieu, — poursuivit le Père Antonio en ouvrant la lettre.

— Très bien !... Oui certes, qu'elle retourne à Dieu ! préparez-lui-en les voies, mon Père !... — répliqua le Père Recteur d'un ton animé. Mais voyant que l'histoire s'annonçait comme devant être longue, il déposa sa plume, et se renversa dans son fauteuil.

Le Père Antoine lut lentement :

— « Que la grâce de Dieu soit avec vous, mon Révérend Père ! »

— Quoi ? — interrompit le Père Recteur, avec un léger mouvement de surprise.

— « Que la grâce de Dieu soit avec vous, mon Révérend Père ! »

— Ainsi soit-il ! — ajouta le Père Recteur en se découvrant. Et prenant une prise de tabac, il dit :

— Continuez, mon Père : arrivez au fait.

Le Père Antonio poursuivit :

« Une pauvre âme abandonnée a recours à votre charité, et la supplie par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'intercession de sa très sainte Mère, de ne pas rejeter sa demande.

« La grâce de Dieu a touché mon cœur, mon Révérend Père, et j'ai hâte de confesser mes

énormes péchés, et de laver mon âme dans le bain salutaire de la pénitence. Le faire, pourtant, c'est m'exposer à un danger très grave. Il y a trente ans, je me suis enrôlé dans la franc-maçonnerie, et si l'on vient à découvrir que j'ai été à confesse, ou que, d'une manière ou d'une autre, j'ai trahi les secrets de la Loge, les affiliés me poursuivront sans relâche, et à la première occasion m'assassineront sans merci. C'est pourquoi, après avoir imploré l'assistance du Père des lumières, j'ai combiné un plan que je soumets à votre jugement et à votre bienveillante approbation, mon Révérend Père : de cette approbation et de votre consentement dépend le salut de mon âme. Voulez-vous, je vous prie, donner l'ordre que, cette nuit, à onze heures, la porte de votre monastère soit ouverte? mais que l'on éteigne, comme d'habitude, les lumières de l'escalier et du portail. Je vous prie également de laisser entrebâillée la porte de votre chambre qui donne sur l'escalier, et de m'attendre chez vous dans une demi-obscurité.

« De cette façon, je puis venir me jeter à vos pieds, mon Révérend Père, et vous faire l'aveu de mes crimes, sans danger d'être reconnu de personne, car je suis entouré de tous côtés d'espions et de traîtres. Au nom de l'immense charité de Jésus-Christ pour les pécheurs, je vous en conjure, tenez absolument secrète cette démarche, et ne rejetez pas la prière d'un égaré qui désire sincèrement rentrer au bercail. Que si

vous m'accordez ma demande, attachez aujourd'hui, trois X^{bre} 188..., avant-midi, un petit mouchoir blanc à l'un des barreaux du balcon de la deuxième fenêtre du premier étage de votre monastère. »

— La lettre n'est pas signée, mon Révérend Père, il n'y a qu'une croix au bas, — dit en finissant le Père Antonio.

— Et derrière tout cela, mon bon Père, je vois très distinctement poindre les cornes du diable ! — répondit le Père Recteur d'un ton animé.

— Oui, mon Père, — continua-t-il, en voyant le jeune Jésuite le regarder avec étonnement, — oui, le diable est au fond de ce joli petit plan si bien combiné ! Un gros poisson comme celui-là ne manifeste point, — d'ordinaire, — son repentir par des phrases onctueuses, mais par des larmes, des soupirs et des gémissements. En un mot, mon bon Père, cette lettre, si bien tournée, n'est point sincère : elle est l'œuvre d'un faussaire ou d'un hypocrite.

— Et je me demande qui aurait pu l'écrire alors ?

— Quelque coquin peut-être, qui cherche à rendre à *Padre Antonio* la monnaie de sa pièce !...

Le Père Antonio ouvrit de grands yeux ingénus, et demanda d'une voix alarmée :

— Est-ce que vous connaîtriez quelqu'un à qui j'aurais pu faire de la peine, mon Révérend Père ?

— Certes, si j'en connais !... Chacune de vos

journées, *Padre mio*, doit mettre le démon en fureur contre vous, à cause des ravages que vous portez, dans cette ville du moins, à l'œuvre de Sa Majesté Satanique !... Toute âme que vous arrachez à ses griffes, est une victoire remportée sur lui. Ceux qui savent déjouer ses ruses, doivent s'attendre à le voir exercer contre eux sa vengeance. Vous êtes parfaitement fondé, j'en suis convaincu, à regarder cette lettre si suavement pieuse comme écrite par l'un de ses suppôts !...

— Mais celui qui l'écrit, déclare nettement qu'il veut aller à confesse : il n'y a certainement rien là qui puisse faire soupçonner la présence du démon.

— Naturellement, il n'allait pas vous dire qu'il s'apprêtait à vous mettre en pièces. Rapprochez les faits et réfléchissez un moment. La ville tout entière a les yeux sur vous, mon Père Antonio, sur votre Cercle d'ouvriers, vos missions, votre apostolat parmi les prisonniers et dans les hôpitaux, partout, en un mot, où il y a une âme à sauver. Est-ce que les plus grands pécheurs ne se pressent pas autour de votre confessionnal ? D'ores et déjà les journaux maçonniques commencent à parler de vous. Il n'y a que quarante-huit heures, — remarquez-le bien, — vous receviez la confession d'un franc-maçon à l'article de la mort. C'était un personnage influent, un gros bonnet, qui occupait un haut grade dans la secte ; Dieu, néanmoins, dans ses décrets impénétra-

bles, avait daigné le visiter par sa grâce, à la onzième heure. Et maintenant, deux jours après, — faites-y bien attention ! — un autre franc-maçon dévot, qui semble connaître à fond la disposition de notre monastère, et jusqu'à la position exacte de votre chambre en face de l'escalier, se sent, à son tour, touché de la grâce de Dieu, et demande à venir humblement confesser ses péchés à *Padre Antonio ;* et cela à minuit, dans l'obscurité, avec les portes grandes ouvertes, s'il vous plaît ! afin qu'il puisse entrer et, naturellement, ressortir tout à son aise, sans craindre d'être inquiété !... Et tout cela inspiré par l'Esprit-Saint ?... Hum ! c'est plus que je n'en puis digérer !...

Le Père Antonio écoutait son Supérieur, les yeux baissés, en chiffonnant machinalement la fameuse lettre entre ses doigts tremblants.

— Et si c'était vrai après tout, mon Révérend Père ? — murmura-t-il à la fin. — Celui qui a écrit la lettre, le demande pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ !...

Il y avait tant d'humilité, tant de persuasion et, à la fois, tant de douceur dans ces paroles, que le Père Recteur ne laissa pas d'en être ému.

— Mais, mon cher enfant, — s'écria-t-il en se levant d'un bond et en mettant affectueusement ses deux mains sur les épaules du Père Antonio, — supposez que ce soit un mensonge, comme j'ai tout lieu de le croire !... Supposez que ce soit un piège, qui mette votre vie en danger !...

— Et que m'importe après tout ! — répliqua le jeune Jésuite.

— A vous, rien, il se peut : mais à la Compagnie et à moi, cela importe beaucoup ! Assurément, *Padre Antonio* regarde comme la chose la plus enviable de mourir à la peine pour entrer d'un bond dans le paradis. Mais est-ce la volonté de Dieu ? J'en doute. Mourir sur la brèche est une noble chose ; incontestablement, c'est une sainte mort. Plus noble encore et plus saint est de vivre longtemps,de combattre généreusement à son poste le bon combat, et d'expirer enfin les armes à la main !... Songez que la moisson est abondante, et que les ouvriers sont peu nombreux !... Suivant le précepte du Seigneur,sachez unir la prudence du serpent à la simplicité de la colombe !...

— Tout ce que vous dites là, mon Révérend Père, est parfaitement vrai, mais quand il s'agit de sauver une âme, j'aimerais mieux pécher par excès de charité, en jugeant trop favorablement quelqu'un, et me laisser tromper par des paroles fallacieuses, que de porter un juste jugement basé sur des soupçons.

— Il faut savoir distinguer : quand il n'y a rien à perdre, je consens. Mais dans un cas comme celui-ci, mon bon Père, je révoque en doute la force de votre argument.

— Eh bien ! décidez vous-même alors, mon Révérend Père, et dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

— A mon sens, le plus sage parti à prendre est de ne plus y penser ; et au lieu de passer votre nuit debout à attendre ce gros poisson, d'aller bien tranquillement vous coucher, et goûter un repos dont vous avez tant besoin.

— Très bien, mon Révérend Père, nous remettrons l'affaire entre les mains de la très sainte Vierge ! — répondit humblement le Père Antonio, se levant pour sortir.

— Elle ne saurait être en meilleures mains, mon enfant — repartit le Père Recteur, en l'accompagnant jusqu'à la porte. — Reposez-vous de tout sur Dieu et ne vous préoccupez point davantage de cette affaire. Soignez-vous, mon fils ; vous paraissez souffrant : tant de travail vous tue !... Le travail, comme toute autre chose, ne doit être pris qu'avec discrétion. Vous avez la poitrine délicate : soyez bien prudent. Je parie que vous ne prenez plus de lait chaud le matin ?

— Si, mon Père, vous me l'avez ordonné, vous vous en souvenez.

— Très bien, mon fils : du lait chaud tous les matins, jusqu'à ce que je dise : Assez. Si vous le prenez par esprit d'obéissance, il vous rendra la santé, et la grâce de Dieu ne fera que croître et se fortifier en vous.

Le Père Antonio s'éloigna.

Le Père Supérieur resta un moment immobile, la main sur le bouton de la porte. — C'est un saint ! — se dit-il à lui-même, en retournant

s'asseoir. — Aussi innocent, aussi confiant que l'enfant qui vient de naître!... Est-ce possible!... il ne voit même pas de malice dans cette lettre!...

III.

Cependant le Père Antonio est descendu à l'oratoire, une petite chambre du couvent que l'on a décorée avec goût et où les religieux vont faire leurs dévotions particulières. Agenouillé devant une statue du Sacré-Cœur il s'abîme dans la prière.

Le Père Antonio était une de ces âmes d'élite que le Seigneur garde pour lui, avec un soin jaloux, dans les jardins clos des ordres religieux; parfaits modèles d'obéissance, de chasteté, de détachement, elles servent de paratonnerre, si j'ose dire ainsi, contre les éclats de la colère divine que les trois grandes concupiscences du siècle: l'orgueil, la cupidité et la luxure provoquent sans relâche; âmes privilégiées qui paraissent vivre dans un monde supérieur, ne perdent jamais leur candeur baptismale, conservent jusque dans les années les plus reculées de la vieillesse leur simplicité d'enfant et se présentent au tribunal du Souverain Juge, chargées des mérites de leurs longues pénitences, portant, immaculé, dans leurs mains pures le noble lis de l'innocence!

L'humble religieux se demandait si, peut-être,

il n'avait pas trop insisté, et laissé trop voir son désir de se rendre à la demande de l'auteur anonyme de la lettre ; il crut qu'il avait manifesté de la répugnance à soumettre sa volonté au jugement de son supérieur, qui, dans l'ordre spirituel, était le représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et dans l'ordre temporel, un homme d'une prudence consommée et d'une haute sainteté. Sa modestie lui faisait repousser, comme une tentation, cette pensée que son zèle et l'intérêt qu'il avait montré pour cette affaire, pouvaient être une inspiration du ciel ; il attribuait sa conduite à son obstination, à son orgueil, et suppliait humblement le Divin Maître de ne point permettre que son indignité fût un obstacle au bien qu'il voulait faire à cette âme, qu'elle fût sincèrement repentante ou réellement perverse.

Pendant que le Père Antonio se livrait ainsi à ses réflexions dans la chapelle, des pensées analogues s'agitaient dans l'âme du Père Recteur. Vainement celui-ci essaya-t-il de se remettre au travail et de se rappeler les idées qu'il voulait développer. La blanche feuille de papier qu'il avait sous les yeux lui rappelait invinciblement la mystérieuse lettre anonyme, et l'insistance inaccoutumée du Père Antonio le rendait perplexe. Il le savait un religieux exemplaire, un vrai modèle d'obéissance et d'humilité, qui n'agissait jamais que par les motifs les plus purs et pour la plus grande gloire de Dieu.

— La répugnance qu'a manifestée le bon

Père à laisser là cette lettre doit certainement lui avoir été inspirée du ciel, — s'écria à la fin le Père Recteur, en déposant sa plume pour la quatrième fois. — De prime abord, cette histoire peut bien ne pas paraître sincère ; mais, après tout, rien n'empêche qu'elle soit vraie. Qui sait ? Le Père Antonio peut être l'instrument choisi par la divine Providence pour opérer la conversion de cette pauvre âme ?...... Et si par hasard, avec toute ma prudence humaine, j'allais être un obstacle aux desseins de Dieu ? Si par ma précipitation à porter un jugement, et mon obstination à m'y tenir, j'allais empêcher le salut d'une âme immortelle ?... O Seigneur, ne permettez pas qu'il en soit ainsi !... Et puis, comment osé-je donner une décision dans un cas semblable, sans vous avoir consulté ?... Oui, je me suis laissé guider par la prudence lâche du tiède qui, toujours, trouve exagéré le zèle du fervent !... Oh ! mon Dieu !... Mon Dieu !... Les hommes m'appellent sage et ils vous traitent d'insensé !... Ayez pitié de moi, mon Dieu ! Pour la gloire de votre nom sacré, et le bien des âmes, donnez-moi le véritable discernement, la divine sagesse !

Tout en se parlant ainsi à lui-même, le Père Recteur s'est levé.

Pendant quelques instants il se promène dans sa chambre, puis il finit par se rendre à la chapelle. Le Père Antonio, qui l'avait précédé, était tellement absorbé en Dieu, qu'il ne remar-

qua pas l'arrivée de son supérieur. Sans bruit, ce dernier s'agenouilla dans un coin pour recommencer son *mea culpa*.

— Éclairez-moi, ô Seigneur !... Donnez-moi vos lumières! — soupirait-il au fond de son cœur, — et par les mérites de votre serviteur qui se tient prosterné devant vous, tout près d'ici, pardonnez-moi, si j'ai contrarié vos célestes desseins !

Pendant près d'une demi-heure, ces deux saints religieux demeurèrent absorbés dans une prière fervente au pied du saint Tabernacle ; chacun s'accusait d'une faute qu'il n'avait point commise et cherchait à connaître la volonté de Dieu, tout en implorant son assistance pour l'accomplir.

Cette divine volonté dut leur être manifestée bien clairement, car le Père Antonio, en se relevant, se trouva face à face avec le Père Recteur qui le suivit dans le corridor et lui murmura à l'oreille :

— Attachez le mouchoir à la barre du balcon, mon fils ; il en est temps encore.

Le Père Antonio lui jeta un rapide coup d'œil mêlé de surprise et de joie.

— Oui, mon Père, vous pouvez le faire. Naturellement, je ne vous y oblige pas : je vous y autorise, si vous le désirez... si vous n'avez pas peur...

— Peur, — s'écria le jeune religieux, — *Dominus protector vitae meae, a quo trepidabo ?*

Le Seigneur est le défenseur de ma vie : de qui aurai-je peur [1] ?

— C'est vrai, mon Père, c'est très vrai ! — reprit le Père Recteur, — *quem timebo?* qui craindrai-je ?

Dix heures. Le Frère Dominique vient sonner la cloche pour annoncer aux religieux que l'heure du repos est venue.

Cependant le Père Recteur avait pris certaines dispositions. Il avait appelé le Frère Dominique à sa chambre, et lui avait dit de laisser entr'ouverte la porte donnant sur la rue, de baisser le gaz sous le porche et dans l'escalier, aussi bas que possible, sans toutefois l'éteindre complètement ; cela fait, le bon Frère devait aller à la chapelle et y rester jusqu'à ce qu'on l'appelât. Ce dernier obéit, sans manifester la moindre surprise. Le Père Recteur avait aussi demandé à un autre religieux de ne pas se coucher, et de se tenir prêt à accourir au premier bruit insolite qu'il pourrait entendre. Lui-même se rendit à l'oratoire et attendit tranquillement le cours des événements. La cellule du Père Antonio était contiguë à la chapelle, et ces deux appartements donnaient sur une petite antichambre au bout de l'escalier. Il était donc aisé d'entendre ce qui se passait d'une pièce dans l'autre, sans qu'il fût possible, toutefois, de saisir une conversation faite à voix ordinaire.

1. Psaume XXVI, 2.

Le Père Antonio avait placé une image du Sacré-Cœur au pied du crucifix qui était suspendu au-dessus de son prie-Dieu. La porte de sa chambre était grande ouverte ; sur sa table, une veilleuse ; lui, calme et serein comme toujours, se promenait de long en large en récitant son chapelet.

Au coup de onze heures, on entendit dans l'escalier le pas ferme et rapide d'un homme qui montait. Le Père Recteur dit au Frère Dominique d'entrebâiller très légèrement la porte de la chapelle, tandis qu'il tombe agenouillé. Déjà le Père Antonio a fait disparaître la veilleuse et s'est assis dans son fauteuil, à côté de son prie-Dieu.

Une minute plus tard, le bruit des pas retentissait sur le palier, et presque au même instant, le Père Antonio aperçut l'ombre d'un homme de haute taille qui entrait dans sa chambre et en refermait soigneusement la porte après lui.

Dix minutes s'écoulent, longues comme un siècle. Soudain, sans qu'aucun bruit insolite se soit fait entendre, un coup de pistolet a retenti dans la chambre du Père Antonio. Aussitôt le Père Recteur est à la porte qu'il secoue violemment pour l'ouvrir.

— Padre Antonio ! — s'écrie-t-il. — Padre Antonio !...

En entendant la détonation, l'autre religieux est également accouru, et déjà le Frère Dominique a relevé le gaz dans l'escalier et verrouillé toutes les issues.

Presque au même moment, le Père Antonio entr'ouvrit sa porte avec précaution : son visage était pâle, mais d'un calme absolu.

— Ce n'est rien, mon Père, — dit-il à mi-voix, retirez-vous, je vous en prie.

— Certainement non ! — reprit celui-ci en cherchant à ouvrir la porte toute grande. Mais le Père Antonio lui a saisi les bras, et d'une voix si tendrement suppliante, que le Père Recteur n'osa pas insister, il ajouta :

— Par le sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous en conjure, mon Révérend Père, éloignez-vous, et n'empêchez pas le travail de Dieu de se faire !...

Les trois religieux se retirent ensemble à la chapelle et attendent, anxieux, tout auprès de la porte ; ils prêtent l'oreille au moindre bruit ; cependant, ils prient avec une ferveur toute céleste.

Après une longue heure de lourd silence et de poignante incertitude, le Père Supérieur, incapable de contenir davantage son angoisse, s'est levé : il s'avance sur la pointe des pieds et s'en va coller son oreille contre la porte de la chambre du Père Antonio. Il ne tarda pas à revenir ; il avait entendu le murmure d'une conversation entre-coupée de sanglots.

IV.

Quand l'étrange visiteur entra dans la chambre du Père Antonio, celui-ci remarqua, non

sans éprouver une certaine émotion, que l'homme avait refermé soigneusement la porte et en avait tourné la clef. Ceci fait, il s'était s'agenouillé sur le prie-Dieu et avait récité à voix basse, mais distinctement, le *Confiteor*. Le Père Antonio éleva la main et le bénit en prononçant la formule habituelle : « *Dominus sit in corde tuo, et in labiis tuis, ut rite confitearis omnia peccata tua :* Que le Seigneur soit dans votre cœur et sur vos lèvres, afin que vous confessiez bien tous vos péchés. »

A ce moment-là même, l'étranger, sans changer de place, allongea le bras et saisit le prêtre à la gorge. Ensuite, il sortit un pistolet de dessous son large manteau, et dit d'une voix rauque à l'oreille du religieux.

— Si vous faites le plus léger mouvement, vous êtes un homme mort !...

La soudaineté de l'attaque, jointe à la cruelle étreinte de l'homme qui cherchait à l'étrangler, saisit tellement le Père Antonio, qu'il ne put articuler une parole. Machinalement, cependant, il leva les mains pour tâcher de faire lâcher prise à son agresseur.

— Restez tranquille ! — ordonna celui-ci brutalement, et il le secouait avec frénésie. Puis, approchant sa figure jusqu'à toucher celle de sa victime, son pistolet toujours à la même place :

— Où sont les documents que H*** vous a donnés il y a deux jours ?

Le père Antonio fit un effort pour répondre, et l'assassin desserra un peu son étreinte.

— Personne ne m'a remis de documents, — dit le religieux d'une voix étranglée.

— Menteur ! — s'écria son assaillant, en lui frappant la tête contre la paroi. — Avant de mourir, H*** vous a remis un paquet de lettres.

— Je vous mets au défi de le prouver ! — lui repartit le Père Antonio, qui commençait à se remettre.

— Voleur !... Hypocrite !... — rugit l'assassin. Et appuyant le canon de son arme contre le front du religieux, il continua :

— Si vous ne me remettez à l'instant toutes les lettres que vous avez en votre possession, je vous brûle la cervelle !

— Je n'ai pas de lettres !... et quand bien même j'en aurais, je ne vous les donnerais pas ! — prononça le Père Antonio d'une voix ferme.

L'étranger laissa échapper un cri de colère étouffé ; il saisit le prêtre par les cheveux, lui abattit la tête sur les genoux et tirant son poignard, s'apprêta à le lui plonger entre les épaules.

— Attendez !... donnez-moi un instant !... soupira l'infortuné.

Le misérable supposa que le Père Antonio, cédant à la peur, allait lui remettre les papiers qu'il demandait. Il se leva donc et lâcha sa proie.

Le Père Antonio se leva également et tendant

ses tremblantes mains vers son assassin, il lui murmura d'une voix suppliante :

— Pour l'amour de votre Dieu et du mien, donnez-moi dix minutes !... rien que dix minutes !... Le temps de faire un acte de contrition, de recommander mon âme à Dieu et à la très sainte Vierge, d'invoquer celle qui est ma Mère et la vôtre, malheureux que vous êtes !...

Surpris, l'assassin recula d'un pas, et comme si ce nom béni avait éveillé en lui des souvenirs lointains, dans un sentiment fait de honte et de regrets, il s'écria :

— Ma mère aussi, dites-vous !

— Oui !... reprit le Père Antonio, qui remarqua aussitôt l'émotion de son agresseur. — Oui, votre mère aussi !... La Mère du Christ qui sera votre juge et vous demandera compte du crime que vous allez commettre !

L'homme parut vivement agité ; il finit par pousser le Père Antonio vers le prie-Dieu, en lui disant d'un ton rude :

— Priez aussi longtemps que cela vous fera plaisir, mais restez tranquille et ne dites pas un mot !...

Le bon religieux tombe agenouillé, et prenant dans ses mains la petite image du Sacré-Cœur, il la presse sur sa poitrine avec la foi, l'amour et l'espérance du juste qui voit la mort à ses côtés.

Que se passa-t-il alors ? Seul, Dieu le pourrait dire. Ce que nous savons, cependant, c'est que

le Jésuite offrit sa vie en sacrifice pour le salut de celui qui voulait la lui ravir.

Et alors, pareille à la tempête qui se calme quand les vents en courroux cessent de souffler, la rage du meurtrier finit par s'apaiser. Lentement, ses yeux s'ouvrirent à la lumière de la foi. La tranquille acceptation d'une mort cruelle par sa douce victime, lui apparut chose surnaturelle. Pendant qu'il l'observait priant, son cœur de pierre, sous l'action miséricordieuse de la grâce, se fondit en une commisération immense. Bientôt un long soupir, profond comme les flots de la mer, monta de son cœur jusqu'à ses lèvres et ses yeux qui avaient désappris à pleurer, s'emplirent de larmes pénitentes, tandis qu'au Ciel, les chœurs des anges s'apprêtaient à célébrer par de divins cantiques le retour du nouveau prodigue.

Cependant le religieux, croyant l'heure fatale arrivée, se lève, pâle, mais parfaitement résigné. L'étranger s'avance vers lui ; et au lieu de le frapper, il laisse échapper poignard et pistolet, et se couvre la face de ses deux mains :

— Pardon, mon Père ! — dit-il d'une voix étranglée par les larmes, — pardon ! *Por Maria Santisima !* Pardon !...

En tombant, le pistolet se déchargea, et la détonation dont nous avons parlé attira immédiatement à la porte le Père Recteur. Le Père Antonio resta cloué sur place, pendant quelques instants, ne sachant ce qu'il devait faire. A ses

genoux, son assassin qui s'accrochait à lui, gémissant, suppliant !...

— Pour l'amour de Dieu, ne me trahissez pas ! — sanglotait-il. — Ayez pitié de moi, mon Père ! *Por Maria Santisima !* ayez pitié de moi !... J'ai dix enfants !...

— *Hermano de mi corazon* [1], Frère de mon cœur, ne craignez rien ! Vous êtes en sûreté ici : jamais je ne vous trahirai ! Je vous en donne ma parole, personne ne vous punira !...

Docile comme un agneau, l'assassin se laissa conduire au prie-Dieu, où il demeura, comme brisé sous le coup de tant d'émotions contraires. Alors le Père Antonio entrebâilla sa porte pour prier le Père Recteur de se retirer. En retournant à sa place, il avança machinalement la main pour remonter la lumière de sa petite lampe ; mais songeant au mystère dont l'infortuné désirait s'envelopper, il la retira aussitôt. L'assassin a deviné cette pensée délicate : il se lève, remonte la lumière lui-même, jette l'abat-jour, et, ôtant son large chapeau de feutre, il dit avec une grande animation :

— Regardez-moi bien en face, mon Père, et voyez à quoi ressemble un assassin !...

Sous le coup d'une vive agitation, il ne cessait de soupirer et de gémir. Avec sa prudence ordinaire, le prêtre le laissa, quelques instants, à ses émotions. C'était un homme robuste à la

1. C'est l'expression la plus tendre et la plus affectueuse qu'emploient les Espagnols pour exprimer un grand amour.

figure longue et pâle ; au fond de leurs orbites creux, ses yeux noirs brillaient comme des diamants sous d'épais sourcils. Les cheveux et la barbe étaient incultes, et l'ensemble trahissait une existence faite d'audace et d'aventures.

Après l'avoir longuement regardé, le Père Antonio l'embrassa et l'encouragea à la confiance par des paroles pleines de douceur. Ce fut avec de poignantes expressions de regret, que ce pauvre pécheur raconta au religieux l'histoire de sa vie. Il ne dissimula rien du plan infernal que les meneurs de la Loge avaient ourdi contre lui. La mort chrétienne d'un de leurs chefs, converti par le Père Antonio, les avait alarmés. Ils supposaient que le mourant lui avait révélé les criminels desseins auxquels il s'était associé jusque-là ; et ils avaient décidé de le faire assassiner, afin d'ensevelir avec lui dans la tombe ce qui lui avait été dit de leurs machinations. Les lettres qu'ils réclamaient n'existaient pas : c'était une ruse pour effrayer le bon religieux, et lui arracher les documents qu'il aurait pu avoir en sa possession. Le pistolet était un moyen d'intimidation: l'assassin n'en devait faire usage qu'en cas de nécessité, pour défendre sa vie. Le poignard était plus discret et plus sûr. Le coup fait, il eût regagné la voiture qui, conduite par un autre membre de la secte, se trouvait à quelques pas pour l'attendre.

S'il s'était offert à commettre ce forfait, c'était par haine contre les Jésuites, parce que l'un des

Pères avait décidé sa fille aînée à entrer en religion. Prières, supplications, menaces, il avait tout mis en œuvre pour empêcher cette vocation; mais vainement. Les détails concernant la maison, tels que la disposition des chambres, le nombre des Pères résidents, etc..., lui avaient été fournis par un autre franc-maçon, familier du couvent. Ses visites y étaient fréquentes ; il était membre de plusieurs confréries établies et dirigées par les Pères, et, à l'occasion, recevait les sacrements de la main même du Père Antonio !... Ce dernier détail remplit l'âme du saint religieux d'une amertume plus profonde que la pensée du crime abominable dont il venait d'être délivré si miraculeusement. C'était ce vil hypocrite qui avait dicté la fameuse lettre, dont les exagérations pieuses avaient aussitôt éveillé les soupçons du Père Recteur, si perspicace et toujours si prudent.

L'infortuné essaya vainement d'expliquer comment il avait été amené à abandonner son criminel projet. Tout ce qu'il put dire, c'est que son cœur s'était fondu en voyant le jeune prêtre à genoux, se préparant à la mort, sans laisser échapper le moindre reproche, la plus petite plainte. Il ajouta aussi qu'à ce moment, il lui avait semblé voir sa fille bien-aimée, prosternée à deux genoux au pied du Tabernacle, et priant avec une ferveur d'ange pour sa conversion.

— C'est elle qui m'a sauvé par ses prières, — conclut le malheureux en couvrant de ses deux

mains son visage baigné de larmes. — Ses prières!... Je m'en moquais autrefois! Mais je m'avoue vaincu aujourd'hui !...

Le Père Antonio sut mettre à profit cette idée, pour réveiller dans le cœur du coupable les sentiments et les dispositions qu'il y désirait voir. Il lui représenta que les vœux de sa fille chérie ne seraient point exaucés, tant qu'il n'aurait pas lavé son âme dans le bain salutaire de la Pénitence. Avec un tact infini et soutenu par la force divine dont le revêtait l'esprit de Dieu, le ministre du Seigneur fit monter insensiblement, et comme par degrés, son pénitent jusqu'aux régions les plus élevées de la foi ; des motifs purement naturels, il le fit passer aux motifs surnaturels et divins ; de l'amour terrestre d'une enfant tendrement chérie, aux regrets d'un pécheur sincèrement repentant. Et à la fin, il obtint de lui qu'il ferait, sans plus tarder, une confession générale. Le Père Antonio lui offrit même de l'aider à faire son examen de conscience, et deux heures après sa tentative criminelle, l'assassin recouvrait la paix de l'âme sous la main bénissante de sa victime.

— Comment comptez-vous échapper désormais à la surveillance des loges ? — lui demanda alors le Père Antonio.

L'homme n'en parut pas préoccupé outre mesure.

— Pour le présent, — dit-il, — la voiture qui m'a amené ici, me reconduira en lieu sûr ; ensuite,

j'aviserai au moyen de sortir complètement de cette secte abhorrée. L'unique chose que je vous demanderai, mon Révérend Père, c'est d'éviter soigneusement de vous montrer en public, pendant une huitaine de jours.

Après le lui avoir promis, le Père Antonio accompagna son pénitent jusqu'au bas de l'escalier. Au travers de la porte refermée, il écouta le bruit de ses pas, qui mourait graduellement à mesure qu'il s'éloignait ; puis tout aussitôt un lointain roulement de voiture!... puis,plus rien!...

V.

Quel était cet homme ? Le Père Antonio ne l'a jamais su ; depuis lors, il n'a jamais entendu parler de lui. Toutefois, trois mois plus tard, il recevait de lui un colis qui lui était adressé de Liverpool. En ouvrant le paquet, il y trouva une médaille et un parchemin. A la médaille qui portait les insignes de la franc-maçonnerie était noué un ruban de soie bleue très riche. Ce ruban sert aujourd'hui d'ornement à la clef du tabernacle d'une certaine église des Jésuites. Quant au parchemin, dont les noms propres et les dates avaient été soigneusement effacés à l'encre, mais dont tous les cachets et les sceaux étaient demeurés parfaitement intacts, il est actuellement, grand ouvert, sous les yeux de celui qui écrit ces lignes.



DEUX NOBLES CŒURS.



DEUX NOBLES CŒURS.

I.

DANS une des rues les plus solitaires de la riche et belle ville andalouse de Z...... se trouve une maison basse et de maigre apparence. Un écusson en surmonte l'entrée ; il porte : « d'or à trois tours de sable, deux et une, avec un lion de même, en abîme, armé et lampassé de gueules » ; pour cimier la couronne royale. Dessous, en grosses lettres longues d'un pied, cette inscription : ÉCOLE GRATUITE DE MARIE IMMACULÉE.

Si celui qui se dévoue à l'instruction des ignorants, — cette œuvre par excellence de miséricorde spirituelle, — doit recevoir, dans le ciel, une ample récompense, ceux qu'il instruit et qu'il *élève* sont appelés à retirer de ses leçons une moisson abondante de bénédictions, tant pour cette vie que pour l'autre.

Au fond d'une cour étroite, un escalier tortueux conduit en face d'une porte, sur laquelle, dans un beau cadre d'acajou, se lit, en lettres d'or, cette inscription :

« Que celui qui entre dans cette école, n'oublie pas de dire : « *Ave Maria !* »

« Que celui qui entend cette angélique salu-

tation, ne néglige pas de répondre : « *Sine labe concepta !* » (1)

Cette porte donnait accès dans une pièce assez vaste qui servait de classe. A droite, à gauche et dans le fond, des rangées de pupitres ; au haut de la salle, une petite estrade, avec une table et un fauteuil pour le maître. Sur une console accrochée à la muraille, derrière la chaire du professeur et entre deux bouquets de fleurs artificielles, une statue de la Vierge Immaculée. Au-dessus de la rangée des tables, du côté gauche, une large pancarte présente, en lettres énormes, ce seul mot : ROME. En face, derrière les tables du côté droit, un autre cartouche porte : CARTHAGE. Dans le fond de la salle, un troisième écriteau, avec ces deux mots : INSULA ASINARIA. En outre, du côté des Romains, on voyait une large couronne de laurier, et, lui faisant vis-à-vis, une longue tête d'âne osseuse qui projetait ses deux vilaines oreilles sur le camp des Carthaginois. Ces emblèmes étaient l'occasion de luttes acharnées entre les deux bandes d'écoliers. Le parti qui sortait vainqueur à la fin de la semaine, recevait, avec les éloges du maître, la couronne de laurier. Les vaincus devaient conserver, comme étendard, l'humiliante tête d'âne. Les paresseux des

1. C'est une coutume, ancienne en Espagne, et très répandue dans le peuple, de dire : *Ave Maria !* en entrant dans un appartement ; les personnes qui sont à l'intérieur répondent : *sin peccado concebida.* Manière touchante qu'ont les pieux Espagnols de témoigner leur respect et leur amour pour la Vierge Immaculée.

deux divisions étaient relégués au fond de la salle, dans l'ILE DES ANES, *Insula Asinaria.*

Ce moyen, simple autant qu'original, entretenait parmi les élèves une émulation extraordinaire, et, pendant les trente-cinq longues années que Don Justin Cucaña avait été le maître aimé et respecté de l' « École gratuite de Marie Immaculée », il n'avait cessé de l'employer avec un succès toujours grandissant.

Cet humble établissement rapprochait l'aurore et le déclin de la vie : l'enfance et la vieillesse ; l'une gaie, tapageuse, légère comme l'oiseau, toujours épanouie, souriante comme tout ce qui commence, l'autre, — Don Justin, — grave et posé, silencieux ou triste parfois, comme quelqu'un qui sent sur ses épaules lasses le poids lourd de l'expérience, sait ce que vaut la parole et voit approcher sa fin. Élèves et maître ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. Tous les jours, avant de commencer la classe, ils récitaient ensemble le *Salve Regina*, pour implorer l'aide et la protection de la très sainte Vierge. La voix rauque et à demi brisée de Don Justin se mêlait aux voix fraîches et cristallines de ses élèves ; et les deux prières, se prêtant un mutuel secours, montaient de compagnie vers le ciel : l'innocence soutenait la vertu fatiguée, battue par de longues épreuves, tandis que celle-ci la guidait dans son vol vers l'Éternel.

Ainsi s'écoulait la vie de Don Justin, uniforme, tranquille, pareille à la surface d'un lac aux eaux

limpides que ride à peine une brise légère, quand soudain éclata la révolution de septembre 1868. L'inoffensif maître d'école fut bientôt désigné comme un vil réactionnaire, parce qu'il avait refusé, le jour de l'insurrection, d'arborer à son balcon les belles oriflammes rouges qu'il déployait seulement dans les grandes cérémonies de l'Église ; mais surtout parce qu'il continuait d'inculquer à ses jeunes disciples des principes surannés. Il aimait à redire son entrevue avec Sa Majesté Ferdinand VII, en l'an de grâce 1820, et les paroles qui avaient été échangées entr'eux à cette occasion.

Cette année-là, Don Justin était allé à Madrid. Très désireux de voir le roi, il se rendit un samedi à l'église de l'Atocha où, suivant une coutume antique, Sa Majesté allait assister aux complies et au chant du *Salve Regina*. Notre bon maître d'école s'arrangea de façon à être tout près du roi, quand il descendrait de voiture. En mettant pied à terre, Ferdinand leva la tête, et voyant le ciel chargé de gros nuages orageux, il dit à l'un de ses chambellans :

— Je crois que nous allons avoir de la pluie.

Ravi de l'occasion, Don Justin s'empressa d'offrir au roi son grand parapluie de coton rouge, en disant d'un ton respectueux :

— Votre Majesté daignerait-elle accepter le parapluie du plus dévoué de ses sujets ?

Ferdinand sourit, et s'avançant sous le porche de l'église, il dit :

— Je vous remercie, mon ami, je serais désolé que vous fussiez mouillé à cause de moi!...

Don Justin ne manquait jamais de raconter cette anecdote à ses élèves, chaque fois qu'il pleuvait.

— Voyez, — leur disait-il en manière de conclusion, — voyez l'amour qu'ont nos rois pour leurs sujets, même les plus humbles. Sa Majesté le roi des Espagnes et de tant d'innombrables colonies, a daigné m'appeler *son ami* et n'a pas voulu que je fusse mouillé !...

II.

Don Justin n'était pas un bel homme, il s'en fallait bien : son visage n'offrait qu'une succession d'angles aigus ; pour cacher son crâne dénudé, il ramenait savamment ses cheveux de la nuque sur le front, d'où, par une courbe adroite, après les avoir séparés, il en reportait les mèches sur ses tempes où elles allaient se terminer en boucles. Ses habits de tous les jours ne présentaient rien de bien remarquable ; mais, dans les grandes circonstances, il sortait de la vieille armoire une vénérable redingote démodée, usée par la brosse jusqu'à la corde, et il l'endossait avec l'orgueil d'un grand seigneur qui montre ses parchemins jaunis par le temps. Cet habit, d'une haute vétusté, avait passé par bien des métamorphoses ; et ses nombreux raccommodages lui avaient fait subir de tels changements,

qu'il était devenu légendaire dans le voisinage. Certaines mauvaises langues allaient même jusqu'à raconter qu'un amateur d'antiquités, — un Anglais bien entendu, — en avait offert cinquante livres sterlings ; mais Don Justin, profondément indigné, avait refusé ce marché, sous prétexte que se séparer de sa vieille houppelande, après les longs services qu'elle lui avait rendus, ce serait de sa part avarice pure, ingratitude noire, et le fait seul d'une âme cupide autant que vile !...

Ç'avait été un beau jour pour Don Justin que celui où, quelques mois seulement après sa fameuse rencontre avec le roi, il avait conduit au pied de l'autel Doña Tomasa Cardero. Pendant trente-cinq ans, ils avaient vécu ensemble, heureux, contents, sous le modeste toit de l' « École libre de Marie Immaculée ». Leurs idées, leurs sentiments et jusqu'à leurs tendances les plus spontanées s'étaient tellement identifiés, qu'ils paraissaient ne plus avoir qu'une volonté. Mais au fur et à mesure que leurs deux âmes se confondaient davantage, ils devenaient physiquement de plus en plus dissemblables, et avaient fini par former un contraste achevé.

Grand, mince, décharné, Don Justin avait reçu de ses voisins le surnom de *Carême*. Sa femme, Doña Tomasa, petite, replète et la figure rougeaude, avait été baptisée du nom de *Pâques Fleuries:* l'un représentait la mortification, l'autre la réjouissance.

Sous ces deux enveloppes, d'apparence si diverses, battaient néanmoins deux nobles cœurs; bons naturellement, parce qu'ils ne respiraient qu'une atmosphère de bonté ; héroïques, à leur insu, sans effort ni tapage, sans passions à dompter non plus, parce qu'aucun souffle malfaisant ne passait sur eux. Et dans le calme de la solitude, ces humbles cœurs, qui ne soupçonnaient même pas leur mérite, produisaient à l'envi de douces fleurs de piété, des fruits abondants de charité, d'abnégation, de sacrifice ; toutes choses que le monde ne récompense point, parce qu'il les ignore, mais que Dieu, dans les célestes parvis, couronne d'une gloire immortelle.

Cette pauvre femme, à l'âme grande comme celle d'une sainte Thérèse, passait, parmi les commères du pays, pour une dévote, une pauvre d'esprit ! Don Justin, qui avait le cœur d'un chevalier, n'était, pour ses voisins, qu'un ridicule Don Quichotte !...

Triste monde que celui où l'on n'a que mépris pour la valeur réelle! Misérable positivisme de l'heure présente, qui raille la beauté morale, faute de comprendre que l'héroïsme ne consiste pas seulement dans le résultat obtenu, mais dans la volonté de bien faire.

Ne nous arrêtons pas, comme le monde, à la surface des choses, sachons découvrir les mobiles élevés qui parfois déterminent les actions les plus simples. Inclinons-nous devant la noblesse des humbles et donnons à la vertu mé-

connue le juste tribut de nos louanges et de notre admiration.

III.

Il arriva, sur les entrefaites, que les coffres de l'État se trouvèrent à sec; et le nouveau gouvernement de Madrid se vit dans l'impossibilité de payer ses serviteurs : — le cas n'est, hélas ! que trop fréquent. Notre bon maître d'école fut une des premières victimes de la pénurie du trésor. On vit alors Doña Tomasa commencer à maigrir, tandis que son mari se desséchait encore davantage. Une après-midi, ce dernier rentra de sa promenade quotidienne plus défait qu'à l'habitude et l'air fort agité. A peine dans la chambre, il se laissa choir, plutôt qu'il ne s'assit, dans son vieux fauteuil.

— Qu'y a-t-il, mon ami? — demanda d'un ton alarmé, Doña Tomasa.

— Ce qu'il y a?.. Le gouvernement a cessé de payer les subsides aux institutions charitables qui vont être irrévocablement fermées,—répliqua Don Justin, d'une voix sépulcrale. — Il en sera de même des hôpitaux et des orphelinats! — continua-t-il, après une pause, en poussant un profond soupir.

— Quelle honte! — dit Doña Tomasa, et songeant tout d'abord à ces pauvres petits êtres abandonnés de tout le monde, elle sanglota :

— *Dios mio!* Qui prendra soin de ces chers

anges du bon Dieu qui n'ont ni parents ni amis?... Il leur faudra mourir de faim !....

Et tandis que la bonne créature se lamentait, lentement, deux grosses larmes descendirent le long des joues creuses de Don Justin et vinrent tomber sur sa cravate blanche, disant dans leur éloquent silence la sublime, mais impuissante charité du pauvre pour ceux qui, comme lui, sont visités par l'infortune.

Souvent le malheureux n'a, pour toute aumône, qu'une larme de compassion à donner à un plus malheureux que lui ; mais cette larme, le Dieu d'infinie justice la bénit et ses anges la recueillent dans des coupes d'or pour l'emporter aux cieux. Cette larme de l'indigent remplace aux yeux de Dieu les généreuses aumônes qu'Il a mises dans la main du riche, afin qu'elles lui ouvrent les portes du Paradis !

—Est-ce que tout espoir est perdu?... N'y a-t-il donc plus aucun remède?—reprit Doña Tomasa.

—Non, aucun! La décision est sans appel!...—répondit Don Justin en s'essuyant les yeux avec son mouchoir de coton rouge.

Longtemps ils demeurèrent assis en face l'un de l'autre, trop abattus pour se parler, trop profondément tristes pour oser même se regarder. Une flamme, faite d'un désir immense de charité, brûlait, consumait cependant leurs cœurs. Noble abnégation de deux âmes qui oubliaient leur propre infortune pour ne songer qu'au malheur des autres !...

La voix d'un homme qui criait sous leurs fenêtres des billets de loterie vint soudain rompre leur poignant silence. D'un bond Doña Tomasa s'est levée, comme mue par une secrète inspiration. Tirant de sa poche deux pésetas, tout son avoir, — cet argent devait les faire vivre, elle et son mari, jusqu'à ce que la Providence daignât prendre soin d'eux, — elle acheta un billet qu'elle mit aux pieds d'une statuette de la Vierge en murmurant :

« Faites, *Madre mia*, que ce numéro sorte au tirage ; faites qu'il gagne un gros lot!... Donnez-nous le moyen de secourir ces chers petits abandonnés, et de venir en aide aux pauvres infirmes dénués de toute ressource !... »

Deux jours après, on vendait dans la rue la liste des billets gagnants. Doña Tomasa court chez l'une de ses voisines et lui emprunte le journal. Avec cette foi des simples qui transporte les montagnes, elle trouve, sans le moindre étonnement, — elle y comptait! — qu'elle a gagné un lot de 12,500 pésetas [1] !...

Que de prières, que d'actions de grâce, ces deux fervents chrétiens offrirent à Dieu et à son auguste Mère ce jour-là !...

Don Justin, revêtant sa vieille redingote, coiffant son chapeau à haute forme, alla toucher le montant du billet, et, du même pas, porta l'argent à l' « Asile des Enfants trouvés ». Il

1. Soit 12,500 fr. : le péseta vaut environ un franc de notre monnaie.

remit à la Supérieure la somme entière qu'il avait reçue, sans songer même à garder la moindre pièce d'or pour alléger sa propre misère. Le billet de loterie avait été acheté au profit des orphelins : aux yeux de Don Justin, c'était de l'argent sacré !

La Religieuse reçut avec une profonde gratitude cette généreuse offrande; mais incapable de dissimuler la surprise que lui causait un tel don, venant d'une personne aussi pauvre en apparence, elle demanda :

— Pourrais-je savoir, Monsieur, à qui nous sommes redevables de cette riche offrande, qui nous est si royalement faite à l'heure du pressant besoin ?

Don Justin ne s'était pas attendu à une semblable question ; son visage devint pourpre, et une lutte terrible s'engagea entre sa modestie, qui lui commandait le silence, et l'horreur du mensonge qui n'avait jamais souillé ses lèvres. Tout à coup, cependant, il se rappela la petite image de Notre-Dame du Mont-Carmel au pied de laquelle avait été placé le billet de loterie, et comme s'éveillant d'un songe pénible, il dit :

— A Notre-Dame du Mont-Carmel, ma Sœur, à la très sainte Vierge elle-même !...

Cette nuit-là, Don Justin et Doña Tomasa s'endormirent, la joie au cœur, le sourire sur les lèvres, encore qu'ils n'eussent pris, dans toute la journée, qu'un seul repas, bien maigre !

IV.

Le 22 septembre 1868, une effervescence extraordinaire régnait dans l' « École libre de Marie-Immaculée ». On eût dit qu'un souffle de révolte avait passé sur ces jeunes têtes et les avait électrisées. Les « Romains » bruissaient comme des abeilles qui s'échappent de la ruche ; les « Carthaginois » bourdonnaient comme des guêpes en colère ; ceux qui étaient relégués dans l' « Ile des Anes », imitaient à qui mieux mieux la voix de leurs « patrons titulaires ».

La Révolution venait d'éclater ; tous les établissements publics, tous les bureaux, tous les magasins étaient fermés. Des musiques parcouraient les rues en jouant la *Marseillaise* : partout régnait un enthousiasme... « officiel ». Beaucoup de ceux qui, de prime abord, n'avaient goûté que fort médiocrement le nouvel ordre de choses, parurent l'accepter, sans trop de difficulté, quand certains orateurs montés sur les affûts des canons braqués dans les carrefours, firent miroiter à leurs yeux les théories socialistes du partage des biens.

Seule l' « École de Marie-Immaculée » n'a pas clos ses portes. Ferme comme un roc, Don Justin, armé de sa canne, dont la toute-puissante éloquence ne lui fait jamais défaut dans les circonstances critiques, s'efforce de maintenir l'ordre parmi ses élèves, qui, pleins d'une fièvre

patriotique, sont résolus à prendre de vive force le congé que leur maître n'a pas voulu leur donner de bon gré.

Et comment aurait-il pu, lui Don Justin Cucaña, s'associer à une telle réjouissance? N'avait-il pas entendu la populace en délire crier : « A bas le Pape! A mort Pie IX? » N'avait-il pas vu traîner dans la boue la couronne d'Isabelle, fille de ce Ferdinand VII, roi d'Espagne et des Indes, qui avait daigné l'appeler « son ami », et n'avait pas voulu que son fidèle sujet fût mouillé à cause de lui!...

Les « Romains », les « Carthaginois », les « Anes » avaient ourdi contre Don Justin, le réactionnaire, une véritable conjuration.

Leur plan était fort simple. Sur un des côtés du pupitre, un nœud du bois, en s'échappant, avait laissé un vide dans lequel notre bon maître d'école avait l'habitude de passer l'index, chaque fois qu'il faisait une admonition à ses élèves. Les jeunes conspirateurs fixèrent dans ce trou, la pointe en haut, une longue aiguille, qu'ils recouvrirent de sciure de bois, et ils attendirent, impatients, que Don Justin reçût la juste punition de sa tyrannie.

Ignorant le piège que ses élèves lui tendaient, le maître dit à l'un des Carthaginois de lire les *Maximes de Martinez de la Rosa.*

—Allons, mon ami,—commença-t-il,— mettez un peu d'expression et de sentiment dans ce que

vous allez lire : ceci n'est pas un morceau de littérature ordinaire. Lisez-le ainsi :

« Celui qui maltraite un animal, commet une action contre na...

— Holà !... Qu'est-ce donc?... Qu'y a-t-il, mon Dieu?... — s'écria tout à coup Don Justin, qui interrompit sa lecture, et retira vivement son doigt du trou où il l'avait machinalement coulé.

Une explosion de rires narquois accueillit cette exclamation et l'air déconfit du bon maître d'école. En vain chercha-t-il à savoir quels étaient les malicieux auteurs de ce vilain tour : voyant qu'il n'arriverait pas à les découvrir, il fit de nécessité vertu, et avec une magnanimité égale à la noblesse de son cœur, il pardonna à toute l'école plutôt que de s'exposer à punir un innocent.

Cette généreuse conduite de leur maître ne désarma point ces conspirateurs au petit pied, qui continuèrent leur tapage, guettant une nouvelle occasion de manifester leurs sentiments.

Don Justin se promenait de long en large dans la classe, gesticulant et criant sur un ton déclamatoire :

— Voyez ce que peut le mauvais exemple !... Jusque chez ces gamins, l'esprit révolutionnaire a fait sentir son influence néfaste !...

Tout à coup, une voix grêle, partie du camp des « Carthaginois », interrompit le maître d'école :

« Vive la liberté ! »

Déjà Don Justin s'est tourné du côté d'où est parti ce cri séditieux; d'un geste menaçant, il brandit sa canne ; mais son œil scrutateur ne découvre que des visages impassibles, que des regards attentivement fixés sur les pupitres.

Au même moment, un cri pareil retentit dans le camp des « Romains ». L'infortuné maître d'école, cédant à la nécessité, crut qu'il valait mieux transiger. Il annonça donc que la classe, ce jour-là, finirait une demi-heure plus tôt que de coutume. A la hâte, on récita la prière, et la bande mutine d'écoliers se dispersa, joyeuse.

Le lendemain, vêtu de sa fameuse redingote, Don Justin était à son poste : ses traits reflétaient une sévérité inaccoutumée et, bien en évidence, sur son bureau, à côté de la canne traditionnelle, on voyait un gros martinet.

« Rome », « Carthage » et l'« Ile des Anes », devant un pareil déploiement de force, se mirent à trembler. La prière fut dite avec recueillement, puis Don Justin monta sur son estrade, et d'une voix tonnante il commença :

— J'ai de graves raisons, Messieurs, de soupçonner que quelques-uns d'entre vous ont cherché à introduire dans cette « École libre de Marie Immaculée », réputée dans tous les environs pour son honorabilité, l'esprit de désordre qui, comme un souffle empesté, passe à l'heure présente sur notre infortuné pays. Mais, vous le voyez, j'ai à ma disposition les moyens de maintenir l'ordre dans cette enceinte. — Et ce disant,

il leur montrait la canne et le martinet. — S'il en est un seul parmi vous qui ose désormais pousser un cri subversif, révolutionnaire, je…

Ici, Don Justin leva sa main menaçante et promena un regard irrité sur les « Romains », les « Carthaginois » et l'*Insula Asinaria ;* puis son poing s'abattit violemment sur le pupitre, en produisant un fracas épouvantable qui terrifia tout son auditoire.

— Eh bien, oui ! — reprit-il après un moment, je lancerai mon chien après lui !…

Un silence de mort régnait parmi ces jeunes mécontents. Don Justin commença alors à leur parler de l'amour et du respect que nous devons à Dieu et à nos souverains. Profitant de l'occasion, il leur narra, pour la centième fois, sa rencontre avec Ferdinand VII, à qui il avait offert son grand parapluie de coton rouge, et la réponse si pleine de sollicitude du roi qui lui avait dit : « Gardez-le pour vous, mon ami, je ne voudrais, à aucun prix, que vous fussiez mouillé à cause de moi !… » — Je conserve précieusement ces paroles dans mon cœur, continua Dom Justin. Cette réponse m'a été faite par un grand Monarque qui ne voyait jamais le soleil se coucher sur son empire !…

A peine avait-il achevé ces mots, qu'à la grande surprise de Don Justin, la porte de l'école s'ouvrait brusquement et un homme, bâti en hercule, entra. Une épée battait ses talons, ses bottes éculées frappaient lourdement le parquet,

son costume était aux couleurs de l'opinion triomphante ; sa cravate était rouge, rouge la plume qui ornait son vieux chapeau gris ; rouge aussi et très bourgeonné, le bout de son nez. Sur ses manches, des chevrons d'or faux.

C'était le délégué de l'un des nombreux *Comités* qui s'étaient constitués d'eux-mêmes et gouvernaient la ville avec un despotisme tout révolutionnaire. Surpris de tant d'audace, le peuple leur obéissait sans trop de résistance.

Soit qu'il n'eût pas remarqué le salut que Don Justin, remis de sa surprise, lui adressa fort poliment, soit qu'il ne voulût pas le lui rendre, le nouveau venu, son chapeau sur la tête, tira un papier froissé de sa poche et le tendit au vieux maître d'école, en lui enjoignant, avec un ton de suprême autorité, d'en prendre connaissance sur l'heure.

Don Justin lut à haute voix :

« Par décret du Président du Comité gou-
« vernemental de la ville de Z..., il est notifié
« à tous les Directeurs ou Maîtres des « Écoles
« libres», que, afin de commémorer la glorieuse
« Révolution de Septembre 1868, ils devront,
« à parir de ce jour, chanter matin et soir la *Mar-*
« *seillaise*, aux lieu et place de la prière habi-
« tuelle.

« Salut et fraternité !

« Z..., le 22 septembre 1868 [1]. »

1. Ce fait est absolument authentique.

Un tremblement nerveux s'empara du pauvre Don Justin ; le papier lui échappa des mains, et il s'affaissa dans son fauteuil en levant les yeux au ciel.

« Rome », « Carthage » et l'*Insula Asinaria*, au comble de l'enthousiasme, poussèrent, de toute la force de leurs poumons, des hurlements de joie.

« Vivent la liberté et la fraternité ! criaient-ils. A bas les tyrans et les maîtres d'école. A bas Don Justin ! »

Et, comme une avalanche, ils se précipitèrent dans l'escalier. Une fois dehors, ils se formèrent en bataillon et, commandés par un capitaine improvisé, ils parcoururent les rues en chantant, d'une voix glapissante, la *Marseillaise*.

Cependant Don Justin était revenu de sa surprise : prenant la première feuille de papier qui lui tombe sous la main, il écrivit :

« *Señor Presidente*,

« Je vous accuse réception de la notification « officielle par laquelle vous ordonnez à tous les « Directeurs des Écoles libres de chanter la « *Marseillaise*, matin et soir, aux lieu et place « de la prière habituelle.

« J'ai l'honneur de vous informer, Monsieur, « que mes principes religieux, comme mem- « bre de l'Église « Romaine, Une, Sainte, « Catholique et Apostolique » — et il prit soin de souligner chacun de ces mots, — « mon

« honneur de gentilhomme et mes sentiments « d'honnête homme, ne me permettent pas de « me conformer à cet ordre impie.

« En conséquence, je vous adresse, sous ce « pli, ma démission de Directeur de l' « École « libre de Marie Immaculée », poste que j'ai « rempli durant ces trente-cinq dernières années.

« Que Dieu vous ait dans sa sainte garde !

« Z..., le 22 septembre 1868. »

Doña Tomasa, alarmée, essaya d'intervenir.

— Je t'en prie, Justin, — dit-elle à son mari, — n'écris pas d'une façon aussi cassante : temporise, et vois ce qu'il sera possible de faire.

— Temporiser ?... Que dis-tu là, ma femme ! La conscience temporiser !...

— Fasse le Ciel, dans ce cas, Justin, que cela ne te coûte pas ta pension et notre pain quotidien ! C'est à peine si ta lettre est polie...

Pour la première fois de sa vie Don Justin jeta un regard indigné à sa femme.

— Moi !... — s'écria-t-il, — moi, me montrer respectueux et poli envers ces tyranneaux !... Moi, à qui Sa Majesté Ferdinand VII a daigné parler familièrement, moi qu'il a appelé « son ami » et...

— Oh ! par pitié, Justin, fais-moi grâce aujourd'hui de ton histoire !... Si tu envoies une lettre pareille, c'en est fait de notre pain !

— Tomasa ! — reprit Don Justin d'un ton sévère, — l'homme doit compte à Dieu de son

cœur comme de sa volonté. Pour le reste, le Ciel y pourvoira !... »

Trois ou quatre jours plus tard, un des principaux journaux de la Capitale publiait l'entrefilet suivant :

« Un correspondant nous écrit que l'enthou-
« siasme produit dans la ville de Z..., par le
« glorieux soulèvement du 18 courant, a été
« immense. Jeudi dernier, une troupe de jeunes
« gens, appartenant aux meilleures familles, a
« parcouru les rues en chantant la *Marseillaise*.
« Cet enthousiasme spontané de la jeunesse est
« le plus sûr espoir de la régénération future de
« notre cher pays !... »

V.

La démission de Don Justin fut acceptée sur-le-champ, et la misère noire ne tarda pas à ajouter son poids si lourd au poids des ans déjà trop lourd pour le bon maître d'école et sa digne femme. Sous ce double faix ils devaient succomber.

Peu de temps après, Doña Tomasa devenait aveugle, tandis que son mari se mourait à l'hôpital.

Après avoir reçu, avec une grande ferveur, les derniers sacrements, il fit ses adieux à sa femme et lui répéta à diverses reprises cette belle

maxime qu'il avait redite tant de fois à ses élèves :

« Chaque fois que vous voyez la vertu plier sous le fardeau de l'adversité, songez qu'il est une autre vie qui ne passe pas !... »



Que ce proverbe est vrai ! Et qu'il est consolant de méditer sur la vie future ! Là-haut est la récompense qui attend les vrais héros. Là-haut la vertu des humbles est glorifiée, tandis que s'effondre le piédestal usurpé par l'orgueil du mensonge et de l'iniquité. A la lumière éclatante de l'Éternité, les maudits verront le vide de ce que les hommes appellent la gloire ici-bas. Ils grinceront des dents et s'écrieront : « Insensés que nous étions, leur vie n'était à nos yeux que folie !... »

Nos insensati, vitam illorum aestimabamus insaniam !...



MAL-ALMA.



MAL-ALMA.

Digitus Dei est hic !

I.

UNE agitation inattendue et de mauvais augure régnait dans le village de X..., d'ordinaire si paisible. Les paysans rentraient précipitamment des champs avant l'heure accoutumée, et, aussitôt leurs outils déposés chez eux, se rendaient d'un pas hâté, par petits groupes, à la taverne de Mal-Alma.

Les femmes aussi, réunies à deux ou trois, regardaient, inquiètes, et s'entretenaient à mi-voix. Après s'être dispersées, elles se rassemblèrent toutes, comme en quête d'une mystérieuse nouvelle, entre la porte du cabaret et une grande maison d'aspect sombre qui appartenait à un personnage étrange, baptisé du nom de Don Juan Sin-Cara.

A un large anneau de fer, rivé dans le mur de cette habitation, était attaché un superbe poney des montagnes, noir et fringant ; avec son mors et sa bride, sa selle et sa sacoche, une paire de pistolets passés dans l'arçon et un fusil à deux coups sur le flanc droit, il attirait tous les yeux.

Une bande de gamins tourmentaient ce bel animal qui secouait fièrement sa crinière et piaffait d'impatience, comme pour protester

contre la violence qui était faite à son instinct de liberté. A ses côtés, un cheval de ferme, fort, osseux, caparaçonné comme lui, mais grossièrement : par son immobilité tranquille, il semblait donner l'exemple de la soumission à son pétulant voisin.

Des interrogations anxieuses, des réponses incohérentes, des exclamations de surprise, de crainte, de haine, d'espérance, s'entre-croisaient, rattachées toutes à un nom étrange : Lopijillo.

— Lopijillo est arrivé ! — disent les hommes avec mystère.

Alarmées, les femmes répètent ce nom. Et d'une voix sourde, pleine de menaces :

— Malédiction !...— s'écrient-elles.— Que la foudre ne l'a-t-elle frappé en route !

La dernière maison du village, séparée des autres par un vaste champ de melons, était habitée par deux braves gens. L'homme était robuste, trapu et d'un naturel très doux. A l'heure où s'ouvre notre récit, il a les épaules appuyées contre un gros figuier planté devant la porte, et dont les épaisses branches entrelacées forment un délicieux berceau de verdure qui laisse filtrer une lumière fraîche et gaie. Du bâton noueux qu'il tient à la main, il fouette machinalement son pantalon, comme pour en secouer la poussière : en réalité, il exhale la mauvaise humeur empreinte sur ses traits, où se lit plus de simplicité que d'intelligence. Sur le seuil, une femme déjà âgée : deux yeux vifs et

pétillants éclairent son visage labouré de rides profondes. Sous son bras, elle serre un chapeau d'homme à larges rebords, et tricote avec une activité fébrile qui dénote une vive irritation.

— Non, je te le répète, tu n'iras pas, entends-tu, Antonio !... Ce Don Juan, — qui n'a pas plus le droit de prendre le titre de Don que toi de porter la mitre, — et son ami Mal-Alma, seront ta ruine !... Que t'importe où ils vont et ce qu'ils font ? N'entre point dans leurs desseins insensés. Laisse aux autres ce qu'ils possèdent, et toi garde ce que tu as ! A quoi bon te tourmenter de ce que tu n'obtiendras jamais ?

— Ça ne me regarde pas ?... — lui répliqua Juan Antonio ; — mais quand j'aurai ma part, tu seras trop contente ; ça, j'en suis sûr !... Don Juan m'a promis la ferme qui touche à notre bergerie. Faut voir le beau blé qu'elle produit !... Quels énormes épis !... Quel superbe grain !... Nous pourrons sortir alors de nos difficultés ; c'est tout ce qu'il nous reste à faire, vois-tu, pour nous maintenir sur l'eau ; pas de travail, pas de pain.

— Que le Ciel ait pitié de nous ! Quelles idées, grand Dieu !... Si ce n'est que Don Juan, ou *Don Personne* qui t'a promis cela, tu peux attendre jusqu'au jour du jugement. Ses promesses, autant en emporte le vent ! Prends garde qu'il ne t'enlève, au contraire, le peu que tu possèdes ! Quand il aura atteint le sommet de l'arbre, d'un coup de pied il fera tomber l'échelle pour que tu ne puisses monter après lui !

— Mais quand nous aurons un nouveau gouvernement, nous serons tous riches, ma chère, et nous n'aurons qu'à nous promener tout le jour !...

— Est-ce donc ainsi qu'ils donnent un démenti au Tout-Puissant ? Est-ce que Dieu n'a pas dit que nous mangerions notre pain à la sueur de notre front, Juan ?... Le riche a ses peines aussi bien que le pauvre ! Et même, n'as-tu pas remarqué souvent que ceux qui ont tout à satiété vivent dans une crainte continuelle d'être volés ? Pourquoi Dieu a-t-il fait des riches et des pauvres, sinon parce qu'il a voulu qu'ils s'entr'aidassent à aller au Ciel ? Le riche doit payer son entrée par ses aumônes ; le pauvre par sa patience et sa résignation. Que s'il y a des riches dont le cœur est de pierre, leur âme en répondra !... Il y a au-dessus de nous un Dieu juste ; après la mort vient le jugement, et alors c'est le paradis ou l'enfer ! Maintenant, mon ami, au nom du Ciel, au nom du salut de ta pauvre âme, n'approche pas de la maison de ce Don Juan, où l'on te remplit la tête de bêtises et l'âme de fiel et d'amertume. Tu étais aussi content de ton sort qu'un enfant, quand tu ne prêtais l'oreille qu'aux prônes de notre bon curé !...

— Mais, je te le répète, Catalina, j'ai promis et je suis un homme de parole !

— Dans ce cas, ta parole te condamne. Tu te passes la corde au cou toi-même, mon ami !... Si ta parole...

Les mots expirèrent sur les lèvres de Catalina... A l'angle de la maison venait d'apparaître un personnage ventru, qui n'était autre que Mal-Alma. Ses cheveux gris de fer tombaient en loques sales sur son front bas et étroit ; il s'avançait, son regard louche rivé sur les habitants de la maison.

— Allons, voisin, c'est le moment, venez ! — prononça-t-il d'une voix fêlée, pareille à celle d'un orgue de Barbarie désaccordé.

Soudain, Catalina s'est placée devant son mari, et, d'une voix résolue :

— Il n'ira pas ce soir, Mal-Alma ; vous pouvez-vous en retourner d'où vous venez !...

Mal-Alma fit quelques pas en avant, et, se croisant les mains derrière le dos, il dit d'un ton narquois :

— Ma foi ! on dirait que vous êtes maîtresse ici, la femme ?...

Et se tournant vers Juan Antonio, qui, irrésolu, faisait le moulinet avec son bâton, il ajouta, avec l'assurance de quelqu'un qui connaît son homme :

— Allez-vous vous laisser mener par une femme, camarade ? Quel nigaud vous faites !...

— Moi?... certainement non ! — répondit Juan d'un ton arrogant. Comme tous les caractères indécis, il ne pouvait supporter que l'on démasquât sa faiblesse. Il arracha vivement son chapeau des mains de Catalina, qui cherchait en vain à le garder, et, sans dire un mot de plus, il prit le chemin du village suivi de Mal-Alma. Son

astucieux compagnon se retourna alors, et cria à la bonne femme :

— Si vous avez peur de perdre votre mari, je vais l'étiqueter: voulez-vous un reçu, la mère ?...

— Tout ce que je vous demande, c'est de ne jamais plus montrer ici votre vilaine face, vieux coquin de Juif! — lui repartit Catalina tout à fait en colère.

Mal-Alma éclata de rire, et s'éloigna en fredonnant une chanson sur les femmes et les perroquets, le caquetage des uns et le bavardage des autres, qui eut le privilège de porter à son comble l'exaspération de Catalina. Elle rentra chez elle furieuse, fermant la porte avec tant de violence, que le chat, d'un bond, sauta sur le toit, et que les poules, affolées, s'envolèrent dans la cour en poussant des cris d'alarme !

II.

Cependant la nuit est descendue sur la terre. Des ombres commencent à circuler dans le paisible village. Un à un, pareils à des chauves-souris qui sortent de leur retraite immonde, les habitués de Mal-Alma quittent la taverne. Après avoir fait quelques détours étudiés dans des directions diverses, ils disparaissent soudain par un obscur passage qui mène à la demeure de Don Juan Sin-Cara.

Bientôt ils sont une cinquantaine réunis dans

une pièce étroite, qu'on a agrandie pour la circonstance en enlevant la cloison qui la séparait d'une étable contiguë. Et là, partagés entre la crainte de l'immense danger qu'ils courent et l'espérance d'avantages considérables qu'ils escomptent d'avance, ils s'apprêtent à recevoir Lopijillo, le fameux démagogue de la capitale, que doit leur présenter son collègue Juan Sin-Cara, l'agitateur du village.

De grosses nouvelles se sont répandues au dehors. L'heure était venue, — disait-on, — de faire une déclaration nette et de frapper un coup décisif. Lopijillo apportait avec lui de la capitale l'ordre du soulèvement général en vue de la liquidation sociale. Pour la dernière fois, les riches dorment dans leurs hôtels, les nobles dans leurs châteaux.

Mal-Alma, sur ces entrefaites, a fait apporter une grande cruche de vin, tant pour maintenir l'enthousiasme de l'assemblée que pour calmer ses craintes et tromper son attente.

A la fin, un homme parut dans l'embrasure de la porte. Disons-le tout de suite, c'était un étrange spécimen de la descendance d'Adam. Un chapeau de feutre à larges rebords, enfoncé jusqu'aux oreilles, lui cachait le front ; dessous, une énorme paire de lunettes vertes, et, comme suspendue à ces lunettes, une barbe noire embroussaillée, d'où sortait un nez crochu en bec de chouette, dont on n'apercevait que l'extrémité, le seul indice d'ailleurs d'une figure humaine. Tel était l'agi-

tateur socialiste du village ; les paysans l'avaient surnommé *Don Juan Sin-Cara*, c'est-à-dire *sans visage*, parce qu'on ne lui en voyait point. En toutes saisons comme en tous lieux, il portait une redingote usée, sorte de vieille houppelande, avec deux grandes poches dans lesquelles disparaissaient machinalement ses mains quand, dans la chaleur de l'improvisation, il restait court : on eût dit qu'il tirait de là sa provision d'idées habituelles !... Dans ces moments, vous l'eussiez vu fouiller nerveusement dans ses poches, en retirer ses mains pour les y replonger de nouveau, essayant vainement de renouer le fil brisé de ses idées, jusqu'à ce que, de guerre lasse, il finît par s'arrêter net, en laissant échapper un mot mal sonnant ou un blasphème.

Derrière Sin-Cara venait Lopijillo, le célèbre meneur des factions révolutionnaires, et l'un des membres les plus actifs du Club fédéral. Un troisième personnage, en jaquette courte et en guêtres, les suivait ; il portait un drapeau de coton rouge écarlate. C'était le secrétaire rural et le messager de Lopijillo.

Les trois hommes montèrent sur une estrade branlante, au fond de l'appartement. Au milieu d'un silence profond, Lopijillo commença son « improvisation » ; c'était une harangue véhémente qu'il avait trouvée dans les colonnes de *La Guillotina*, l'un des organes du Club fédéral, et qu'il avait apprise par cœur. Le moment était venu, — disait-il, — l'heure de la justice avait

sonné pour les nobles comme pour les roturiers. Un nouvel ordre de choses allait commencer !... Le flambeau de la civilisation à la main, — lui, Lopijillo, — il avait parcouru les villes et les villages, et s'était sacrifié pour le bien du peuple. La faim, le froid, la pauvreté, les mauvais traitements, les tourments que la tyrannie du riche et que l'Inquisition avaient jamais pu inventer pour réduire au silence les champions du peuple et les pionniers de la liberté et de l'égalité, il avait tout enduré pour la noble cause !... Il était prêt à se sacrifier de nouveau, et à souffrir encore davantage !... Le moment était venu où le pays allait se lever comme un seul homme pour proclamer la République fédérale, et il se résignerait, lui, Lopijillo, à remplir un poste dans le nouveau gouvernement, si on voulait lui faire l'honneur de l'élire !... Au péril de sa vie, il leur apportait le drapeau rouge de la liberté. Ce drapeau une fois solidement planté sur le sol de l'Espagne, on procéderait à une distribution générale des biens parmi les pauvres. Trop longtemps le riche usurpateur en avait joui ! Pour lui, son bonheur serait complet quand il verrait tous les citoyens coiffer le bonnet phrygien de la liberté !...

Un tonnerre d'applaudissements, accompagné de trépignements, de hurlements, de beuglements, secoua les murs de la vieille étable, évoquant les ombres de ses premiers habitants. Lopijillo essaya de remercier son auditoire pour l'accueil si enthousiaste qui lui était fait : sa voix

fut noyée dans le vacarme. Il salua donc en silence, et se retira près du drapeau rouge, dont les plis semblaient l'envelopper tout entier, se comparant, *in petto*, à Cicéron et Démosthène.

Au milieu du tumulte, Sin-Cara s'avança pour prendre la parole. Il commença par donner un violent coup de poing sur la petite table qui se trouvait sur le devant de l'estrade, pour rétablir l'ordre, et il attendit que le silence se fît. Le feu de l'éloquence brillait à travers ses lunettes vertes, et, d'une voix sourde qui semblait tout aussi bien venir de ses yeux ou de son nez que des broussailles incultes qui lui couvraient la bouche, il commença :

— Citoyens ! l'heure est arrivée !... A la fin, l'heure a sonné !... L'heure a sonné à la fin !... Ensuite... je n'ai rien à dire..., rien à ajouter..., car un grand homme a parlé !... Je n'ai rien à ajouter !... Après une telle éloquence, je ne puis rien dire !... Vous avez devant vous un grand orateur, un citoyen zélé, et moi je suis à ses côtés !..., à ses côtés je suis..., je..., je..., je...

Don Juan fourra alors ses mains dans ses grandes poches, les en sortit vivement, les y remit de nouveau, et renouvela avec vivacité une dizaine de fois l'opération, dans le vain espoir d'en tirer une nouvelle idée. A la fin, il lui vint une interjection grossière, qu'il proféra avec toute l'énergie de la confusion, et il s'éclipsa !...

L'auditoire parut apprécier à sa juste valeur l'importance de ces remarques, car l'enthousias-

me débordait quand Lopijillo, sortant de sa rêverie, pensa qu'il était temps de dévoiler son plan d'action. Il sonna donc la cloche du président, une sonnette qui avait servi jadis aux bestiaux. L'ordre une fois rétabli, il informa ses auditeurs qu'un soulèvement général de l'universalité des bons patriotes était arrêté pour le lendemain ; il comptait que tous les braves citoyens, ici présents, sauraient faire leur devoir et s'emparer de l'Hôtel-de-Ville. Ils déposeraient immédiatement le maire et les conseillers municipaux, et, sur-le-champ, en éliraient d'autres à leur place. Lopijillo fixa l'heure du rassemblement sur la place du marché. Tous devaient s'y rendre avec des fusils ou toute autre arme qu'ils pourraient se procurer. Il prit alors congé d'eux pour rentrer, disait-il, en toute diligence à la capitale, avant que la glorieuse aurore du jour du triomphe fédéral eût commencé à poindre.

Quand Lopijillo quitta la salle, l'emballement de l'assemblée dépassa les bornes de la prudence: elle l'accompagna comme un seul homme jusqu'aux limites du village. En face de la demeure de Juan Antonio, il monta, non sans mille précautions, sur le fougueux poney des montagnes dont nous avons déjà parlé, et qu'il avait emprunté, c'est-à-dire volé, pour le service du peuple. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'il put se tenir en selle, tant la monture était impatiente, et tant il avait peu l'habitude du

cheval. En s'éloignant, il jeta à la foule, en guise d'adieu, ce dernier cri : *Viva la libertad!*

De l'intérieur de l'habitation, une voix de femme, rageuse, aiguë, lui répondit avec indignation :

— *Viva la libertad!* .. Menteur! canaille! Puisse ton cheval endiablé te rompre les os!...

III.

Ce jour, dont on avait tant parlé, arriva à la fin. De bonne heure, les suppôts de Don Juan Sin-Cara s'assemblent autour del'Hôtel-de-Ville. Leurs regards préoccupés, leurs entretiens secrets, trahissent le malaise qui s'empare de l'homme quand il va risquer tout ce qu'il possède dans une entreprise hasardeuse. Mal-Alma, le Méphistophélès de ces pauvres abusés, parcourait les groupes et attisait le feu de la révolte, en renouvelant certaines promesses insensées avec de grands mots pleins de bravade.

Midi vient de sonner à l'horloge de l'église. Tout à coup, au grand effroi de ceux qui n'étaient pas dans le complot, les pieuses notes de l'*Angelus* sont couvertes par une horrible décharge de mousqueterie, qui jette partout la confusion et la terreur. Au même instant, un homme parut au sommet du clocher. C'était Don Juan Sin-Cara. Après avoir, pendant quelques moments, agité dans les airs son drapeau rouge, il l'atta-

cha à la girouette, en criant de toutes ses forces :

— *Viva la Republica federal !*

En bas, ce cri fut répété par la populace, mais sans l'entrain et les rodomontades grotesques qui, la nuit précédente, avaient failli ébranler les murailles de l'étable, transformée en club, derrière la taverne de Mal-Alma. Après la comédie, le drame. Les passions diverses qui agitaient les âmes avant que la partie de vie ou de mort fût engagée, se lisaient sur les rudes visages de ces malheureux. Le côté ridicule de la conspiration avait fait place à l'horrible réalité ! L'envie, la fureur, l'anxiété, — l'anxiété surtout ! cette anxiété pâle, tremblante, terrible, qui précède tous les combats, tous les crimes, — semblaient planer au-dessus d'eux, et n'attendre que le sifflement d'une balle pour inonder et saturer leurs cœurs de haine et de vengeance, et les précipiter dans une mêlée fratricide. Car, « la main noire de l'oppression », comme Lopijillo appelait l'autorité gouvernementale, avait pris des mesures de son côté, et s'était préparée à la lutte. Le drapeau rouge de Sin-Cara ne fut pas plus tôt hissé au haut de la tour de l'église, et son cri séditieux répété par la foule, que les portes de l'Hôtel-de-Ville se fermèrent comme par enchantement, et qu'aux fenêtres apparurent les gardes nationaux, leurs fusils à deux coups à la main, prêts à faire feu.

— Hors d'ici tous ! — cria l'officier.

Une décharge spontanée accueillit cet ordre,

qui se perdit dans le crépitement de la fusillade et les cris de rage. Les gardes, à leur tour, ouvrent le feu : et l'on revit la tragédie qui n'a pas cessé de déshonorer l'humanité depuis que Caïn trempa ses mains dans le sang d'Abel. Le frère se battit contre son frère, l'ami contre son ami, impatients de verser le sang pour une cause qui ne pouvait être féconde qu'en remords, luttant les uns contre les autres pour la possession de quelques biens passagers, et compromettant leurs droits à l'éternelle félicité des Cieux, l'unique bien qui ne passe pas, le seul qui satisfait le cœur humain ! Un homme, — un seul ! — contemplait de loin, avec une joie infernale,ce drame sanguinaire : c'était celui qui avait mis les armes aux mains de ces pauvres dupes,de ces forcenés. A l'heure du péril il avait disparu, pour revenir en cas de triomphe, semblable au vil maraudeur qui ne se montre sur le champ de bataille que quand le combat est fini, pour piller les morts !

Juan Sin-Cara, lui, s'était mis en sûreté au haut de la tour, attendant le résultat de la lutte. Malgré l'épaisseur des murs qui le protégeaient, la crainte le faisait trembler. Blotti dans un coin de l'escalier tournant, il tâtait machinalement ses membres, chaque fois qu'une décharge se faisait entendre sur la place au-dessous de lui, pour s'assurer qu'il n'avait point été blessé. Pendant les intervalles, quelques bouts de prières à demi oubliées montaient jusqu'à ses lèvres des entrailles de son cœur, où elles

étaient demeurées enfouies sous les débris de son éducation religieuse.

Cependant la fusillade continuait sur la place du marché, et la vue du sang semblait exciter la fureur de ces fauves à figures humaines. Dans leur rage impie, ils proféraient de féroces imprécations, frappant, tirant et maudissant au milieu d'un tumulte indescriptible.

Soudain, dans une rue transversale, le chant de cantiques pieux, mêlés à des bruits confus de voix, s'est fait entendre : bientôt, au milieu du vacarme de la mêlée, à travers la fumée de la poudre, un groupe nombreux de femmes en pleurs, tenant des torches allumées, débouche à l'un des angles de la place. Ces femmes escortent une statue du Sauveur chargé de sa Croix, que portent respectueusement sur leurs épaules huit d'entre elles. De grandeur naturelle, on eût dit que cette image sacrée du divin Rédempteur était vivante, et qu'elle lançait sur cette mêlée fratricide des regards de sévère reproche ; ses lèvres sacrées semblaient encore murmurer : « Caïn !... Caïn !... qu'as-tu fait de ton frère ?... »

Aussitôt la lutte cesse. Cloués sur place, les combattants, d'une main, tiennent leurs armes encore fumantes ; de l'autre, ils se découvrent instinctivement. Et bien des yeux qui, tout à l'heure, flamboyaient de rage, s'emplirent de larmes en reconnaissant dans ce groupe de femmes éplorées qui accompagnaient leur divin

Maître, — comme jadis les femmes de Jérusalem sur la route du Calvaire, — une épouse, une mère, une sœur, une enfant tendrement chérie !

A ce moment, une étincelle suffirait pour allumer les flammes du repentir dans les cœurs indécis de ces hommes, qui se sentent coupables devant l'image de JÉSUS, leur Sauveur et leur Juge. L'impiété déicide de Mal-Alma fournit cette étincelle. Saisissant son fusil, il épaule, et, en poussant un éclat de rire satanique, il vise l'image sacrée... La balle traverse de part en part la poitrine du saint Rédempteur ! O infamie!... ô sacrilège!... le pécheur endurci perce de nouveau le Cœur sacré du Sauveur, qui, dans son agonie, s'écriait, en implorant la pitié et la miséricorde de son Père pour ses bourreaux : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font!... »

La scène est indescriptible ; des cris d'horreur, d'indignation, de douleur, d'amour, remplissent les airs. Les hommes jettent bas leurs armes et les femmes leurs torches, et, tous ensemble, ils se précipitent vers l'image sacrée. Ils l'entourent, les bras étendus ; ils se lamentent comme si cette image était réellement en vie. Savoir que cet affront avait été délibérément fait à Notre-Seigeur, cela les remplissait d'une stupeur suprême.

Au milieu de la confusion générale le misérable qui s'est rendu coupable de cet attentat de

lèse-divinité s'est esquivé promptement par une ruelle.

En voyant la tournure extraordinaire qu'ont prise les choses, les gardes nationaux ouvrent toutes grandes les portes de l'Hôtel-de-Ville ; ils déposent leurs armes, se joignent à ceux qu'ils viennent de combattre, et vénèrent avec eux l'image sacrée, implorant le pardon de Celui qu'elle représente.

Bientôt, émeutiers et champions de l'ordre font cortège aux femmes, qui reportent la statue dans sa chapelle, à l'extrémité du village, et récitent avec elles des actes de contrition et de réparation. Le bon Pasteur avait ramené au bercail les brebis égarées!

Tandis que la foule commençait à se disperser lentement, deux petits pâtres accoururent, haletant. Ils avaient vu,— disaient-ils — un homme gisant le long de la grand'route à quelque distance du bourg. Poussés par un même pressentiment, les paysans se rendent en toute hâte à l'endroit indiqué : ils y trouvent le cadavre de Mal-Alma. Une balle lui avait traversé la poitrine à l'endroit même où la sienne avait frappé l'image du Sauveur.

Après un moment de ce silence respectueux qui paralyse toute langue humaine en présence d'un événement où se montre le doigt de Dieu, un cri unanime s'échappa de toutes les poitrines:

— C'est le jugement !.. C'est la justice de Dieu !... *Justicia de Dios ! Justicia de Dios !...*

IV.

Cependant, un homme, pâle comme un spectre, était descendu de la tour avec d'infinies précautions ; son ombre glissa rapidement sur les murs moussus de la vieille église. Était-ce le génie des batailles qui venait s'enivrer de l'odeur de la poudre ? ou bien un vampire à la recherche des cadavres ? Non ! C'était Don Juan Sin-Cara qui s'échappait de son refuge !...

Le lâche se dirigea d'un pas agile vers une misérable hutte qui se trouvait dans la campagne, à une demi-lieue environ du village. C'était là que Lopijillo et son secrétaire s'étaient cachés, au lieu de retourner à la capitale, pour y attendre le résultat de leur essai de République fédérale.

Sin-Cara, épuisé, hors d'haleine, atteignit enfin la masure : son air déconfit disait la ruine de ses rêves.

— Eh bien ! tout est donc perdu ? — s'enquit Lopijillo.

— Oui, tout !... excepté... ma... pauvre carcasse ! — répondit Don Juan, en plongeant ses deux mains jusqu'au fond de ses grandes poches.



JEANNE LA FOLLE.

JEANNE LA FOLLE [1].

UNE PAGE D'HISTOIRE.

I.

C'ÉTAIT au commencement de mars 1555. A pas lents, et comme s'il n'eût quitté qu'à regret les hauts plateaux ensoleillés de la

1. Voici les sources auxquelles nous avons puisé les données qui nous ont servi à écrire ce récit historique :

Padre Orlandini, S. J. *Historia de la Compania de Jésus.* — Fray Prudencio de Sandoval, évêque de Pampelune, *Cronica de Carlos V.* — Padre Alvaro de Cienfuegos, plus tard Cardinal de la sainte Église, *Vida de San Francisco de Borja.* Ce dernier historien cite à l'appui de son récit le *Journal* du docteur Herrera, médecin de la reine, qui fut le témoin oculaire des faits. — San Francisco de Borja, *Carta al Emperador Carlos V.* C'est là, sans contredit, le témoignage le plus important et en même temps le plus digne de foi. Dans cette lettre, saint François de Borgia relate tout ce qui peut servir à la gloire de DIEU et apporter un peu de consolation à la douleur de Charles-Quint ; mais il tait, avec un soin jaloux, tout ce qui pourrait être pour lui-même un sujet d'éloges. Voici cette lettre en son entier : nous la croyons fort peu connue :

« Par le courrier que le Marquis de Denia vous a expédié le 10 avril dernier, pour vous informer de la maladie de la Reine-Mère, j'ai eu l'honneur de porter à la connaissance de Votre Majesté la faveur insigne que le Ciel, dans son infinie bonté, s'est plu à répandre sur son Altesse Royale dans son infirmité, *en su enfermedad.* Aussi bien, dans l'opinion de ceux qui étaient présents, le Seigneur lui a rendu, avec la raison, la plénitude de son jugement, et lui a donné d'apprécier, tout autrement qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, les choses de Dieu. L'intendent Arispe donnera à Votre Majesté des détails circonstanciés à cet égard. Il a eu constamment en vue l'intérêt spirituel de la Reine, et a employé tous les moyens à sa disposition pour lui remettre en mémoire son Dieu. Je remercie le Ciel, de toute la puissance de mon âme, pour la joie et le bonheur que la sainte mort de la Reine-Mère a causé à tous les loyaux sujets de Votre Majesté impériale. Son Altesse s'est éteinte en murmurant, avec une piété et une foi admirables, ces douces paroles : « JÉSUS-CHRIST crucifié, soyez avec moi ! *Jesu Cristo crucificado, sea conmigo !* »

Castille, l'hiver, chassé par les tièdes haleines du printemps, s'en allait emportant dans les plis glacés de son manteau, les neiges et les frimas.

Ce soir-là, l'air était lourd ; de gros nuages noirs, frangés de pourpre, annonçant l'approche d'un orage, flottaient, nonchalants, vers l'ouest ; on les eût dits suspendus, comme une menace, au-dessus de Tordesillas. Une étroite vallée qui se déroule en replis sinueux entre les montagnes, pareille à un énorme serpent, était l'unique route qui reliait cette dernière cité à Valladolid, la puissante capitale d'alors.

Cinq siècles se sont écoulés déjà depuis que Condé de Haro enleva cette place de vive force et, après l'avoir livrée au pillage, en détruisit les fortifications. Ici et là, cependant, au milieu des buissons épineux et de misérables figuiers sauvages, on voit encore surgir de vieux pans de murailles en granit que la main du temps, qui détruit tout, semble avoir respectés ; mais que la terre, qui a pour mission de tout ensevelir, paraît vouloir faire rentrer rapidement dans son sein. Ils se dressent pareils à d'énormes squelettes qui sortent de leurs tombeaux. A une faible distance, et tout au pied de l'antique église, sans porte ni toiture, se blottissent de pauvres maisons ruineuses ; des mousses parasites en recouvrent les murs lézardés, qu'un maigre lierre enguirlande à peine. Il semble que les habitants sont venus chercher un abri à l'ombre du trône et de l'autel — jadis l'honneur et la force de la

catholique Espagne, et leur demander asile et protection !

Il se passait évidemment quelque chose d'extraordinaire ce jour-là dans la citadelle de Tordesillas, dont les hautes toitures noircies par le temps, avaient abrité les joies et les douleurs, les crimes et les bonnes œuvres de nombreuses générations de rois. D'une petite fenêtre cintrée, qui donnait sur le couvent des Pauvres Claires, des cris, tantôt sauvages, tantôt lamentables, mais toujours déchirants, se faisaient entendre par intervalles, jetant au cœur de la foule assemblée au dehors le frisson de la terreur. Formés en groupes compacts, les habitants regardaient vers le palais avec cette avidité anxieuse que les mystères excitent toujours dans les masses.

Deux fois, durant cette poignante attente, on vit à la fenêtre la plus rapprochée de celle d'où partaient ces cris sinistres, une femme d'une beauté remarquable qui, d'un long regard, interrogeait la route de Valladolid. A sa vue, la foule se découvrait et reculait, comme sous l'empire de la crainte et du respect.

Cependant une vieille femme décrépite arpentait de long en large le grand vestibule. Appuyée sur un bâton qu'elle secouait de temps à autre avec frénésie, elle chantait une complainte étrange, qu'elle recommençait sans jamais la finir, en l'accompagnant de gestes bizarres. Elle

portait une large jupe rouge, sur laquelle elle avait jeté un grand manteau bordé d'hermine usée. De son bonnet sortaient des mèches de cheveux gris emmêlés qui lui couvraient à demi le front. Autour de son cou, une massive chaîne d'or d'où pendait un riche médaillon ; à son bras gauche, un bracelet brisé dont les pierres précieuses avaient disparu.

On eût dit une de ces figures grimaçantes représentées sur les tapisseries tendues le long du vestibule, dont le plafond était décoré avec une magnificence royale. Tout au fond, par une porte grande ouverte, du style byzantin le plus pur, on apercevait une vaste salle toute garnie de cuirs de Cordoue. Plus loin une chambre à coucher, dont un immense lit à baldaquin occupait le milieu sous des rideaux de soie bleue fanée. Les matelas avaient été jetés dans un coin, et sur le plancher gisait une couverture de velours, brodée aux armes d'Espagne.

La vieille dame passait d'une chambre à l'autre, avec une agilité singulière, frappant le parquet de son bâton et chantant d'une voix basse et plaintive :

« En selle ! en selle ! Le roi Don Juan se marie en Castille. Toutes les grandes dames qu'il a invitées excepté une… »

Parfois elle interrompait son chant et s'arrêtait devant la petite fenêtre, grillée avec soin, dont nous avons parlé ! Relevant alors la tête avec la majesté d'une reine, mais avec des yeux

fous, elle poussait des cris sauvages, et secouait rageusement les barreaux. Puis elle reprenait sa course et son chant monotone :

« En selle ! en selle !... »

Une jeune dame, dissimulée dans l'embrasure d'une fenêtre, écoutait ces cris et ces chants avec une émotion poignante, tout en surveillant d'un regard où la tendresse se mêlait à la pitié, les moindres mouvements de la folle. Assise sur un coussin de soie rouge, placé sur le rebord de la fenêtre, elle portait une robe de velours noir, avec des crevés de satin blanc, et sur son corsage une grande fraise à la Médicis. Pour coiffure elle avait le bonnet de dentelles des nobles dames de la Cour.

Elle tenait à la main un livre d'Heures richement enluminé, et lisait le Saint Office. Tour à tour son regard allait de son Psautier à la vieille femme et de celle-ci à la route de Valladolid, comme si, à tout instant, elle eût espéré voir arriver par là le secours qu'elle demandait au Ciel avec tant d'ardeur.

Le jour allait finir dans cette atmosphère lourde qui agace les personnes nerveuses et exaspère les malheureux atteints de démence. Au fur et à mesure que la vieille dame redoublait ses cris, celle qui la veillait priait avec plus de ferveur.

Cependant la foule assemblée au dehors commençait à se disperser lentement, en se retournant parfois pour jeter un triste regard sur la petite fenêtre grillée du palais. Bientôt il n'y eut

plus personne sur la place ; tout le monde s'était rendu à l'église paroissiale de Saint-Pierre, dont les cloches, par un tintement plaintif, appelaient les fidèles à la prière pour une nécessité publique.

Soudain, au détour de la route de Valladolid, derrière les grands arbres sans feuilles encore, qui tendaient vers le ciel leurs longs bras décharnés, on vit poindre un mince nuage de poussière. De minute en minute il grandit : le voilà maintenant très visible. D'un bond, la jeune dame, qui interrogeait l'horizon depuis bien des heures, s'est levée : son cœur bat à se rompre. Le nuage approche toujours, elle vient de distinguer quatre cavaliers en selle, et autant de pages qui tiennent les rênes de deux mules montées par deux membres de la Compagnie de JÉSUS.

Instinctivement, en reconnaissant les voyageurs, la jeune femme a joint les mains et levé les yeux au ciel en signe de reconnaissance. D'un pas hâté, elle traverse le grand vestibule et pénètre dans la pièce du fond en criant avec exaltation :

— Bonne nouvelle. *Senora Madre !...* Bonne nouvelle ! DIEU nous envoie *Padre Francisco !...*

A ce nom, la vieille dame parut extraordinairement agitée, son regard, terne d'ordinaire, s'illumina tout à coup du feu de la colère, et, furieuse, elle leva son bâton pour frapper sa compagne ; mais celle-ci se sauva au travers de la chambre en appelant :

— Denia !... Denia !... Dôna Isabel !...

Au même instant, la porte s'ouvrit toute grande sous la poussée d'un vieux chevalier, qui semblait n'attendre pour entrer que ce cri de détresse ; il était accompagné de deux caméristes robustes, d'un valet et d'une dame d'une exquise beauté. La terreur qui était peinte sur les traits de cette dernière, la retint au seuil de l'appartement.

Dès que la vieille dame les aperçut, elle se mit à trembler comme la feuille : son bâton lui échappa des mains. Un instant elle s'appuya au mur pour ne pas tomber, puis, lentement, elle se laissa glisser sur le parquet et finit par se couler sous une table qui se trouvait dans un coin. Elle commença alors à pousser des gémissements comme font les personnes privées de raison en présence du gardien qui réprime leurs accès.

Longtemps Dôna Isabel la considéra avec un sentiment de crainte et de profonde pitié, puis, se laissant choir sur une chaise basse, elle s'écria :

— O Dieu !... Est-ce donc là la grandeur humaine !...

Aussi bien cette femme, écroulée sous la table, qui se tord sur le plancher, est la mère de deux empereurs et de quatre reines ! Elle-même, elle a été une des reines les plus puissantes de l'époque ! Cette femme, c'est Doña Juana de Aragon, connue dans l'histoire sous le nom de « Jeanne la Folle ». *La Loca !...*



II.

Depuis quarante-sept ans, Tordesillas était le tombeau d'un mort et la prison d'une folle. C'était là, en effet, que Doña Juana avait été enfermée avec la dépouille mortelle de son mari, le roi Don Felipe, après qu'elle l'eut promenée par toute la Castille.

Afin de mettre un terme à ces pérégrinations macabres, qui n'avaient d'autre effet que de plonger le pays dans le deuil, et pour prouver que sa fille avait perdu la raison, Ferdinand le Catholique s'arrangea de façon à la faire entrer à Tordesillas avec le mélancolique objet de ses regrets, qu'elle ne perdait jamais de vue. Les restes de Don Felipe furent déposés d'abord dans le palais, renfermés dans un cercueil de bois de chêne, richement sculpté et recouvert, suivant la coutume mauresque, d'un drap mortuaire en soie broché d'or et d'argent. Ce cercueil était fermé de trois clefs de bronze que la reine portait constamment sur elle.

Profitant d'un moment de lucidité, on décida l'infortunée veuve à faire transporter le caveau de son mari au couvent des Pauvres Claires. Ce monastère avait été fondé par Doña Beatriz et Doña Isabel, les filles de Maria de Padilla et du roi Pierre Ier, dit le Cruel. La pauvre folle fit alors ouvrir dans ses appartements privés une

étroite fenêtre qui donnait sur le couvent. De là, elle veillait avec une sollicitude de tous les instants sur cette chère dépouille qu'elle craignait de se voir enlever secrètement par les Flamands. Un chartreux de Miraflores ne lui avait-il pas prédit, en effet — elle l'affirmait du moins, — que de son vivant elle verrait ces ossements s'éveiller de nouveau à la vie ?...

Dans les premiers temps, la malheureuse reine demeurait des journées entières sans prendre aucune nourriture, assise dans une chambre obscure, la tête et le visage couverts d'un épais voile de deuil. Ce fut dans cet état que le roi Ferdinand, son père, la trouva quand il vint lui faire sa première visite à Tordesillas, après son veuvage. Voici en quels termes un ancien chroniqueur rapporte cette entrevue :

« Le roi ôta son chapeau pour saluer sa fille, et celle-ci enleva son voile de deuil. La reine se jeta aux pieds de son père et les voulut baiser ; mais le roi fléchit le genou et la releva aussitôt. Ces cérémonies durèrent deux heures. Doña Germana, la seconde femme du roi et la belle-mère de l'infortunée reine, entra alors. Bien qu'elle lui eût respectueusement baisé la main, la malade, sans adresser une seule parole à sa noble visiteuse, remit à l'instant son voile... »

A intervalles irréguliers, Doña Juana recouvrait la raison pour un court espace de temps. Dans ces heures de lucidité, elle se plaignait amèrement de ce qu'on la traitait en folle. Elle

manifestait un profond respect pour son père et pour le célèbre ministre Cisneros et une sorte de vénération pour sa défunte mère, la reine Isabelle la Catholique.

Ce fut dans un de ces moments qu'elle écrivit à M. de Veyre :

« Je ne vous ai point encore écrit, mais vous savez la répugnance que j'éprouve quand il me faut toucher une plume, surtout quand je songe qu'on me regarde comme privée de ma raison. On me devrait bien, il est vrai, quelque réparation à cet égard ; mais comment m'étonnerai-je d'avoir contre moi des faux témoins quand je considère qu'il s'est trouvé des hommes assez pervers pour porter faux témoignage contre Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ? Si, parfois, j'ai montré de l'emportement, si je n'ai pas toujours gardé ma dignité de reine, la faute en est à ma jalousie. Mais ce défaut ne m'est pas particulier : la reine, ma mère bien-aimée, — puisse Dieu la couronner de gloire ! — qui était réputée une excellente personne, en était elle-même atteinte. Le temps, chez elle, guérit cette passion : S'il plaît à Dieu, il en sera ainsi de moi. »

Hélas ! non. Dieu ne permit point au temps de guérir la jalousie de Doña Juana : cette passion, au contraire, troubla complètement sa raison, et c'est dans ce triste état d'esprit que l'infortunée reine passa les cinquante dernières années de sa vie, emprisonnée dans l'antique citadelle de Tordesillas. Aucune réparation n'avait été

faite au château depuis la mort de Don Juan II, son grand-père, réputé pour son savoir, mais, hélas! d'une faiblesse légendaire envers ses favoris. Lui aussi avait eu pour femme une folle!...

La pauvreté dans laquelle la malheureuse reine vécut et l'extrême dénuement où elle laissa les personnes de sa maison en mourant, étaient tels, que le marquis de Denia, majordome du palais, crut devoir s'en plaindre amèrement à l'empereur Charles-Quint, son fils, dans une lettre qu'il lui écrivit à ce sujet. L'infante Doña Juana, elle-même, en rendit témoignage dans ses lettres à l'empereur, son père, au prince Don Felipe, son frère, et à Don Fernando de Valcès, inquisiteur général et archevêque de Séville, quand elle leur annonça la mort de la reine sa grand' mère.

En dépit de ses soixante-dix ans et de sa folie, la santé de la reine-mère était demeurée robuste ; mais au mois de janvier 1555, elle commença de s'altérer profondément. Son corps se couvrit d'ulcères douloureux. Comme elle refusait d'y apporter aucun remède, ces plaies, irritées par ses allées et venues perpétuelles, ne firent que s'envenimer. D'ailleurs ses accès de folie devenaient de plus en plus fréquents. Parfois, elle demeurait des semaines entières presque sans prendre aucune nourriture, poussant jour et nuit des cris, qui jetaient l'épouvante

parmi les gens de sa maison, et glaçaient d'effroi tout le voisinage. D'autres fois, elle se parait de ses beaux atours d'antan, prenait des airs majestueux et commandait ses serviteurs avec l'autorité d'une reine. On eût dit alors qu'elle se souvenait de sa dignité première, à moins qu'elle n'agît, dans ces moments, sous l'empire de cette manie étrange, qu'ont les fous de s'imaginer qu'ils sont de grands personnages. Il semblerait que le Ciel ait voulu montrer par là que la folie des grandeurs chez les personnes atteintes d'aliénation mentale, marche de pair avec la vanité des choses de ce bas monde !

Charles-Quint était alors à Bruxelles : il se disposait à présider la Diète d'août. Son fils, Don Felipe, s'était rendu en Angleterre pour épouser la reine Marie Tudor, tandis que l'infante Doña Juana, veuve du prince de Portugal, gouvernait la province de Castille. Ce fut à elle, la première, que le marquis de Denia fit part du changement qui s'était opéré dans la santé de la pauvre folle. Il y voyait le présage d'une fin prochaine et triste. Il s'en inquiétait d'autant plus que l'un des traits caractéristiques de la folie de la reine, était la fureur qui la prenait quand un de ses serviteurs essayait de lui parler de religion.

Sur-le-champ, la pieuse princesse se met en route pour Tordesillas, emmenant avec elle, comme dame de compagnie, la comtesse de Lerma, Doña Isabelle de Borgia, belle-fille du marquis de Denia et fille aînée du duc de

Gandie, actuellement l'humble jésuite François de Borgia. Avant de partir, cependant, l'infante envoya l'ordre au saint religieux de se rendre sans tarder à Tordesillas, pour assister la reine-mère dans ses derniers moments. Elle espérait obtenir pour l'infortunée, par l'intercession de sa prière, qu'elle savait toute-puissante sur le cœur de DIEU, un retour de quelques heures au moins à la raison. N'était-ce pas en sa présence, en effet, que François de Borgia avait opéré le célèbre miracle du *Lignum Crucis* (1) ?

Vers la même époque, François avait obtenu

1. Voici en quels termes le dernier historien de saint François de Borgia relate ce miracle. On ne sait pas exactement en quelle année le Saint l'opéra : tout porte à croire, cependant, que ce fut très peu de temps après être entré dans la Compagnie de JÉSUS.

L'infante Dona Juana, la fille de Charles-Quint, souffrait d'une fièvre intermittente. Les médecins, pour la guérir, avaient prescrit toutes sortes de remèdes : mais leur science était restée impuissante, et la malade allait s'affaiblissant de jour en jour. Déjà même, on commençait à perdre tout espoir de la sauver. Elle, au contraire, était persuadée que non seulement elle ne mourrait pas, mais qu'elle devrait sa guérison à une relique de la vraie Croix que le Père François de Borgia avait donnée à l'empereur. Elle demanda donc que l'on voulût bien, si un nouvel accès de fièvre venait à la reprendre, plonger cette relique dans un verre d'eau qu'on lui donnerait ensuite à boire. L'infante voulut même que ce fût le Père François qui la trempât dans l'eau. De prime abord, le Saint s'y refusa avec humilité ; mais, sur les instances réitérées de la princesse, il finit par y consentir. Tombant agenouillé dans la chambre même de la malade, il prit la relique dans ses mains, et après une fervente oraison, la mit dans le verre. A l'instant, l'eau devint rougeâtre, comme si on y avait mêlé du sang. Ce miracle produisit une profonde impression sur les assistants. Quelques jours plus tard, la princesse, après avoir goûté de cette eau, recouvrait, avec ses forces, sa santé première.

de Dieu un second miracle par la vraie Croix. S'il ne se passa pas sous les yeux mêmes de l'infante, elle ne pouvait l'ignorer, car le Saint, suivant l'un de ses historiens, l'opéra en faveur d'une de ses dames d'honneur.

Une dame de la Cour possédait deux reliques de la vraie Croix. Une était certainement authentique, elle le savait ; mais elle avait des doutes au sujet de la seconde, parce que celle-ci n'avait pas la même couleur que l'autre. Elle résolut donc de consulter le Père François. Mis en présence des deux reliques, le Saint s'inclina très respectueusement, et prenant dans sa main la relique douteuse, il dit : « Madame, ceci est bien un fragment du bois de la vraie Croix, et pour que vous n'en puissiez douter, je vais le casser en deux : vous verrez ce qui se produira. » Il se trouvait, par hasard, une feuille de papier sur la table. François brise la relique en deux : à l'instant, le sang se met à couler goutte à goutte de chacune des parties de la vraie Croix et mouille le papier. La relique et la feuille de papier, si miraculeusement teinte de sang, sont conservées dans un couvent de Madrid [1].

François était alors à Sanlucar. Il visitait les maisons de la Compagnie, en qualité de commissaire général, au nom de son supérieur, le Père Ignace de Loyola. Sans plus tarder, il part accompagné du Père Bustamente, et arrive à Tor-

1. *Life of Saint Francis of Borgia*, par A. M. Clarke, 1894, pages 188 et 189.

desillas le 25 mars. L'infante le reçut avec une affectueuse vénération. Elle tint à le présenter à la reine le soir même. Elle espérait qu'une visite inattendue de celui qui avait été le célèbre duc de Gandie,et dont la surprenante conversion faisait le sujet des conversations et l'admiration de l'Europe entière, pourrait éveiller la raison endormie dans cette âme qui était sur le point de paraître au tribunal du Souverain Juge, ou, du moins, y faire jaillir une étincelle d'intelligence que le saint religieux pourrait mettre à profit pour la préparer à la mort.

Au temps de son enfance, le Père François de Borgia avait vécu, pendant deux ans, auprès de la reine Doña Juana ; il était alors le page de l'infante Doña Catalina, qui ne quitta son infortunée mère, que forcée par des raisons d'État, — toujours si cruelles pour les familles royales ! — pour aller épouser le roi de Portugal, Don Juan III.

III.

L'accès de folie furieuse qu'éprouva la reine-mère en apprenant l'arrivée du Père François de Borgia, fut suivi d'une entière prostration physique et morale. C'était l'indice sûr d'un dénouement prochain. Les femmes de chambre la mirent au lit sans éprouver la moindre résistance de sa part ; elle prit même quelques cuillerées de

bouillon que lui offrit sa dame d'honneur favorite, Maria de Cartama, qui, depuis sa jeunesse, était à son service.

L'infante ordonna aux domestiques d'apporter des lumières en quantité dans la chambre de sa grand'mère, puis elle pria toutes les personnes de la maison de s'y rendre avec autant de pompe que le comportait le palais délabré. En tête du cortège s'avançaient le marquis et la marquise de Lerma et leurs enfants ; puis venaient les dames d'honneur de la reine et les personnes de sa suite, que l'infante avait amenées avec elle de Valladolid. Celle-ci, avant d'entrer, saisie d'un respect mêlé de stupeur, considéra longtemps l'infortunée reine, immobile sur ses oreillers, indifférente à cette mise en scène inaccoutumée qui troublait le calme de ses appartements privés.

Enfin elle s'avance, majestueuse, ayant à ses côtés le Père François de Borgia. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, grand, très mince. Il avait eu de l'embonpoint, mais par suite de ses austérités, son corps était devenu presque diaphane. Sa soutane râpée accusait un long usage, les grains de son rosaire étaient enfilés sur une corde.

La vieille reine, un peu sourde, ne s'aperçut de l'arrivée de ces derniers, que quand ils furent en sa présence. L'infante se pencha alors sur elle, et d'une voix forte, lui cria :

— *Senôra Madre*, voici le duc de Gandie qui vient baiser la main de Votre Altesse.

A l'instant, François de Borgia plia le genou devant cette peinture vivante, — et trop réelle, hélas ! — du néant des grandeurs humaines, dont la vérité était si profondément gravée dans son cœur. Sans lui donner sa main à baiser, la pauvre folle lui jeta un coup d'œil hagard, puis, avec la majesté d'une reine, elle lui dit :

— Levez-vous !...

Ensuite, elle lui demanda un peu de soie rouge pour envoyer une écharpe à Juan de Padilla, le communiste, qui avait été exécuté quarante ans auparavant !...

IV.

L'insuccès de son plan affecta vivement la princesse. Les personnes du palais qui connaissaient mieux l'état mental de la reine-mère, et n'avaient point autant de confiance dans la sainteté du Père François de Borgia, perdirent le peu d'espoir qu'elles avaient conçu tout d'abord. Rien que la mort désormais, pensaient-elles, ne pouvait guérir une folie incurable depuis un demi-siècle.

François demeura impassible : il ne manifesta ni espoir, ni crainte. Par humilité, il refusa l'hospitalité que lui offrit l'infante ; il ne voulut pas même descendre au manoir de la comtesse de Lerma, sa fille, à Tordesillas ; il alla loger à l'Hôpital de la Mère-de-Dieu.

A force de prières et d'austérités, il importunait le Ciel, demandant, pour la malheureuse princesse, une heure de lucidité avant la mort. Ses traits plus pâles, plus émaciés, à mesure que s'écoulaient les jours, trahissaient et ses veilles prolongées et ses rigoureuses pénitences. Il ne se passa pas un jour sans qu'il ne se rendît auprès de la reine dont les forces diminuaient sensiblement. Encore que l'infortunée n'eût point recouvré la raison, elle le recevait cependant assez bien ; elle écoutait même sans colère ses courtes exhortations; mais en les interrompant de temps à autre par des questions ridicules qui montraient trop clairement qu'elle était incapable d'en tirer aucun fruit.

Tous, excepté l'infante, étaient convaincus de l'inutilité des efforts de l'homme de DIEU. Quelques jours plus tard, la reine-mère eut un nouvel accès de folie, durant lequel, malgré sa grande faiblesse et les douleurs cuisantes que lui causaient ses ulcères, deux femmes de chambre robustes purent à grand'peine la tenir dans son lit. La nuit était déjà fort avancée quand, épuisée de fatigue, elle se décida à renoncer à la lutte. Elle s'endormit alors d'un sommeil profond et réparateur. Durant les huit ou neuf heures que dura ce sommeil, Doña Maria de Cartama veilla à ses côtés. Étonnée d'un changement si soudain, elle examinait, anxieuse, la malade, et lui tâtait de temps en temps le pouls, car elle craignait qu'un assoupissement si

prolongé ne dégénérât en une syncope suivie de mort.

Le soleil matinal versait à flots ses rayons d'or dans la chambre de la malade, quand la dame d'honneur se décida à la réveiller. Doucement la reine entr'ouvrit les yeux, et poussant un profond soupir, elle demanda d'une voix tranquille :

— Quelle heure est-il ?

Étonnée d'une telle question de la part d'une personne qui, pendant tant d'années, avait ignoré jusqu'à la mesure du temps, la dame d'honneur courut regarder l'heure à une montre suspendue hors de la portée de la pauvre folle, car celle-ci avait pour manie de briser tout ce qui lui tombait sous la main.

— Il est huit heures et demie passée, — répondit Doña Maria de Cartama.

— Je demandais l'heure qu'il est, — reprit la reine, — pour savoir si le duc François sera bientôt ici.

L'étonnement de la dame d'honneur grandit encore quand, après s'être mise sur son séant, la reine-mère la pria de lui apporter son manteau noir. S'en étant enveloppée, la malade se mit à soupirer profondément, ensuite elle demanda un crucifix.

Doña Maria prit un grand Christ qui se trouvait sur une console et le présenta à la reine, qui le prit dans ses deux mains ; mais sa faiblesse était telle, qu'elle ne put le tenir. Pendant

quelques instants, elle contempla en silence l'image douloureuse du divin Crucifié, puis, de nouveau, elle se mit à sangloter et à répéter avec de grands sentiments de ferveur, d'abord en latin, puis ensuite en espagnol :

In te, Domine, speravi, non confundar in aeternum [1] !

De plus en plus émerveillée, la dame d'honneur se précipita hors de la chambre en répétant à haute voix que la reine venait de recouvrer la raison. A l'instant, tout le monde dans le palais est sur pied : les uns expriment tout haut leurs doutes, les autres crient :

— Miracle ! .. miracle !...

Et tous d'accourir pour vérifier le fait de leurs propres yeux.

L'infante Doña Juana pria toutes les personnes présentes d'attendre dans l'antichambre, tandis qu'elle pénétrait, avec la comtesse de Lerma chez la reine-mère.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux, leur tira des larmes. Appuyée sur le bras de la comtesse, l'infante, saisie, n'osait avancer. Dès que la malade les aperçut, d'une voix douce et posée, elle dit :

— Approchez, Doña Juana !... Venez près de moi et donnez-moi des nouvelles du duc François !

L'infante s'avança alors en pleurant de joie.

1. Seigneur, j'espère en vous, que jamais je ne sois confondu ! (Ps. XXX, V. 1.)

Croyant que sa grand'mère faisait allusion à la visite quotidienne que ne manquait jamais de lui faire le Père François, elle lui répondit qu'il ne tarderait pas à arriver. Doucement la reine hocha la tête en signe de dénégation, puis elle reprit :

— Je le sais, ma fille ; je le sais !... mais, je vous demande de me dire quel genre de vie mène à présent le duc et quel habit il porte.

L'infante s'assit sur le rebord du lit de sa grand'mère ; et comme la comtesse était demeurée debout, la reine la pria de prendre un coussin et de se placer près d'elle.

L'infante raconta alors à la malade la conversion du duc de Gandie. Elle lui dit son renoncement au monde, puis son entrée dans la Compagnie de JÉSUS, récemment fondée par Ignace de Loyola, et enfin sa vie rudement apostolique et remplie de prodiges, qui faisait l'admiration de toute l'Europe. La vieille reine l'écouta avec une attention soutenue, ne l'interrompant que pour lui faire répéter quelques paroles qui lui avaient échappé par suite de sa surdité. Quand ce long récit fut terminé, la reine-mère demeura un moment silencieuse, puis soudain, d'une voix étonnée, elle s'écria :

— Eh bien ! ma fille, j'avais toujours eu la plus haute opinion du page Inigo et du marquis de Lombay, mais je n'aurais jamais cru qu'ils fussent devenus des saints !...

En entendant sa grand'mère tenir des propos aussi sensés, l'étonnement de l'infante ne connut

plus de bornes. D'ores et déjà elle était convaincue que la reine avait, avec la raison, recouvré la mémoire. Comment aurait-elle pu autrement se rappeler qu'Ignace de Loyola était le même page Inigo qu'elle avait connu à la cour de son père le roi Ferdinand le Catholique, et que le marquis de Lombay, gentilhomme de service de l'infante Catalina, était ce même duc de Gandie, dont l'admirable conversion et les héroïques vertus avaient fait le sujet de leur conversation ?

A ce moment même, le Père François de Borgia pénétra dans les appartements de la reine ; il était accompagné du docteur Herrera et de Juan de Arispe, le fidèle intendant du palais. La malade les accueillit avec un plaisir marqué, mais ne tarda pas à manifester le désir de se trouver seule avec le bon religieux. Leur entretien se prolongea deux heures durant. A mesure qu'ils conversaient, François se convainquait davantage que DIEU avait exaucé ses prières ; car non seulement la malade saisissait ses raisonnements et se rendait à ses exhortations, mais elle faisait même des réponses aussi claires que concises aux questions qu'il lui posait. De plus, elle se savait à son lit de mort, et suppliait le saint religieux d'entendre sa confession ; elle pleurait à chaudes larmes ses fautes et les excès qu'elle avait commis durant ses heures de folie, comme si son infortune eût pu lui être imputée à crime !

L'infante Doña Juana attendait avec une vive impatience la fin de leur entretien. Les personnes de la maison, ainsi que les habitants de la ville, qui savaient déjà la merveilleuse et consolante nouvelle, étaient non moins anxieux d'en savoir le résultat. A la fin, le Père François parut : on lisait la satisfaction sur ses traits. Du ton gracieux et calme, sous lequel il savait si bien dissimuler ses vertus et les miracles qu'il opérait comme en se jouant, il dit à la princesse :

— Que Votre Altesse remercie le Ciel !... les idoles sont tombées de leur piédestal, et le charme est brisé !...

En disant ces mots, il plaça dans la main de l'infante étonnée un petit sac de velours, très vieux, que lui avait donné la reine. Dedans se trouvaient trois clefs de bronze, toutes rouillées, par suite, sans doute, des larmes abondantes avec lesquelles l'infortunée reine les avait arrosées durant les longues années de son veuvage. C'étaient les clefs qui fermaient le cercueil de son mari, le roi Philippe le Beau, *Felipe el Hermoso !...*

V.

A partir de cette heure, François ne quitta plus le palais. Le lendemain, qui était le jour

des Rameaux, la reine se confessa calme et tranquille. Le repentir, les larmes, l'exactitude minutieuse qui accompagnaient l'aveu de ses fautes émerveillèrent le bon religieux : il a affirmé, dans la suite, que si la reine-mère avait fréquenté, en bonne chrétienne, les sacrements durant les cinquante dernières années de sa vie, sa confession n'aurait été ni plus pieuse, ni plus sincère.

Ensuite, en présence de l'infante, du marquis de Denia, du docteur Herrera et du vieil intendant du palais, qui avaient été convoqués à cet effet, François déclara que dans sa conviction, la reine avait suffisamment recouvré son jugement et sa raison, pour qu'on lui administrât en toute sûreté de conscience, le saint Viatique. Toutefois, pour donner satisfaction à l'opinion publique, qui aurait pu trouver là un sujet de critique, voire même de scandale, et comme d'ailleurs la mort ne paraissait pas imminente, il proposa de s'en rapporter au jugement des célèbres théologiens de Salamanque. Il demanda que l'on fît venir à Tordesillas Fray Domingo de Soto, pour voir la reine et se prononcer sur son état mental.

Frappés de la prudence et, à la fois, de l'humilité du Père François, tous y donnèrent leur plein assentiment. Juan de Arispe partit donc pour Salamanque, avec l'ordre de ramener Domingo de Soto, une des lumières de l'Ordre des Frères Prêcheurs, à cette époque. Le

mercredi saint il était de retour avec le célèbre théologien. Dans divers entretiens prolongés, le savant Dominicain sonda le jugement et la raison de la Reine sur différents sujets, et finit par déclarer que, non seulement il trouvait en elle un jugement solide et une mémoire claire, mais aussi « une science qui lui paraissait miraculeusement infuse ». Il décida donc qu'on devait lui administrer, sans retard, les derniers sacrements. Il bénissait en même temps le Ciel du changement merveilleux qui s'était opéré dans l'état mental de la Reine, changement qu'il ne craignait pas d'attribuer hautement à la toute-puissante intercession du Père François de Borgia.

Ce fut avec de véritables transports de joie que la reine accueillit cette bonne nouvelle ; elle-même fixa la cérémonie au lendemain, qui était le Jeudi-saint.

Elle se confessa de nouveau le matin avec de grands sentiments de componction et d'abondantes larmes ; mais quand on fut pour lui apporter la sainte Eucharistie, elle fut prise soudain de vomissements et ne put recevoir le saint Viatique.

Comme la mort approchait à pas hâtés et se faisait de minute en minute plus menaçante, on lui administra l'Extrême-Onction. A la tombée de la nuit, la Reine entra en agonie. François lui mit dans la main un cierge bénit, que l'Infante en pleurs, agenouillée à son chevet, lui aida à tenir.

Lui-même se plaça en face de la mourante, tenant constamment élevé dans ses mains un crucifix. Agenouillés auprès du lit de la mourante et aux côtés de l'Infante, se trouvaient : Fray Domingo de Soto, le marquis de Denia et sa femme, le comte et la comtesse de Lerma, le docteur Herrera, les personnes de la suite de l'Infante et les femmes de chambre de la Reine. Tous pleuraient, en proie à ce sentiment de compassion, mêlé de crainte, qui saisit l'homme en présence de ce combat final où la mort triomphe toujours, car il sait que, tôt ou tard, cette lutte suprême et cette heure fatale sonneront également pour lui !...

François réconfortait l'agonisante par de pieuses oraisons jaculatoires et lui donnait de temps en temps le crucifix à baiser. La reine cependant, de sa faible main mourante, se frappait douloureusement la poitrine. Comme elle semblait déjà avoir perdu l'usage de la parole, le bon religieux s'approcha d'elle et lui demanda si elle aimerait que les personnes présentes récitassent, en son nom, l'acte de foi. A la grande surprise des assistants, la reine se tourna vers François, et d'une voix parfaitement distincte lui dit :

— Commencez à le réciter, vous, je le répéterai après vous !...

François obéit. Non seulement la reine put répéter les paroles qu'il prononçait ; mais parfois elle disait des phrases entières avant lui.

Puis, quand l'acte fut terminé, d'une voix forte elle cria :

— *Amen !*

Le Saint lui présenta ensuite une statue de la Vierge pour qu'elle baisât la main, mais faisant un signe de tête négatif, elle voulut lui baiser les pieds. Peu après elle embrassa le crucifix ; puis, rassemblant ses forces défaillantes, dans un suprême effort, elle pria d'une voix très distincte :

— *Jesus Cristo crucificado, sea conmiga !..*, JÉSUS-CHRIST crucifié, soyez avec moi !...

Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'elle put reprendre sa respiration : elle n'en continua pas moins de tenir ses regards fixés sur l'image du CHRIST douloureux que lui présentait François. Puis tout à coup elle poussa un soupir étrange, comme un cri, sa tête se renversa sur l'oreiller, inerte ; elle était morte.

C'est ainsi que dans la nuit du Jeudi-saint, — 11 avril 1555, — à l'heure où la sainte Église, notre Mère, commémore l'Agonie du divin Sauveur au jardin des Oliviers, la Reine-Mère rendit son âme à DIEU, son Créateur, dans la plénitude de ses facultés mentales et de son jugement recouvrés, après être demeurée folle pendant cinquante ans !...

O misère des grandeurs humaines ! ô puissance merveilleuse de la prière d'un saint !

PAIX AUX MORTS !



PAIX AUX MORTS!

SOMBRE comme une conscience coupable, fort comme un valeureux athlète, l'antique castel de Valdecoz, suspendu à la pointe d'un rocher sourcilleux, se dresse, imposant, sur le rivage. Ses fondations sont creusées dans le roc vif. Le lourd pont-levis, en face de la massive porte d'entrée, et la tour qui surmonte cette dernière, dominent au loin la mer. Un aigle énorme, qui tient dans ses serres un écusson brisé, couronne cette tourelle ; et le géant de granit semble dire aux flots courroucés : « Je me ris de vous ! » au rocher : « Je t'égale ! » au ciel : « Hélas ! je ne puis t'atteindre !... »

Aucun être humain n'habite ces lieux, où le silence de la tombe règne en maître. Le voyageur qui s'attarde à regarder l'écusson mutilé, s'imaginerait facilement que l'aigle qui l'étreint de ses serres puissantes, va ouvrir ses ailes de pierre pour fuir ces lieux maudits, en jetant aux échos endormis d'alentour, ce cri indigné : « De quelles abominations n'ai-je pas été le témoin !... »

Un lierre a fini par recouvrir entièrement la large plaque de marbre, rongée par la morsure du temps, sur laquelle était gravée cette devise : *Christus vincit ; — Christus regnat ; — Christus imperat !*

Cette inscription, sur ces ruines hautaines, derniers vestiges d'une grandeur d'antan, semble

attester que l'ouragan de la colère divine a passé par là, emportant dans sa fureur l'orgueilleuse puissance du castel de Valdecoz.

Le dernier seigneur de Valdecoz, surnommé le Mauvais, avait disparu dans une chasse. Trois mois auparavant, son fils unique, Ferrant, dit le Bon, s'était perdu non moins mystérieusement, sans que l'on sût ce qu'il était advenu de lui.

Le temps, pour qui le mystère n'a point de voile impénétrable, nous a transmis une touchante légende sur le castel de Valdecoz. Qu'elle doive son origine à la foi naïve des siècles passés, ou à l'un de ces prodiges que la toute-puissance divine se plaît parfois à opérer pour amollir les cœurs endurcis des pécheurs, et pour fortifier la confiance du juste : peu importe. De bouche en bouche, elle nous est parvenue, ennoblie par la poussière, sanctifiée par les larmes des générations qui ne sont plus.

Nous ne l'ignorons certes pas, ces traditions naïves des temps passés n'éveillent plus dans les cœurs les émotions bienfaisantes d'autrefois. Arrière les préjugés ! telle est la devise de notre époque, qui, tirant vanité de son scepticisme, essaie d'affirmer ainsi sa supériorité intellectuelle, et ne réussit, en réalité, qu'à s'enfermer dans le cercle d'idées avilissantes où s'abaisse son niveau moral. Laissons donc railler le sceptique, et continuons à recueillir dans ces légendes des épaves et des preuves de la foi et de la piété de nos ancêtres. Les rejette qui voudra !

L'homme le plus ignorant peut nier plus que le philosophe le plus savant ne peut démontrer. Que nous importent, dès lors, les rires moqueurs de l'incrédulité ?



On était au mois d'octobre. Le seigneur de Valdecoz chevauchait, joyeux, à la tête de ses gens d'armes. Il venait d'emporter d'assaut le château d'un baron voisin, son ennemi juré. Chargé de chaînes et réduit à l'impuissance, ce dernier est traîné brutalement au donjon du vainqueur. Il marche le front haut, dédaignant de se plaindre, sans illusion sur le sort qui l'attend. Il doit être pendu au grand aigle de pierre, en haut de la tour de Valdecoz.

C'est en vain que Ferrant le Bon plaide auprès de son père la cause du prisonnier ; en vain il lui rappelle que la clémence envers l'ennemi terrassé est le digne couronnement de la victoire. Pour le seigneur de Valdecoz, il n'y a d'autre loi que celle de Brennus : *Vae victis !*

La sentence inhumaine fut exécutée avec des raffinements de cruauté. Le corps du supplicié devait rester suspendu au-dessus de la porte d'entrée, jusqu'à ce qu'il fût devenu la proie des vautours.

Révolté d'un spectacle aussi barbare, Ferrant le Bon rentre dans ses appartements et se jette à genoux. Longtemps il implora la clémence du Ciel pour le bourreau et pour la victime.

Au milieu de la nuit, il sort en étouffant ses pas, et monte, inaperçu, au sommet de la tour. Doucement, il détache le cadavre, le charge sur ses épaules et gagne la grève, où il l'enterre au pied de la falaise.

La rage du châtelain de Valdecoz ne connut pas de bornes, quand on lui apprit que le corps avait disparu. Gardes et vassaux tremblaient. Mais Ferrant vint trouver son père et confessa hautement ce qu'il avait fait.

Un instant muette de surprise, la colère du châtelain éclata violente.

— Misérable ! — s'écria-t-il — pourquoi as-tu osé désobéir à mes ordres, et braver ainsi mon courroux ?

— Seigneur, vous avez donné la mort au vivant. J'ai voulu rendre la paix au mort ! — répondit Ferrant d'un ton ferme,mais respectueux.

— La paix au mort !... rugit le seigneur de Valdecoz, — c'est le capuchon d'un moine qu'il te faut, et non la cotte de mailles du chevalier !... Mais les choses, je le jure, ne vont pas se passer ainsi... je t'ordonne de raccrocher au gibet le cadavre du traître.

Ferrant refusa ; il savait que l'autorité paternelle a des limites, et que la loi de Dieu ne nous oblige point à obéir à des ordres injustes.

Son père le chassa du castel, en jurant qu'il ne le reverrait jamais. Le jeune seigneur quitta la demeure de ses ancêtres pour s'en aller errer par le monde. Il n'emportait avec lui qu'une

pauvre fleur cueillie sur la tombe de sa mère!

Pour étouffer la voix de sa conscience, l'orgueilleux tyran, chercha vainemenr à s'étourdir dans la guerre et la chasse : tout fut inutile!...

Un matin, plus sombre et plus taciturne encore qu'à l'ordinaire, Valdecoz le Mauvais s'en fut courir le sanglier dans une forêt épaisse. Ses valets et ses gardes attendirent longtemps son retour : jamais on ne revit le châtelain de Valdecoz.

A quelque temps de là, le bruit courut que, dans le grand silence des nuits, on entendait une voix gémir cette plainte : « Paix aux morts!... Paix aux morts!... »



Des années s'écoulèrent, — années si longues quand on les regarde venir, et qui semblent avoir fui avec la rapidité de l'éclair, lorsque l'on se retourne pour les revoir dans le passé, — et tout changea aux abords du manoir de Valdecoz. Les enfants étaient devenus des hommes, les hommes des vieillards, les vieillards de la poussière.

Le son du cor ne retentissait plus sous bois, ni le pas cadencé des sentinelles sur les grandes dalles de la cour d'honneur. Le veilleur, du haut de sa tour, n'annonçait plus ni le réveil de l'aurore, ni le soleil en son midi, ni le déclin du jour. Les remparts solitaires étaient dévastés : des herbes sauvages croissaient dans les inter-

stices des pierres. On sentait que la malédiction divine pesait sur l'antique castel.

Et dans le silence des nuits, au sein des forêts, on entendait toujours ce cri lugubre : « Paix aux morts !... Paix aux morts !... »



Après vingt années de combats contre les Arabes, Ferrant le Bon s'en retourna dans son domaine de Valdecoz. Tandis qu'il traversait la forêt, au milieu de la nuit, la plainte mystérieuse, plus lugubre qu'à l'ordinaire, vint soudain frapper ses oreilles. Si courageux qu'il fût, il ne put se défendre de cet émoi que les plus braves ressentent en face du surnaturel.

Après s'être recommandé à la Très Sainte Vierge, il pénétra résolûment dans le fourré d'où le gémissement semblait partir. Bientôt il se trouva dans une clairière dont l'aridité contrastait étrangement avec la verdure des arbres environnants, qui semblaient s'écarter de ce terrain maudit.

Sous les rayons de la lune, Ferrant aperçut, ô horreur ! le cadavre à demi décomposé de son père. Ses yeux étaient grands ouverts, comme si le mort avait quelque chose à demander au vivant.

Pénétré d'un douloureux respect, Ferrant s'approche : un frisson d'épouvante parcourt tous ses membres, et tombant agenouillé, il verse d'abondantes larmes.

Quand son émotion se fut un peu calmée, il essaya, avec sa hache d'armes, de creuser une fosse pour y déposer le cadavre. Vains efforts ! le sol, dur comme le cœur du châtelain pendant sa vie, sec comme ses yeux quand on lui demandait la grâce de ses victimes, repoussant comme sa main l'avait été pour ceux qui s'étaient adressés à lui, à l'heure de l'adversité, — était aussi impénétrable à l'acier que le roc. La terre elle-même se refusait à recevoir le seigneur de Valdecoz !...

Ferrant vit là le doigt de DIEU.

Mais cet impie, c'était son père : il implora le pardon du Ciel pour celui qui n'était plus. Il se prosterna le front contre la terre, devenue l'instrument de la vengeance divine, et demanda en pleurant que la malédiction cessât. Et ces larmes saintes de la prière qui lavent les péchés et obtiennent toute grâce, amollirent à la fin les entrailles de la terre.

Ferrant la vit s'ouvrir d'elle-même, et lentement une tombe se creusa. Il y déposa les restes de son malheureux père...

A partir de ce moment, les paysans de Valdecoz n'entendirent jamais plus dans le calme des nuits, retentir le cri plaintif : « Paix aux morts !... »

LES DEUX MÈRES.

LES DEUX MÈRES.

IL y a aujourd'hui un an, mon cher C..., le jour même de la fête de votre mère, je vous donnais le Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Je voudrais, que, chaque année, le souvenir de ce double anniversaire vous revînt à l'esprit, afin que vous gardiez unies à jamais dans votre cœur ces deux amours saintes, qui vous aideront à sauver votre âme immortelle. Pour les mieux graver en votre mémoire, je vais vous raconter un fait saisissant.

Les incrédules et les esprits vulgaires, trop nombreux malheureusement aujourd'hui, peuvent traiter de tels récits de « fables enfantines » : leur myopie intellectuelle ne leur permet pas de découvrir les enseignements moraux et religieux qu'ils contiennent. Ce n'est point, d'ailleurs, à l'intelligence de l'homme que parlent surtout la sainteté, la grandeur et la beauté, mais à son âme. Aussi mon but principal est-il de former, de diriger les affections de votre jeune cœur, afin que vous puissiez, par lui, arriver à goûter tout ce qui est grand, noble et saint !

Les choses saintes doivent être lues dans le même esprit qui les a dictées, et je suis sûr que votre simplicité enfantine comprendra la leçon que je me propose de vous donner. Mais en sera-t-il encore de même dans quelques années

d'ici ? Prenez garde, mon fils, que ce monde, en vous dépouillant des illusions trompeuses de la vie, ne vous ravisse aussi votre foi. Conservez toujours au dedans de vous cette divine lumière, et vous arriverez sûrement au port de l'éternité bienheureuse, quels qu'aient été vos égarements.

Voici mon histoire.

Il y avait une fois un excellent petit garçon, bon comme un ange, qui faisait l'orgueil et la joie de ses parents. Une éducation brillante et soignée avait perfectionné les sentiments de son cœur, en même temps qu'elle avait élevé et ennobli son intelligence. Sa pieuse mère, qui lui avait appris à aimer et à respecter la religion, lui avait aussi inspiré une grande dévotion envers la Très Sainte Vierge, dont il portait le scapulaire depuis sa plus tendre enfance, et qu'il avait toujours invoquée sous le doux nom de « Mère ! »

L'amour de sa Mère du Ciel et celui de sa mère de la terre avaient grandi et s'étaient développés simultanément dans son cœur, enlacés comme deux ancres d'espérance qui devaient un jour sauver de l'éternel naufrage la frêle barque de son âme. Il conserva toute sa vie, pour la Sainte Vierge, cet amour tendre et fort que sa bonne mère lui avait inculqué, et il chérissait celle-ci avec un respect et une vénération que sa piété envers sa Mère du Ciel avait surnaturalisés.

L'enfance avec son innocence passa vite ;

puis vinrent les années difficiles de la jeunesse. Bientôt notre héros quitta le toit paternel pour occuper un poste important dans une ambassade étrangère, où il allait être privé des salutaires conseils de ses parents. Son âme, sensible comme la fleur au moindre souffle de la brise matinale, ne craignait personne et ne redoutait rien. Peu à peu, cependant, la flatterie commença à lui tourner la tête, tandis que la richesse et l'oisiveté corrompaient son cœur. Il abandonna, l'une après l'autre, ses pratiques de piété ; sa foi diminua, les généreux sentiments de son âme s'éteignirent, et sa vertu se fana comme un lis mourant dont les pétales tombent un à un, après avoir perdu leur beauté et leur parfum.

Néanmoins, il conservait toujours vivant au cœur le souvenir de sa bonne mère, ainsi que celui de l'auguste Mère de Dieu. Tous les soirs, avant de se mettre au lit, il récitait à genoux trois *Ave Maria* en l'honneur de la Très Sainte Vierge, et il les faisait suivre de cette prière populaire, qu'il avait apprise sur les genoux de sa mère dès qu'il avait pu parler :

« O Vierge sainte, que votre pureté soit à jamais bénie, car Dieu lui-même se plaît à contempler votre perfection. A vous, ô Reine des Cieux, Sainte Vierge Marie, j'offre aujourd'hui mon âme, ma vie et mon cœur. Jetez sur moi un regard de miséricorde, et ne m'abandonnez pas, ô ma Mère !... »

Ne me dejes, Madre mia !..., ne manquait jamais de répéter notre jeune homme avant de s'endormir, et, toujours, un sentiment d'indicible angoisse montait dans son cœur, comme les vagues d'un océan.

O remords salutaire, que d'âmes tu as sauvées !...

Mais l'aurore, en se levant, amenait avec elle d'autres pensées et d'autres préoccupations, et notre jeune homme retournait à ses plaisirs et à ses dissipations, glissant insensiblement sur la pente fatale qui mène du péché au vice, du vice à la dégradation, et de la dégradation au crime.

Un jour qu'il était allé rejoindre une partie de chasse, en compagnie d'un de ceux qui l'avaient entraîné dans le mal, ils furent surpris, en pleine campagne, par un violent orage, et durent se réfugier au plus vite dans une ferme voisine. La tempête ne diminuant pas, force leur fut d'y passer la nuit, et comme ils étaient épuisés de fatigue, ils ne tardèrent pas à se retirer dans l'appartement qu'on leur avait préparé. Le compagnon de notre héros se jeta sur son lit en maudissant cet orage qui les empêchait de continuer leur route. Quant à lui, le cœur plus triste et plus angoissé que jamais, après avoir récité sa prière accoutumée à la Sainte Vierge, il se coucha et essaya de dormir.

Bientôt il lui sembla qu'il était au tribunal du Seigneur. Une âme venait d'être jugée et condamnée séance tenante : c'était celle de son ca-

marade impie. Il vit ensuite sa pauvre âme traînée devant le tribunal de DIEU, puis il aperçut sa mère, prosternée devant le trône du Souverain-Juge, et implorant miséricorde.

Lucifer, lui aussi, était là. D'un air triomphant, il jeta dans un des plateaux de la balance divine les péchés sans nombre de notre jeune homme, et leur poids le fit aussitôt pencher vers l'abîme. Les anges se couvrirent la face de leurs ailes et sa mère se mit, à sangloter de douleur. Le démon poussa un rugissement de joie : cette âme était à lui !...

A ce moment apparut Marie, la Reine des Cieux, le Refuge des pécheurs. Dans une attitude suppliante, elle s'agenouilla devant son divin Fils, et mit les trois *Ave Maria* que le jeune homme avait récités chaque jour en son honneur dans l'autre plateau de la balance. Mais, toujours, le premier restait penché sur l'abîme. L'Avocate des pécheurs plaça alors dans le même plateau, avec les *Ave Maria*, les larmes de la mère du pauvre prodigue et les bonnes œuvres qu'il avait opérées durant son enfance et sa jeunesse. Hélas ! le plateau ne se relevait pas !... Les anges soupirèrent de nouveau, et sa mère se cacha le visage dans les mains ; tout espoir semblait perdu... Marie plaida encore auprès de son divin Fils ; puis elle tourna ses yeux pleins de miséricorde vers son client, qui tremblait comme la feuille, et deux grosses larmes, coulant lentement le long de ses joues ma-

ternelles, tombèrent dans le plateau de la balance, où elles se mêlèrent aux prières du jeune homme, aux supplications et aux larmes de sa mère !...

Sous leur poids béni, l'autre plateau se releva à l'instant. Les larmes de ses deux Mères avaient sauvé l'âme du pauvre enfant prodigue !...

. . . .

Un coup de tonnerre effrayant réveilla en sursaut le jeune homme ; il regarda autour de lui et aperçut, à quelques pas seulement de l'endroit où il était couché, le cadavre de son compagnon, gisant noir et hideux sur son lit, où la foudre venait de l'étendre raide mort.





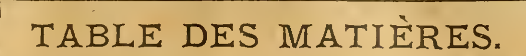


TABLE DES MATIÈRES.



Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. Bruges.


a39003 004583075b